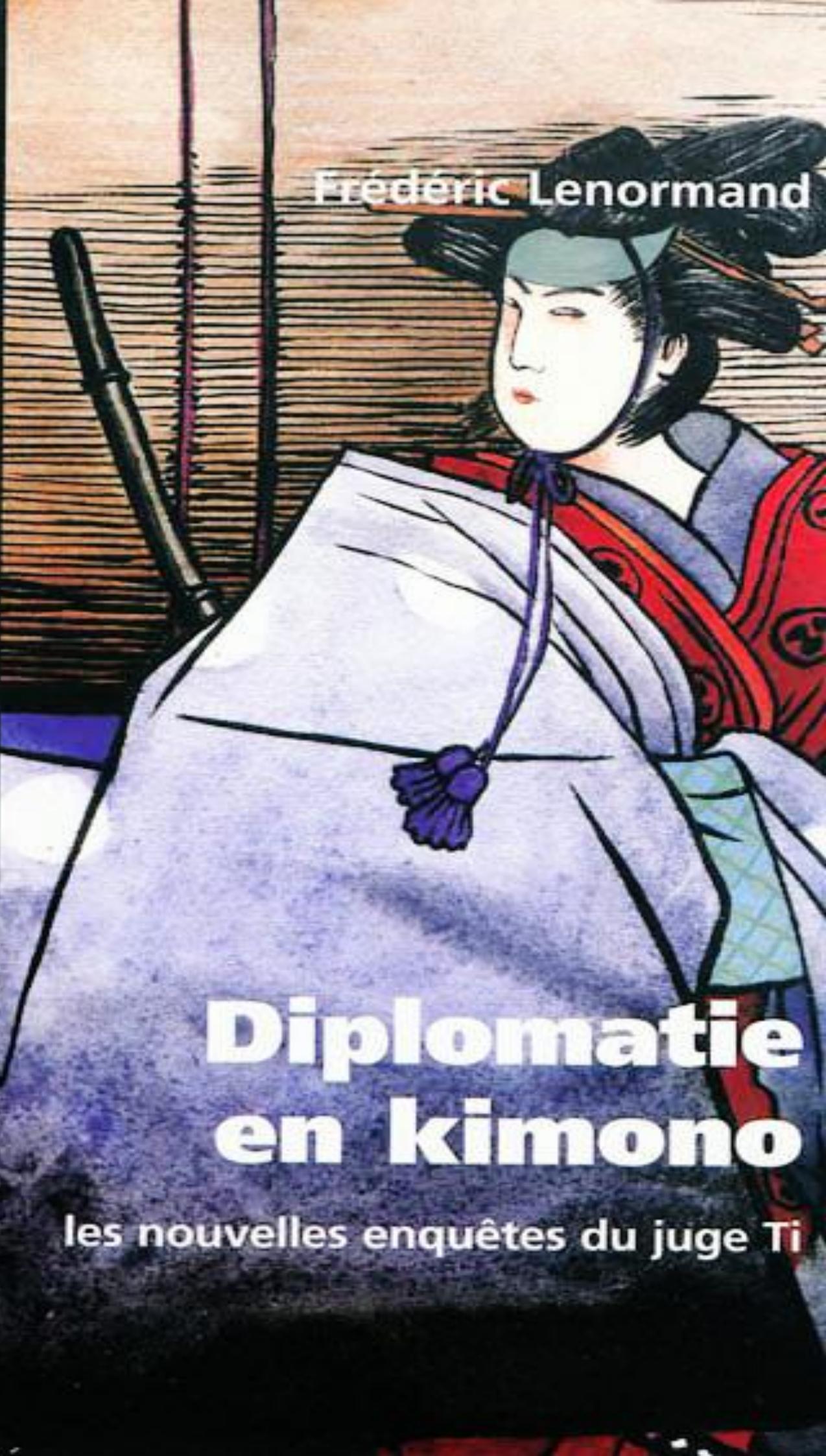


Frédéric Lenormand



Diplomatie en kimono

les nouvelles enquêtes du juge Ti

fayard

Frédéric Lenormand

Les Nouvelles enquêtes du juge Ti-14

DIPLOMATIE EN KIMONO



FAYARD

La documentation de ce récit doit beaucoup à l'excellent livre du professeur Wang Zhenping, *Ambassadors from the Islands of Immortals* (University of Hawaii Press, 2005). L'étude de tels ouvrages rend la tâche du romancier encore plus passionnante.

L'action se situe durant l'hiver de l'an 678. Âgé de quarante-huit ans, le juge Ti dirige la police de Chang-an, capitale des Tang.

PERSONNAGES PRINCIPAUX

Ti Jen-tsie, directeur de la police métropolitaine

Ma Jong et Tsiao Tai, lieutenants du juge Ti

Dame Lin Erma, Première épouse du juge Ti

Hong Yun-Qi, marchand de soieries

Su Lin-Yao, « Trésor-de-Jade », Première épouse du marchand Hong

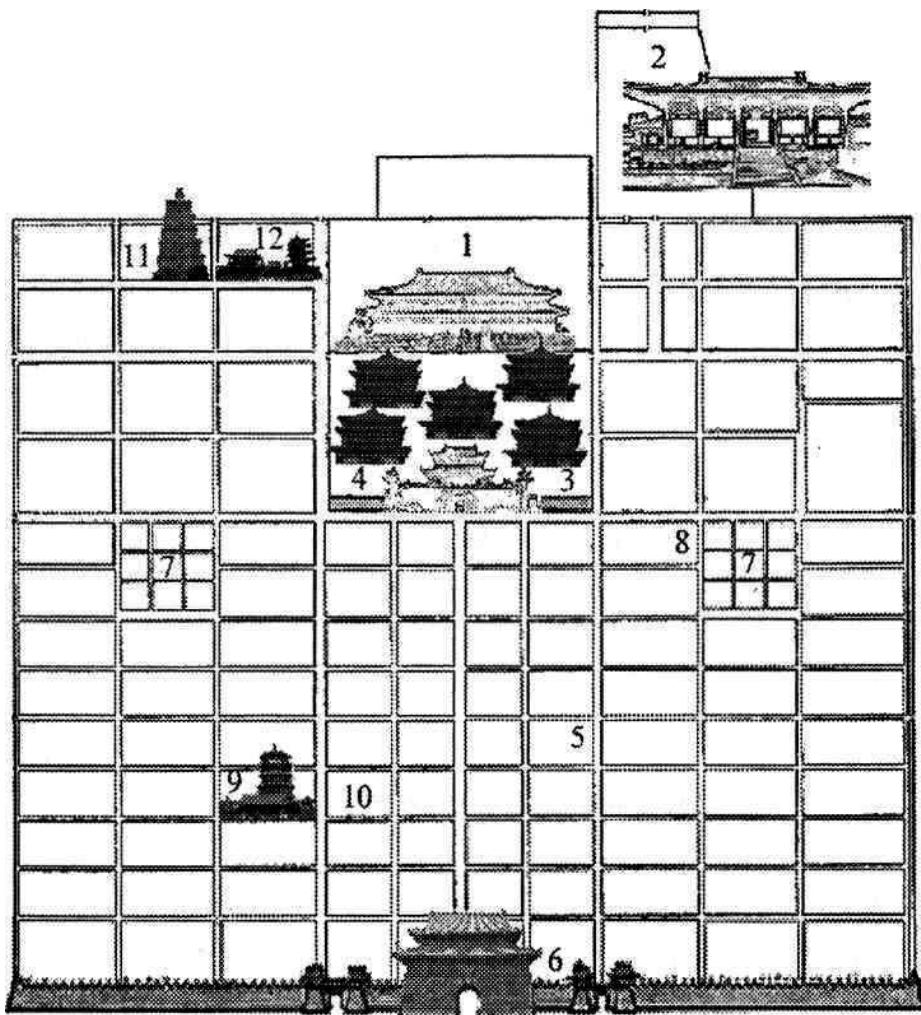
Du Man-Hua, comptable de M. Hong

Shao Keung, contrôleur des décès

Chi Wanqing, eunuque délégué à l'accueil des hôtes étrangers

Lu Wenfu, secrétaire du bureau des Visiteurs d'État Ma Wei-Kang, ouvrier orfèvre

Chang-an, capitale des Tang



- 1 – la Cité interdite
- 2 – le palais Daming
- 3 – les ministères
- 4 – l'enclos des barbares
- 5 – la résidence des Ti
- 6 – la commanderie du juge Ti
- 7 – les marchés de l'est et de l'ouest
- 8 – le Hameau du Nord, quartier des plaisirs
- 9 – le sanctuaire bouddhique de la Terre Pure
- 10 – les latrines miraculeuses
- 11 – le temple du père de Lao Tseu
- 12 – la caserne de la Divine Stratégie

I

Le juge Ti déjeune de beignets et de mensonges ; il reçoit la victime et le commanditaire d'un meurtre.

En ce VII^e siècle de notre ère, la plus grande ville du monde, Chang-an, s'inscrivait tout entière à l'intérieur d'un carré parfait délimité par d'interminables murailles. Chaque quartier était lui-même doté d'une seule porte fermée dès la tombée de la nuit. Le directeur de la police Ti Jen-tsie faisait partie des rares privilégiés qui bénéficiaient d'un accès direct sur la rue. Cet avantage avait aussi, hélas, ses inconvénients.

Comme chaque matin, un serviteur vint réveiller le maître avant l'aurore. Les yeux encore embrumés de sommeil, Ti eut la surprise de voir ses épouses entrer chez lui dans un tourbillon de soie rose pour lui souhaiter une bonne journée d'une voix chantante. Elles étaient déjà coiffées, habillées, et s'étaient occupées de sa collation, bien qu'on ne fût pas un jour de fête. Sa Deuxième avait disposé sur un plateau du lait de soja et des boulettes de riz gluant qui baignaient dans un jus de céréales fermentées mêlé d'œuf. Sa Troisième avait préparé des beignets huileux *doujiang youchao*, sa gourmandise favorite, et sa Première tenait une théière bien chaude. Il attribua cette prévenance au respect que leur inspiraient ses nouvelles fonctions métropolitaines. Dire qu'il lui avait fallu accéder à ces hautes charges pour que son mérite soit apprécié à sa juste valeur au sein de son foyer !

Le serviteur lui présenta la carte de visite d'un M. Hong Yun-Qi, « accrédité auprès de la Cour ». Tout en piochant dans les friandises, Ti demanda qui était ce bonhomme qui se permettait de le déranger si tôt. Madame Première répondit, en lui versant une tasse de son délicat breuvage parfumé au chrysanthème :

— Cet homme de bien jouit d'une grande considération. Il désire soumettre un grave problème à votre jugement éclairé.

Les baguettes de Ti s'immobilisèrent au-dessus des boulettes. Il subodora que ces petits soins matinaux avaient une autre raison que la simple sollicitude.

— La Principale de M. Hong est une amie très chère, reprit sa Troisième. Malgré notre répugnance à ennuyer Votre Excellence, nous n'avons pu refuser de venir à son aide. L'amitié n'est-elle pas un lien sacré célébré par Confucius ?

Les deux autres épouses approuvèrent d'un sourire appuyé. Ti ne voyait pas quel chapitre des *Entretiens* engageait à recevoir des inconnus à des heures incongrues. Cependant, les beignets huileux étaient vraiment parfaits, aussi accepta-t-il d'accorder quelques instants à l'importun.

Une fois que les dames se furent retirées, le serviteur introduisit un gros bonhomme à la face rougeaudé, intimidé, qui s'inclina très bas devant le lit-cage où Son Excellence déjeunait. Il avait en effet l'air ennuyé, et même paniqué. Ti remarqua ses atours somptueux, coupés dans le plus beau tissu qu'on pût trouver au marché de l'est.

— L'insignifiant individu qui se tient devant Votre Excellence, déclara M. Hong, possède le principal commerce de soie de notre capitale. J'ai cinq entrepôts, et la Cour compte parmi mes plus fidèles clients.

Hong Yun-Qi avait un sens très particulier de son « insignifiance ». Ti lui demanda quel était l'objet de sa délicieuse visite. Le marchand s'agenouilla avec la difficulté d'un homme qui n'a pas l'habitude de se rabaisser devant grand monde et frappa le sol de son front.

— J'implore l'aide de Votre Excellence ! On veut me tuer ! Un assassin est à mes trousses !

— Allons, allons, ce n'est certainement pas si grave. Qui oserait attenter aux jours de l'éminent personnage que vous êtes ?

— Moi-même, seigneur ! glapit le commerçant en étouffant un sanglot.

Ti poussa un soupir. Il était un peu tôt dans la journée pour recevoir un fou en plein délire. Il l'invita à s'asseoir sur un

tabouret et lui fit servir une tasse de thé, avec l'espoir que cette boisson raffinée lui rendrait ses esprits. Quand M. Hong eut sifflé la moitié de sa tasse, il le pria de lui relater les faits depuis le début.

Cette année, les récoltes du Chan-tong avaient été catastrophiques en raison d'une maladie du ver à soie. Or Hong Yun-Qi avait contracté des obligations envers des gens importants : ses confrères, la guilde des importateurs, certains courtisans, et « elle », murmura-t-il avec un geste vers le nord, là où se situait la Cité interdite, résidence de l'impératrice Wu. La ruine n'était rien en regard du déshonneur qu'il encourait pour avoir manqué à sa parole.

Ti s'abstint de dire ce qu'il pensait de l'honneur d'un simple commerçant. Si les lettrés formaient la première caste de la société chinoise, les marchands appartenaient à la dernière. En bon mandarin, fils et petit-fils de conseillers impériaux, Ti était irrité par les prétentions qu'affichaient ces parvenus dès qu'ils accédaient à une richesse équivalente ou, même, supérieure à celle des personnes vraiment instruites.

— Oui, bien sûr, marmonna-t-il pour engager le visiteur à finir un récit qui se mariait mal avec son repas délicat.

— Votre Excellence comprend que, dans ces conditions, une seule sortie honorable était possible.

— Oui ? fit Ti, qui trouvait que le mot « honneur » revenait un peu trop souvent dans ce discours.

— J'ai dû me résoudre à mettre fin à mes jours, conformément aux principes qui régissent la vie des gens distingués.

La qualité des beignets *doujiang* ne parvint plus à compenser l'aigreur suscitée par ces propos. Ce roturier se haussait du col au point d'estimer qu'il avait, lui aussi, accès au suicide, cette marque de courage et de prestige réservée aux âmes bien nées !

Ayant pris la décision de mettre fin à ses jours, Hong Yun-Qi s'était heurté à la question primordiale du moyen. Il ne disposait pas, comme dans les familles de vieille souche, d'une épée précieuse, symbole de moralité, transmise par les ancêtres, l'instrument tout indiqué pour se transpercer l'abdomen dans

les règles de l'art. Ceux qui n'avaient pas l'habitude des lames optaient pour la pendaison ou pour la noyade, mais c'était encore trop pour M. Hong qui, sans doute, craignait l'humidité.

Les choses reprenaient leur place, le thé de Ti Jen-tsie retrouva son parfum de chrysanthème.

Doté d'un solide sens de l'organisation qui l'avait bien servi dans ses affaires, M. Hong avait eu l'idée d'employer l'un de ceux dont la mort était le métier.

— Plaît-il ? fit Ti. Vous avez recruté un boucher ?

— Oh, non, seigneur. J'ai engagé un tueur.

Le mandarin écarquilla les yeux. Cet olibrius venait lui annoncer, à lui, directeur de la police, dans sa chambre à coucher, qu'il avait appointé un bandit de la pire espèce.

Hong Yun-Qi avait entendu parler d'un endroit où des malfrats prêts à tout proposaient leurs services en toute discréction.

— Vraiment ? Vous me donnerez l'adresse, dit Ti en sirotant son thé, les yeux mi-clos.

Habilement déguisé en va-nu-pieds, le gros marchand de soie s'était rendu, à dos d'âne, au village de Banpao, l'un des lieux les plus mal famés du faubourg. Il y avait là une taverne à l'enseigne du Faisan Plumé, où il s'était présenté sous une fausse identité. Il lui avait été facile d'y faire la connaissance d'un assassin professionnel, qu'il avait payé pour éliminer « un concurrent gênant, le trop brillant commerçant Hong ».

Hong Yun-Qi tâcha d'exprimer sa honte malgré ses sanglots. Ti renonça à lui indiquer tout de suite à combien de coups de bambou du gros calibre exposaient de tels actes.

Le commanditaire avait beaucoup insisté pour que la proie ne souffre pas. Il n'avait pas hésité à s'acquitter d'un supplément pour une exécution propre, rapide et indolore. En deux mots, il s'était acheté une mort parfaite, administrée par un expert.

« Malheur à qui croit la vipère quand elle prétend que son baiser a un goût de papaye », songea Ti.

— Et maintenant vous avez des regrets, supposa-t-il.

Les regrets en question avaient pris la forme d'un arrivage de soie en provenance d'une autre région où l'épidémie n'avait

pas frappé. Ses affaires s'étaient arrangées, il avait pu remplir ses obligations et avait, du coup, perdu toute raison d'écourter sa belle carrière. Il s'était précipité à Banpao pour décommander la petite opération, mais le tueur restait désespérément introuvable.

— On vous aura escroqué, conclut le magistrat.

Cette idée avait traversé l'esprit du commanditaire, avant d'être balayée par l'attentat dont il avait été la cible la veille.

— Et vous avez survécu ? s'étonna Ti, aux yeux de qui le gros négociant en robe voyante constituait une cible idéale.

— Par chance, un de mes employés a péri à ma place ! répondit Hong, dont le visage s'illumina pour la première fois d'un sourire. Nous inspections mes réserves quand une caisse lui est tombée dessus.

Ti constata que Caishen, dieu de la richesse, veillait sur le destin de ce gros imbécile.

— Vous avez eu la chance d'engager le seul tueur myope de la région. Comment a-t-il pu se tromper de victime ? Voilà ce qui arrive quand on s'adresse à n'importe qui !

Il apparut que Hong Yun-Qi, ce jour-là, s'était habillé à la manière de son personnel.

— Il se peut que M. Du, mon comptable, ait porté par inadvertance l'un de mes chapeaux habituels que je lui avais offert. Quelle regrettable méprise !

Il se révélait aussi rusé que dénué de scrupules.

— J'ai, bien entendu, dédommagé la veuve et les orphelins comme il se doit, ajouta-t-il avec la mine de circonstance qu'il avait dû se composer pour leur annoncer l'affreuse nouvelle.

Ti se demanda comment on pouvait espérer dédommager le meurtre d'un père de famille. Quoi qu'il en fût, ce décès changeait la donne. C'était une affaire criminelle qu'on lui soumettait. Qu'il lui plût ou non de rassurer un négociant malavisé, le cas était bien de son ressort. Il voyait à présent ce qui retenait ce maladroit de déposer une plainte officielle. C'était plutôt à lui de comparaître pour ses infractions au code des Tang, à l'éthique et à la morale la plus élémentaire. La loi ne prévoyait pas de protéger ceux qui s'attiraient des déboires par des moyens répréhensibles.

Il renvoya le plaignant en l'assurant de son soutien et lui interdit de continuer à distribuer ses couvre-chefs autour de lui.

Les dames ne tardèrent pas à venir aux nouvelles, sous prétexte d'emporter les reliquats du déjeuner. Ti s'étonna de leur amitié avec une marchande, alors que leur nouveau statut les mettait en position de fréquenter les duchesses de la Cour.

— C'est, seigneur, que les duchesses n'ont pas d'étoffe à vendre, expliqua sa Deuxième.

La Principale de M. Hong avait la haute main sur les plus belles soieries de Chang-an. C'était une personne à ménager.

— Vous avez vos supérieurs hiérarchiques, nous avons nos fournisseurs des produits essentiels, résuma sa Troisième.

Ti redouta de voir bientôt défiler dans sa chambre tous les fabricants de rouge, tisserands et bijoutiers qu'une conscience erronée de leur position sociale aurait jetés dans des errements réprouvés par la loi. Il en était là de ses réflexions quand sa Première se souvint qu'un émissaire du ministère des Rites l'attendait dehors. Il se hâta de s'habiller, fâché qu'elles aient introduit sur-le-champ un roué sans importance et fait mariner l'envoyé d'un ministre.

Quelques instants plus tard, le messager lui remettait à deux mains le décret de son supérieur. Après s'être incliné deux fois devant le sceau ministériel, Ti décacheta le rouleau et lut ce qui y était inscrit :

L'honorable Ti Jen-tsie, mandarin du troisième rang chargé de la police métropolitaine, se rendra sans tarder au relais de Changle pour encadrer une délégation du pays de Wo sur le point d'être reçue par Sa Majesté.

— Cela tombe bien, je suis disponible, déclara Ti. Ce n'est pas comme si j'avais quelque chose d'essentiel à faire ; arrêter un assassin, par exemple.

— Notre devoir est de nous conformer aux priorités établies par notre hiérarchie, lui rappela le secrétaire de la cour des Rites, qui n'ignorait pas la petite réputation de frondeur que s'était acquise le destinataire du pli.

Ti était d'avis que l'empire se serait mieux porté si l'on avait combattu le crime avec autant d'énergie qu'on en consacrait à la surveillance des étrangers. Mais qu'était-il pour discuter les « priorités établies par notre hiérarchie » ? Le degré de maîtrise des préceptes de Confucius se jugeait au grade administratif.

Il renvoya le palanquin déjà prêt pour l'emmener à sa commanderie, fit réveiller ses lieutenants et alla revêtir une épaisse pelisse qui le protégerait de la froidure hivernale. Tirés du lit prématurément, Ma Jong et Tsiao Tai grignotèrent en route quelques galettes de blé achetées le long de l'avenue centrale. Les employés du dépôt des montures remirent au magistrat trois chevaux en échange d'une signature, d'une empreinte de son sceau officiel et de nombreux coups de tampon.

Les adjoints du mandarin avaient déjà vu des Wo à l'époque de leur engagement dans l'armée chinoise, qui s'était employée à en débarrasser la péninsule coréenne. Ti leur demanda à quoi ils ressemblaient.

— Ils ne sont vraiment pas gâtés par la nature, répondit Tsiao Tai : de constitution frêle, le teint jaune, avec de vilains yeux bridés.

— Tandis que nous..., dit Ti.

— Nous, nous sommes bien faits, avec une peau cuivrée et de beaux yeux en amande ! Il n'y a aucun rapport, seigneur juge !

Au reste, on ne savait pas trop d'où ils venaient. L'expression « Wo » englobait les différents peuples de l'Est, des archipels et de la mer du Sud. Tout ce qu'on savait d'eux, c'était qu'ils étaient plutôt obéissants et complaisants.

« Quand ils ne nous font pas la guerre, donc », conclut Ti pour lui-même.

II

Le juge Ti découvre des sujets d'enquête dans son assiette ; ses lieutenants font du kung-fu.

Les campagnes rendues arides par l'hiver n'étaient pas d'une contemplation très réjouissante. Les arbres nus tendaient leurs branches noires vers le ciel, comme s'ils suppliaient le printemps de leur rendre la vie. Ici et là, au bord de la route, un autel champêtre rappelait l'existence d'une humanité pour l'heure blottie autour de l'âtre, dans ses huttes en torchis. Chaque année, la Chine du Nord espérait que ses prières et les cérémonies de ses prêtres abrégeraient des gelées inquiétantes et interminables.

À mi-chemin de Changle, la route traversait le village de Banpao, ce but de promenade des marchands de soie suicidaires. C'était l'occasion de visiter cette taverne où l'on pouvait se procurer les services d'un tueur comme on fait son marché. Ils avaient un peu de temps avant l'arrivée de l'ambassade des Wo, que le ministère ferait de toute façon languir pendant trois jours au moins avant de l'autoriser à rallier le centre du monde.

Avec ses masure, ses échoppes faussement accueillantes et ses déchets abandonnés contre les murs, Banpao avait tout d'un coupe-gorge. Ti s'étonna que le gros soyeux n'y ait pas rencontré d'emblée la fin qu'il recherchait. Il est vrai qu'il possédait l'art du déguisement providentiel.

— J'admire la franche rusticité de nos hameaux de province, dit Ti. Tout est trop propre, à la capitale, nous avons perdu le contact avec les vraies choses de la vie.

Il descendit de cheval sous le regard réprobateur de ses lieutenants, inquiets de savoir jusqu'à quel point il comptait renouer le contact avec « les vraies choses de la vie ».

La gargote Au Faisan Plumé se dressait devant eux. C'était un mauvais lieu, dépourvu de la moindre formule de bienvenue placardée près de l'entrée. On apercevait du dehors une salle carrée, au toit soutenu par des piliers et percé d'un puits de lumière. Elle était meublée de tables et de bancs rustiques qui semblaient être l'objet d'un concours de crasse et de laideur. Ti sentit une vague de joie envahir son cœur. Tout cela lui rappelait agréablement sa longue carrière provinciale de juge à tout faire.

— C'est le moment de manger quelque chose !

Les beignets fourrés aux intentions cachées ne l'avaient guère nourri, en fin de compte, et le récit de M. Hong avait gâté le reste.

Ils pénétrèrent dans le bouge et prirent place autour d'une petite table pas trop éloignée de la porte. Ma Jong gardait un œil sur leurs montures, attachées à la borne du porche, qu'il espérait bien retrouver quand Son Excellence aurait épuisé le charme dépaysant des fritures grasses.

Les lieutenants n'arrivaient pas à baisser la garde. Leur maître était un peu trop bien mis pour s'arrêter dans ce lieu. Mieux aurait valu qu'il prît la peine de s'habiller en pauvre pour aller chez les pauvres. La société chinoise était trop ordonnée pour autoriser les mélanges mal assortis.

Ti était loin des considérations sur les barrières érigées par les différences de castes.

— Sentez-vous le fumet de ces anguilles ? Elles exhalent un délicieux parfum d'entourloupe et de trafic !

Son assiette et le décor regorgeaient d'indices pleins d'intérêt. Ces saumures bon marché : contrebande du sel. Ces poissons de rivière : pêches illégales. Cette variété de légumes à faire pâlir un maraîcher métropolitain : ventes à la sauvette. Ce ragoût de lièvre : braconnage. Cette vaisselle du Henan : recel. Un lot semblable avait disparu sur cette même route dans la quinzaine précédente. Le beau tapis accroché au mur : chapardage dans les caravanes de la route de la soie. Quant au vin frelaté, le patron aurait sans doute été bien en peine d'en présenter les tampons de douane. Ti avait déjà gagné sa journée.

— On devrait visiter plus souvent ces charmantes auberges de campagne !

Ses hommes auraient préféré n'y venir jamais, d'autant qu'ils devaient protéger un mandarin dont la tenue brodée aurait suffi à entretenir cinq voleurs pendant un mois.

Il n'y avait pas grand monde debout. Seuls les serviteurs et les vieillards étaient déjà à l'œuvre à cette heure-là. Alors que Tsiao Tai y voyait un nouveau signe de ce que les gens du cru préféraient gagner leur vie à la nuit tombée, Ti estima le moment favorable pour lancer son épuisette dans ces deux catégories de population aussi bavardes l'une que l'autre.

Il apostropha le jeune homme malingre qui avait rempli leurs bols d'un vin de fromage de soja fadasse et froid¹.

— Alors, mon brave ! Où peut-on trouver un tueur quand on a un malotru à faire estourbir ?

Le garçon le contempla avec des yeux ronds.

— C'est donc la nouvelle mode, à Chang-an ? Vous êtes trop nombreux, là-bas ? On y chasse le lapin à deux pattes ?

C'était la deuxième fois en quelques jours qu'un richard se présentait avec pareille requête. Une ligature² de sapèques leur dévoila les mystères des discussions oiseuses autour des soupes grasses. D'un coup d'œil, le serveur vérifia qu'il n'y avait personne. Ma Jong posa sur lui sa grosse paluche pour le faire asseoir.

L'employé de l'auberge avait remarqué, le soir en question, deux hommes très différents attablés ensemble : un gros peureux et un malabar à la mine fourbe. Il avait surpris une partie de la conversation tandis qu'il enlevait les cruches vides et remplissait les écuelles. Le gros était vêtu en pauvre colporteur, mais il s'agissait en réalité d'un richard.

— Comment sais-tu ça, toi ? s'étonna le juge Ti.

— Ses bottes, seigneur. Il portait sa robe de toile grise miteuse avec des bottes en cuir ouvragé à huit taëls la pièce.

Ti supposa que c'était le prix qu'en donnaient les receleurs.

¹Le vin se buvait tiède.

²Les sapèques sont percées d'un trou carré et réunies par une corde.

— Oh ! Mais voilà un sens de l'observation qui ferait merveille dans certains services métropolitains ! dit-il avec un discret sourire à l'intention de ses adjoints.

Il désirait maintenant discuter avec le chef de cette sympathique bourgade. Celui-ci habitait la fermette juste à la sortie du village. Ti avala une dernière rasade d'alcool de contrebande pour mieux affronter le froid et jeta une deuxième ligature sur la table.

— Fils, si tu en as assez de perdre ton temps ici, présente-toi à la commanderie de Chang-an. Demande à parler au directeur de la police civile. Il aura de l'emploi pour toi.

La mâchoire inférieure du serveur s'abaissa toute seule, suffisamment pour engloutir une poire entière.

— Seigneur, jamais on ne me laissera accéder à un tel personnage !

— Mais si, sa porte est ouverte à tout vent, c'est un original, autant dire un bouffon. N'est-ce pas ? demanda-t-il à ses lieutenants.

Comme il leur était aussi impossible de contredire leur maître que d'attester pareille injure, ses adjoints se contentèrent d'émettre un grognement inintelligible.

Les trois hommes quittèrent d'un pas tranquille cette vaste foire au recel. Tsiao Tai était inquiet.

— Votre Excellence n'aurait pas dû mentionner la police. Cela risque d'attirer l'attention.

Ils traversèrent le hameau à pied, sans se presser, en menant leurs chevaux par la bride. Les lieutenants restaient sur leurs gardes, au cas où le chef local serait à l'image du reste. Ti nota du coin de l'œil que Tsiao Tai avait la main sur son glaive et Ma Jong la sienne sur la massue pendue à sa ceinture.

— Allons ! Nous allons rencontrer un de ces vieux sages décatis qui n'ont rien de mieux à faire que de garder les maisons vides et d'espionner leurs voisins. Tout à fait la mine d'informations dont j'ai besoin.

Ils atteignirent bientôt la fermette délabrée décrite par le serveur. Ma Jong frappa à l'huis.

— Oh là, brave fermier !

La porte était ouverte. À peine eurent-ils mis le pied dans la cour encombrée de détritus que six ou sept costauds coururent vers eux de manière fort peu avenante.

Les maîtres des lieux semblaient irrités de voir des représentants de la classe aisée de Chang-an se comporter chez eux comme des matrones à la criée. D'évidence, les questions indiscrettes du juge Ti leur étaient déjà parvenues. L'inconvénient majeur, dans l'achat de renseignements, c'est qu'il donne l'idée aux informateurs d'aller les vendre ailleurs.

Tandis que Tsiao Tai prenait la posture du tigre accroupi et Ma Jong, celle du taureau furieux, Ti empoigna une sorte de godille qui devait servir à diriger une barque dans les champs inondés. Elle n'était pas pourvue de lame ni de fer, si bien qu'il ne risquait pas de se blesser en la maniant. Il s'en servit comme d'un bâton, le seul art de défense qu'il possédât un peu. Il était indubitable que les dieux lui avaient envoyé cette enquête pour l'obliger à prendre de l'exercice, cependant ils auraient dû le faire plus tôt. Par bonheur, les lieutenants opposaient à leurs assaillants le rempart de leurs corps, si bien que Ti parvint de temps à autre à abattre une extrémité de sa godille sur quelque crâne, par-dessus leurs larges épaules.

Ses hommes de main avaient moins négligé l'exercice que lui. Ils enchaînèrent les coups de pied avec une maîtrise dont les malandrins étaient dépourvus, sans oublier d'assommer ceux qui poussaient l'outrecuidance jusqu'à tenter d'atteindre leur patron. En retrait, celui qui devait être leur chef considérait la scène en mâchant une patte de poule frite. Quand il fut las de voir ses comparses pousser des râles et mordre la poussière, il interrompit sa mastication et donna l'ordre de cesser.

C'était un chauve obèse qui avait dû être en meilleure forme quinze ans plus tôt, mais chez qui l'expérience avait remplacé les muscles. Il pria l'honorable visiteur de bien vouloir lui dire qui il était et pourquoi il s'intéressait à leurs affaires privées.

— Je suis le marchand de soie Hong Yun-Qi, de Chang-an, déclara Ti. C'est moi qu'un faux colporteur a voulu faire tuer par l'un de tes sicaires.

Le gros bandit hocha la tête :

— Dans ce cas, il s'agit d'une vengeance personnelle qui ne peut être assouvie que dans le sang, le ravage et la torture. C'est tout à fait respectable.

Ti avait marqué un point sur le lâche client anonyme qui s'était contenté d'engager quelqu'un pour frapper à sa place.

Leur interlocuteur se présenta sous le nom de Loup-audacieux, président élu de la communauté locale de Banpao. Il paraissait ennuyé comme un fournisseur à qui la concurrence vient de voler une pratique.

— Je suis fâché de ce malentendu. Je peux vous assurer qu'aucun de mes compagnons n'a été approché par ce soi-disant colporteur.

C'était très étonnant, car un tueur était bien venu à Chang-an honorer sa promesse.

— Il n'y a ici que d'honnêtes artisans, reprit l'élu local. Moi-même, je n'aspire qu'à me retirer bientôt dans ma petite propriété de Belle-Rivière. On s'est servi de ragots pour flouer un naïf trop fortuné.

Cependant, si Votre Seigneurie le désire, je peux lui trouver quelqu'un qui l'aidera à vider la controverse avec son ennemi.

En d'autres mots, ces « honnêtes artisans » étaient disposés à reprendre le contrat à leur compte. Ti désigna ses lieutenants, de manière à suggérer qu'il avait déjà sous la main tous les malfrats dont il avait besoin. Il remercia Loup-audacieux pour sa conscience professionnelle et prit congé.

Le mystère s'obscurcissait. Si l'assassin appointé par le négociant Hong n'était pas un des hommes dûment affiliés à cette honorable communauté, sur qui Hong avait-il bien pu tomber ?

Les trois hommes remontèrent en selle et s'engagèrent sur la route de Changle.

— Amusant, ce village de Banpao, dit Ti. J'y reviendrai...

«... avec un bataillon de soldats et un lot de carcans solides », songea-t-il sans qu'il fût besoin de le préciser à voix hautes.

III

Le juge Ti accueille des barbares sans éducation ; une bulle d'air les fait pleurer.

Depuis qu'il officiait à la capitale, Ti avait perdu l'habitude des longues chevauchées. Son arrière-train, plus accoutumé à la douceur des coussins qu'aux selles en cuir, lui reprochait ce brutal changement de confort. Tsiao Tai se méprit sur la grimace de son patron.

— Votre Excellence a de la chance de s'occuper des affables Wo. Elle aurait pu tomber sur des gens de Mohe, ce peuple sauvage du Nord-Est. On dit qu'ils ne se lavent qu'au jour de leur trépas et se nourrissent de viande crue déchirée à pleines dents ! Même nos poètes classiques n'auraient pas de mots pour exprimer combien ils sentent mauvais.

Ti n'en avait pas non plus pour qualifier la douleur qui remontait de ses cuisses écartelées jusqu'à sa nuque raide.

Au dernier croisement avant Changle, ils se heurtèrent à une charrette qui encombrait la chaussée. Elle convoyait une troupe de pouilleux assis sur des sacs de toile, qui se cramponnaient aux montants pour compenser les cahots. Ma Jong brandit la bannière jaune où le titre de son patron était cousu en gros caractères noirs. Le conducteur arrêta ses bêtes pour laisser passer le mandarin, qui s'engagea sur la dernière longueur de son calvaire équestre.

Au bout de la route s'élevaient les restes d'un ancien palais des empereurs Han, qui avaient eu leur capitale dans les parages jusqu'à leur chute, cinq siècles plus tôt. La magnificence des lieux remontait à cette date et cela se voyait : l'entretien avait été négligé depuis lors.

Le poste des Tang avait été installé entre des murs trop grands pour lui, derrière une haute enceinte au porche

surmonté d'une arche. Des bambous et des mûriers plantés tout autour conféraient à l'endroit un aspect champêtre destiné à dissimuler sa décrépitude. L'empire comptait mille sept cents relais à l'usage des fonctionnaires ; les fonds consacrés à leur fonctionnement ne permettaient pas de se lancer dans des travaux de réfection dispendieux.

Changle présentait l'avantage de se situer au départ de deux routes, celle de Luoyang, deuxième ville du pays, et celle des provinces de l'Est. C'était dans ces salles que les voyageurs se séparaient de leurs proches ou que ceux-ci venaient les accueillir à leur retour. On y organisait aussi les cérémonies à l'intention des mandarins en mission.

Un secrétaire du ministère des Rites en robe lavande faisait les cent pas dans la cour. Ti espéra que les ambassadeurs les avaient précédés, car il n'avait guère envie de faire le pied de grue dans ces lieux décrépis. D'abord soucieux, le visage de Lu Wenfu s'éclaira :

— Votre Excellence a l'oreille des dieux tutélaires ! Voici justement nos invités !

La charrette pleine de gueux qu'ils avaient dépassée au carrefour pénétra en brinquebalant dans la cour au sol couvert de sciure du palais décati. À leur vue, Ti se demanda s'il n'aurait pas préféré se charger des sauvages de Mohe mangeurs de viande crue.

A peine descendus de leur véhicule, les visiteurs s'agenouillèrent pour baisser le dallage crasseux. Celui qui devait être leur chef, un petit bonhomme grisonnant à l'air matois, leva les bras au ciel.

— Nous remercier terre de savoir qui apporter bientôt lumière à nous !

On attendit la fin de ces effusions pour leur présenter « Son Excellence d'une considération ordinaire » Ti Jen-tsie, mandarin du troisième rang, deuxième catégorie, directeur de la police métropolitaine de Sa Majesté.

Le premier des Wo s'inclina et déclina sa propre identité :

— Moi Calebasse.

Les autres l'imitèrent dans un ballet de courbettes empruntées.

— Moi Citrouille.

— Moi « petite plante verte qui pas connaître d'équivalent chez vous ».

Il y en avait une dizaine du même tonneau. On lui confiait un potager.

Les Wo lui exprimèrent la joie qu'ils ressentaient à faire sa connaissance.

— Je vous en prie, répondit Ti. Une rencontre est toujours le fruit d'un hasard céleste.

« Et d'une course éreintante sur des routes mal entretenues », compléta-t-il intérieurement en regrettant de ne pouvoir masser son arrière-train endolori.

Le secrétaire du ministère des Rites annonça que Sa Majesté avait ordonné un banquet de bienvenue.

— Empereur accueillir nous ? dit M. Calebasse, au bord de l'infarctus.

— Mais oui. Absolument.

Lu Wenfu le prit par le coude et le conduisit dans le vestibule. Les autres suivirent, ainsi que le secrétaire s'en était douté : il avait assez vu de moutons à la campagne pour savoir qu'il suffisait d'entraîner la bête de tête.

Il se fit un roulement de tambours comme ils pénétraient dans la salle principale. En face d'eux se tenait un bonhomme aux chairs opulentes, aux ongles peints, aux cheveux noués en un chignon monumental sur lequel était perché un minuscule chapeau noir retenu par un ruban. M. Calebasse murmura au secrétaire Lu :

— Nous pas voir lui comme ça.

On leur expliqua que l'eunuque Chi Wanqing représentait le Dragon dans les cérémonies qui se tenaient à l'extérieur de la Cité interdite. L'information les jeta dans la plus grande perplexité.

— Eunuque représenter empereur ? Ça insulte, dans pays à nous.

— Pourquoi donc ? s'étonna M. Lu. Chez nous, c'est un honneur !

Ils espérèrent qu'on n'allait pas les honorer à ce point-là.

Ti profita de l'échange de salutations pour les examiner plus à loisir. Ils arboraient d'affreuses moustaches grossières, une barbe en pointe grossière mal plantée sur le menton, et, sur les joues, des poils grossiers qui n'avaient rien à faire là. Leur tête était couverte d'un tissu bon pour faire des bâches, noué sur l'arrière et dont le pan tombait sur la nuque. Leur vêtement était lui aussi tenu par des nœuds, un sur le ventre, l'autre à la taille, tous deux lâches et disharmonieux. Leur robe terne et bouffante faisait de drôles de plis un peu partout. Ils portaient en dessous une tunique serrée aux poignets et une culotte rétrécie aux chevilles.

Les Chinois jugèrent cet accoutrement grotesque. Cette mode leur parut très inférieure à leur propre tenue, composée de trois couches d'étoffes de différentes couleurs dont les manches tombaient à mi-cuisse, de bottines à bout très recourbé et d'un petit couvre-chef noir circulaire maintenu par une jugulaire. Toute pilosité chinoise, pour être de bon goût, était soigneusement taillée, maîtrisée, surveillée poil par poil. Elle se limitait, pour les subalternes comme le secrétaire, à une fine moustache horizontale, si bien que les Wo crurent d'abord que ce dernier portait un troisième sourcil au-dessus de la bouche.

Lu Wenfu compta à haute voix les nouveaux venus. Ils étaient dix.

— Oh, ils sont nombreux, fit l'eunuque.

— Nous partis deux cents, mais bateaux sombrer dans mer cruelle.

— « Mer cruelle » ? répéta Chi Wanqing.

Le secrétaire Lu avait pris connaissance des rapports envoyés depuis la côte :

— Le sous-préfet qui les a recueillis dit qu'ils ont étudié notre langue dans des ouvrages de poésie ancienne. Leurs formules sont parfois un peu littéraires.

— Deux cents Wo ! s'écria l'eunuque. Louées soient les tempêtes ! Nous avons frôlé l'invasion !

Leur phrasé désuet suscita de la nostalgie chez les mandarins les plus âgés. Il leur rappelait la prononciation en usage sous la dynastie des Sui, surtout dans le Sud. C'était à

cette époque que quelques bonzes courageux avaient quitté l'empire du Milieu pour répandre la foi et l'écriture dans les îles de l'Orient sauvage.

— Nous vouloir savoir qui vous êtes, dit Lu Wenfu, très fort.

— Pourquoi leur parlez-vous comme ça ? demanda Ti. Ne vaudrait-il pas mieux les aider à acquérir les subtilités de notre langue ?

— Acquérir les subtilités, oui, bien sûr..., répéta M. Lu avec un sourire condescendant.

Il se permit d'esquisser un geste qui exprimait des doutes très nets à ce sujet.

On fit les présentations. Chacun d'eux avait sa petite spécialité, depuis la calligraphie jusqu'aux arrangements floraux.

— Et ce grand garçon, que fait-il ? s'enquit l'eunuque impérial en désignant un homme plus jeune et de meilleure allure que les autres.

On comprit qu'il étudiait quelque chose qui avait à voir avec les vertus pratiques du taoïsme.

— Est-il nécessaire d'être si fringant pour étudier l'équilibre du yin et du yang ? s'étonna Chi Wanqing.

— Non, ça hasard, dit l'ambassadeur, qui ne semblait pas vouloir s'étendre sur le sujet.

Ti eut donc la certitude que c'était loin d'être une coïncidence.

— Et vous, seigneur Calebasse, s'enquit-il, quel est votre talent ?

— Moi pas besoin talent : moi chef, répondit l'ambassadeur.

Le moment était venu de leur montrer leurs appartements.

— Si les barbares de l'Est veulent bien me suivre..., dit M. Lu.

Ti glissa à leur représentant en aparté :

— C'est juste une expression, ne vous formalisez pas.

— Oh, nous entendu bien pire depuis nous ici ! Nous pas dire comment appeler vous dans pays à nous !

Il y eut des ricanements dans le potager.

Ti accompagna le mouvement général vers le dortoir des invités, où leurs bagages les avaient précédés. Quand ils se

furent extasiés devant le luxe insensé des installations chinoises, deux tables branlantes et quelques nattes douteuses, M. Courge tira d'un sac de toile une boîte où avait été remisé un ouvrage qui ne datait pas d'hier. Il le déploya avec mille attentions sur l'un des meubles.

C'était une copie du *Texte des mille caractères*, la compilation dans laquelle ils avaient potassé la langue et la culture chinoises. L'original leur avait été apporté un siècle plus tôt du royaume de Paekche par Wanikishi, un lettré coréen.

L'auteur avait employé un vocabulaire basique, constitué de caractères courants arrangés par groupes. Il y traitait de sujets tels que l'histoire, l'enseignement moral, la société, les phénomènes naturels et l'éducation, présentés sous forme de ritournelles, avec des rimes à la fin des phrases.

— Ça plus grand cadeau jamais fait à Wa³ !

C'était un ouvrage comme on n'en écrivait plus. Ti et les autres jetèrent sur cette antiquité un coup d'œil plein de curiosité.

— Oh, mais dites donc ! remarqua Chi Wanqing. Il y est dit que le grand souverain des Han va écraser la secte des Turbans jaunes !

Les renseignements dataient de la même dynastie que les murs de ce palais. Ils déterminèrent que le contenu avait au moins quatre cents ans.

— Nous allons rafraîchir un peu leurs informations, promit Lu Wenfu.

— Maintenant nous besoin livres plus précis, admit M. Courge.

— Vous m'en direz tant ! Et sur quels points ?

Le Wo en charge des belles lettres tira d'un autre coffret une liste composée de mots extrêmement complexes. Les Chinois restèrent interloqués.

— Parfait, dit l'eunuque. C'est bientôt l'heure de passer à table. Laissons nos invités se reposer de leurs fatigues.

³Les Chinois disaient « Wo » et les Japonais « Wa » pour désigner le peuple de l'archipel nippon.

Une fois dans le corridor, il s'enquit du sens de certains titres, dont il n'avait jamais entendu parler.

Dans la chambre qui lui avait été allouée, Ti reposait son postérieur malmené quand Tsiao Tai vint au rapport. Sur l'ordre de leur maître, Ma Jong et lui avaient payé à boire aux convoyeurs qui avaient conduit les Wo jusque-là. S'ils n'avaient pu saisir le moindre mot échangé par leurs clients durant le trajet, ces hommes avaient en revanche une anecdote à raconter. Les gens du dernier relais avaient vu arriver des voyageurs en grande tenue. Au matin suivant, ils les avaient vus repartir dans les haillons qu'ils portaient à présent.

— Le cocher est-il certain que ce sont les mêmes personnes ? demanda Ti.

Leur informateur ne faisait que répéter ce que les employés du relais lui avaient confié, car il était déjà couché à l'arrivée des Wo, la veille au soir. Ma Jong était perplexe.

— Je n'y comprends rien, noble juge. D'ordinaire, on sort ses beaux atours pour les occasions officielles, et non ses vieilles nippes. Qu'est-ce que cela veut dire ?

— Cela peut vouloir dire qu'ils sont plus malins qu'ils n'en ont l'air, mon bon Ma Jong, répondit son patron en lissant machinalement sa longue barbe impeccablement entretenue.

Les Wo, toujours aussi mal vêtus, passèrent deux jours à Changle en attendant la cérémonie qui leur ouvrirait la route de la capitale. On en profita pour les familiariser avec le protocole des invités, qui se disait « *binli* ». « *Bin* » était le terme pour désigner les invités, mais son sens réel était beaucoup plus subtil. Comme verbe, « *bin* » était utilisé dans les formules « se soumettre et obéir », « se soumettre et offrir tribut », « se rebeller » et « encore à soumettre ». Comme substantif, il s'appliquait à une personne qui « chérit la droiture de l'empereur de Chine et obéit à ses ordres » ou « vient payer tribut et offrir sa loyauté à la cour de Chine ». Ce mot devait contribuer à faire entrer dans le crâne des *bin* l'importante nuance hiérarchique qui les séparerait à jamais des Tang.

À la fin du deuxième jour, un émissaire à cheval vint lire aux *bin* un édit de bienvenue et lancer le banquet. Sa Majesté leur offrait des chevaux de la race des « dragons volants »

superbement harnachés. La selle de l'ambassadeur Calebasse était ornée des sept trésors : l'or, l'argent, la perle, le corail, l'agate, le verre, le coquillage. Celles des subordonnés étaient peintes de jolis motifs. La cérémonie et cette impériale générosité émurent les *bin* aux larmes, conformément aux strictes consignes du protocole.

Ils devaient faire leur entrée dans la capitale sur ces montures, afin de « susciter l'admiration du peuple », autre alinéa du *binli*.

— Il ne s'agit pas de recevoir des miséreux, cela ne représenterait pas, expliqua Lu Wenfu. La population doit voir que même les derniers vassaux de notre souverain sont gens de valeur.

Avec le cavalier était arrivé un nouveau lettré qu'on présenta au juge Ti.

— Voici votre interprète, lui indiqua le secrétaire.

Ti ne vit pas pourquoi il devait s'embarrasser d'un intermédiaire.

— Ces personnes parlent très correctement notre langue, je n'en aurai pas besoin.

— Oh que si ! insista M. Lu. Votre *zhangke* n'est pas là pour traduire, mais pour adapter. Vous verrez : vous ne pourrez plus vous en passer.

Le banquet en l'honneur des Wo fut préparé dans l'une des vastes salles de l'ancien palais des Han. Bien qu'on fût loin de la splendeur des pavillons d'architecture Tang, ces pièces faisaient à peu près illusion dans la lueur approximative des lampions et des torches.

Quand tout le monde eut pris place derrière les tables disposées en fer à cheval, Ti demanda poliment à son voisin comment s'était déroulée la traversée. M. Courge, le visiteur chargé des arts graphiques, tira de sa manche un bout de papier pour ébaucher en quelques traits la silhouette d'un bateau pris sous une immense vague, avec une montagne enneigée dans le lointain.

— Oh, mais vous dessinez déjà très bien ! le complimenta Ti.

— Ça petite horreur. Moi vouloir tout apprendre de Chine ! répondit l'artiste avec l'un de ces sourires empreints d'une grande modestie ou d'une mauvaise foi encore plus grande.

L'un des esclaves venus chercher les plats buta sur une dalle disjointe. La vaisselle d'argent s'envola. Le Wo nommé Champignon-noir saisit un récipient au vol comme s'il cueillait une pêche.

— Oh ! Il est agile ! s'extasia l'eunuque qui présidait le festin.

Les hôtes d'honneur échangèrent quelques mots dans leur langue. Ti se pencha vers l'interprète.

— Ils ont dit : « Arme redoutable. Emportons-la », traduisit le *zhangke*.

— Vous voyez qu'un interprète est indispensable, commenta Lu Wenfu.

« Pour les surveiller », compléta le juge Ti, à qui les subtilités de l'accueil des Tang se révélaient peu à peu.

Le petit orchestre engagé pour jouer de la musique des barbares de l'Est entama un premier morceau. Un affreux tintamarre écorcha les oreilles des Chinois. Seuls les Wo demeurèrent de marbre, ce qu'on estima bien naturel, puisque cette chose informe était censée venir de chez eux.

— Musique chinoise très gracieuse, dit aimablement l'ambassadeur Calebasse.

L'eunuque s'insurgea. Il apparut que les instrumentistes avaient mal compris : ils étaient en train d'interpréter des airs de l'Ouest. On s'était trompé de barbares.

La belle impassibilité des Wo se fissura lorsque arrivèrent les plats de résistance. On avait commandé pour l'occasion une série de mets rares et élaborés, orgueil de la gastronomie chinoise, dont le summum était un magnifique serpent enroulé sur lui-même au centre d'un plateau. Une rapide cuisson à la vapeur avait permis de conserver intactes ses qualités gustatives aussi bien que son apparence.

— Nos hôtes viennent bien de l'île des Immortels, nota Chi Wanqing : ils ne se nourrissent pas de mets périssables.

De fait, ils n'avaient pas touché à leurs bols. L'un d'eux semblait particulièrement horrifié.

— C'est le visiteur chargé d'étudier notre art culinaire, dit l'interprète.

— Sans doute est-il effrayé par l'immensité de la tâche ! déclara l'eunuque.

On comprit qu'un différend opposait l'ambassadeur et l'expert.

— Son chef lui interdit de se suicider, traduisit froidement le *zhangke*.

M. Citrouille goûta prudemment un petit morceau de chaque plat, sous le regard inquiet de ses compagnons. Il prononça deux mots et grimaça un sourire.

— M. Citrouille remercie Leurs Excellences pour cette expérience et loue la grandeur de notre cuisine nationale, dit le *zhangke*.

Les mandarins inclinèrent la tête.

La vaisselle, en revanche, retenait toute l'attention des Wo. On avait sorti pour eux un service en verre qui était une rareté, même pour les Tang. Ils ne pouvaient s'empêcher d'approcher les bols des lampes pour juger de leur transparence.

— Eux comme bulles d'air. Beau !

Jamais ils n'avaient rien vu de tel. Certains se mirent à pleurer d'émotion en constatant l'écart fabuleux qui séparait ces techniques de celles de leur pays.

— L'apprentissage de la vérité se fait dans la douleur, constata le juge Ti.

IV

Le juge Ti est chargé d'un fardeau inattendu ; il dîne chez un mort-vivant.

L'immense muraille qui ceinturait Chang-an leur parut une évocation du mont Fuji bâtie de main d'homme. « Les ambassadeurs entrent dans la capitale sur les montures offertes par Sa Majesté et font l'admiration du peuple », récita le secrétaire Lu tandis qu'ils franchissaient la porte de la Lumière du Printemps.

On leur jeta en effet deux ou trois regards. Il n'y avait pas lieu de crier hourra. Cent mille étrangers vivaient dans la métropole, ses habitants en avaient vu d'autres. Pour les Wo, cette cité d'un million d'âmes, aux artères bordées d'arbres, grouillantes d'une population bien nourrie, encombrées de palanquins aux couleurs vives, était une vivante image du séjour des dieux.

Une fois qu'ils furent parvenus dans le centre, Ti envoya ses lieutenants chez lui et à la commanderie prévenir de son retour. Lu Wenfu annonça aux Wo qu'il les conduisait à l'enclos des hôtes étrangers.

— Pourquoi « enclos » ? demanda M. Calebasse. Nous parqués comme bêtes ?

Ti lut dans les yeux du secrétaire qu'il était assez d'accord avec cette interprétation.

— Rassurez-vous, répondit M. Lu. Sa Majesté a prévu un hébergement très au-dessus de votre condition.

— Nous rien compris.

« C'est heureux », pensa Ti.

Ils débouchèrent à un carrefour au moment même où un bourreau abattait sa hache sur la nuque d'un condamné, dont la tête roula au sol.

— Ah ! Nous y sommes presque ! dit le secrétaire Lu.

On avait l'habitude d'exécuter certains criminels sur l'esplanade dite du Saule solitaire, située non loin de la résidence dévolue aux invités. Le souci pédagogique à l'origine de cette proximité ne pouvait échapper à personne.

Ils firent un crochet par la porte monumentale de l'Oiseau pourpre, une imposante construction rouge derrière laquelle s'étendait la Cité interdite. Les Wo se déclarèrent éblouis par tant de splendeur et s'apprêtèrent à entrer.

— Vous, c'est par ici, leur indiqua Lu Wenfu.

Il les dirigea vers une porte latérale beaucoup plus modeste mais tout aussi bien gardée. Les soldats en armes postés devant commencèrent par cocher les patronymes de tout le monde sur le registre du personnel autorisé. Les noms des Wo étant imprononçables et leurs surnoms ridicules, on leur attribua des numéros.

— Chine puissante, mais craindre beaucoup petits Wa, commenta M. Calebasse, devenu Visiteur numéro un.

L'enclos était loti en gros pavillons carrés, aux murs blancs encadrés de poutres rouges. Chaque édifice reposait sur une base en pierre de la hauteur d'un homme ; socle et toiture délimitaient autour de chaque pavillon une promenade couverte. La délicate courbure du toit remontait jusqu'à un faîte orné d'une décoration en paire de cornes. C'était assez pour éblouir les visiteurs.

— Pas palais si beau chez nous !

— Ni de prison si belle, sans doute, compléta le secrétaire Lu.

En réalité, les gens de Chang-an surnommaient l'enclos « la maison des barbares ». Les ambassadeurs des nations les plus civilisées refusaient d'y mettre les pieds, ils exigeaient de résider dans des demeures particulières ou au palais. L'endroit était peu prestigieux. Des chefs tribaux qui s'étaient rebellés avaient été décapités dans la rue qui passait devant, puis leurs têtes exposées à titre d'avertissement.

— Nous allons vous donner une place dans l'harmonieux ballet des peuples vassaux de notre glorieux empire, annonça Lu Wenfu. Cette place-ci.

On leur avait alloué le pavillon le moins bien situé, tout au fond, à côté des ordures.

— C'est très pratique : vous êtes près des commodités.

Ti était mal à l'aise. Le secrétaire Lu aurait dû se rappeler l'adage : « Quand on méprise un invité, on se méprise soi-même. »

Le bureau des Réceptions qui l'employait était loin de telles préoccupations. Sa première mission était de contrôler le comportement des hôtes étrangers et de réduire au minimum leurs relations avec les Chinois.

On présenta aux Wo les maîtres recrutés par le bureau des Relations étrangères qui allaient les initier aux arts et techniques. Il y avait là neuf spécialistes, parmi lesquels un calligraphe pour M. Courge, un bonze pour M. Citrouille, un orfèvre, un joueur de luth et ainsi de suite. Chacun s'éloigna avec son professeur, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que Son Excellence. Pressé de retourner à ses enquêtes, Ti prit congé.

— Un instant, seigneur, le retint le secrétaire Lu. L'honorable M. Calebasse désire apprendre la politesse et les bonnes mœurs, qui nulle part dans le monde ne sont mieux pratiquées qu'en Chine, comme chacun sait.

Ti avait été désigné pour l'aider à assimiler cet élément capital de l'apprentissage diplomatique.

— Pourquoi moi ?

— Notre ministre des Rites aura eu vent de votre virtuosité dans ce domaine.

Ti s'inclina profondément.

— Je suis flatté. C'est trop d'honneur. Je n'en suis pas digne. Je ne puis accepter.

Il découvrit avec consternation, lorsqu'il se redressa, que Lu Wenfu était parti. Il n'y avait plus que Son Excellence Calebasse, aussi rubicond qu'un bouddha doré.

Quelques instants plus tard, les deux hommes descendaient à pied la longue avenue nord-sud qui menait à la commanderie. Marcher était le meilleur moyen d'éviter les encombres et Ti avait besoin de se dépenser. Il traînait derrière lui un olibrius vêtu n'importe comment, qui considérait toute chose avec un ravissement niais, comme s'il avait découvert le verger de la

déesse mère d'Occident. Tout à fait ce qu'il fallait à Ti pour se faire respecter en tant que directeur de la police.

— Moi espère pas déranger vous.

— Pensez-vous ! Moi ravi ! répondit le mandarin.

L'incongruité de la situation le frappa soudain.

On le chargeait d'inculquer les bonnes manières ? Lui ? Il y avait là-dessous quelque intention cachée.

Quoi qu'il en fût, il importait de procéder à des aménagements.

— Nous vous appellerons désormais M. Hou, prénom Lou-tseu⁴.

Il y eut quelques anicroches. Un éleveur de potirons leur réclama une ligature de sapèques en contrepartie des cucurbitacées que cet étranger à la propreté douteuse venait de tripoter. Un peu plus loin, M. Calebasse fut apostrophé, dans des termes qui ne figuraient sûrement pas à son vocabulaire, par un boulanger ambulant qui n'appréciait pas de voir ce vagabond renifler la moitié de ses pains cuits à la vapeur et enfonce le doigt dans les autres sans rien acheter. Ti estima que ces injures grossières nuisaient à la renommée de politesse des Chinois.

— Un peu de respect, malotru : tu t'adresses à l'ambassadeur des Wo ! lança-t-il au marchand de pain.

L'homme au fourneau à roulettes répondit qu'il n'avait rien à faire de tous les Wo malappris ni des excellences aux doigts baladeurs.

La simple remontrance ayant échoué, Ti exhiba son sceau de directeur de la police et le menaça de détention, si bien que l'homme se rassit derrière sa charrette en grommelant.

— Vous grande maîtrise bonnes manières ! s'extasia M. Calebasse.

Ti expliqua qu'il avait normalement avec lui deux lieutenants qui s'occupaient de ces sortes de choses avec des manières encore meilleures. En leur absence, il avait dû improviser.

— Moi tombé dans mains grand maître !

⁴« *Hou-lou-tseu* » signifie « calebasse »

Le mandarin l'aurait bien abandonné entre celles du boulanger, mais on aurait été capable de lui en faire grief.

— Vous devez bien comprendre qu'une si grande ville est pleine de périls, ce n'est pas comme vos paisibles campagnes du Dongyang.

Le Wo lui dressa un tableau des montagnes qui occupaient la majeure partie de son île, avec leurs précipices, leurs torrents, leurs cols infranchissables, leurs vents glacés et leurs bêtes féroces, au nombre desquelles les bandits, les guerriers en vadrouille et les mercenaires au service des seigneurs de la guerre.

— Dans ces boutiques, c'est pire, insista Ti.

Ils atteignirent enfin la commanderie de la porte sud. Les cours grouillaient de militaires rustauds chargés du maintien de l'ordre. Ils crachaient par terre, s'exerçaient au combat avec force cris et bousculaient les esclaves. Le mandarin en bonnet noir à ailettes paraissait peu à sa place dans cet environnement de cuirasses et d'armes tranchantes.

— Ici centre bonnes manières ? demanda M. Calebasse.

— Disons qu'en toute chose il faut commencer petit.

Ti le mena dans ses bureaux, situés à l'arrière du bâtiment, où l'attendaient les affaires en souffrance. A droite se trouvaient les cuisines, à gauche, les cabinets d'aisance. Visiteur numéro un renifla une odeur de soupe au chou.

— Moi essayer pas me tromper. Nous occuper même place dans enclos invités.

Le directeur de la police civile aurait préféré qu'il s'abstînt de relever cette similitude.

Les scribes jetèrent un coup d'œil blasé à l'étranger curieusement vêtu que leur amenait leur directeur. Le premier clerc Zhang Jiawu présenta le courrier récent, où figurait un mot du négociant Hong.

— Que dit-il ?

— C'est un appel au secours, seigneur.

L'intérêt de M. Calebasse augmenta autant qu'il était possible tandis que Ti parcourait le message.

— Moi curieux voir quoi vous faire.

— Eh bien, pour commencer, il est temps de manger quelque chose. Je n'ai pas de passion pour la soupe au chou et je connais une adresse où la table est sûrement excellente. Je vous emmène dîner chez un mort-vivant.

Hong Yun-Qi occupait une superbe demeure de parvenu dans le hameau des marchands de tissus.

— Morts-vivants bien logés ! constata M. Calebasse.

Le gros commerçant, qui s'ennuyait dans sa réclusion volontaire, venait justement de se faire servir un déjeuner de roi. Les effluves qui s'échappaient des plats n'avaient rien à voir avec ceux du chou cuit à l'eau. Ravi de cette distraction inattendue, M. Hong fit avancer deux sièges supplémentaires. Visiteur numéro un était émerveillé par l'à-propos de son guide.

— Vous génie !

La modestie de Ti souffrit, mais comment démentir une vérité ?

Flatté de rencontrer l'excellence d'un pays lointain, bien qu'elle fût vêtue d'un lin écru qu'il n'aurait pas vendu au dernier des esclaves, le commerçant fit asseoir le Wo à la place d'honneur, et la ronde des mets put reprendre.

Ti lui relata ses opérations contre les bandits de Banpao : comment il avait lancé ses troupes à l'assaut de leur repaire, comment leur chef sanguinaire s'était traîné à ses pieds pour implorer sa grâce, comment il avait tout de même envoyé une vingtaine de têtes rouler dans la poussière pour restaurer l'ordre du Ciel. M. Hong ne put mieux faire que de se prosterner devant le mandarin qui déployait tant d'énergie pour assurer sa sauvegarde.

L'ennui, c'était que les rares survivants avaient juré sous la torture qu'ils n'avaient rien à voir avec ce contrat d'assassinat.

— Torturez-les encore, seigneur ! s'insurgea la cible de l'attentat.

Il oubliait qu'il était tout de même un peu le commanditaire du meurtre. Honneur insigne ou tentative pour glisser sur ce détail, leur hôte fit venir sa Principale, jusque-là retranchée dans le gynécée.

Étant donné l'ascendant que cette dame avait pris sur ses propres épouses, Ti avait supposé qu'il s'agissait d'une dame

d'âge mûr, plutôt forte et très autoritaire. Mme Hong, née Su, Trésor-de-Jade de son prénom, était bien plus fine et charmante que dans son imagination. Le premier mouvement de la belle épouse fut pour se prosterner devant lui et ses premiers mots pour le supplier d'arrêter le monstre qui avait attenté aux jours de son mari bien-aimé :

— Les cinq concubines de notre maître se joignent à moi pour vous exprimer notre éternelle gratitude.

« Il a six épouses ! s'indigna le juge. Quelle vulgarité ! »

Tant de hauts serviteurs de l'État se contentaient de trois ! En outre, si la Première avait la grâce des filles du roi-dragon, à quoi pouvaient bien ressembler les compagnes secondaires ?

Le peu de compassion qu'il avait éprouvé pour le marchand de soie s'évanouit. Il l'invita à retourner à ses affaires dès qu'il le voudrait. M. Hong était d'un avis identique :

— Certainement ! À présent que Votre Excellence a frappé un grand coup, ces ruffians n'auront plus l'audace de s'attaquer à moi !

Dame Trésor-de-Jade couvait le juge Ti d'un regard de reconnaissance qui lui transperça l'âme.

— Ça pas femme commerçant, ça femme noble seigneur, commenta M. Calebasse quand ils furent dans la rue.

Ti s'était fait la même réflexion. Il connaissait d'éminents magistrats au service de Sa Majesté qui n'auraient pas rougi de posséder pareille créature dans leur intérieur. Une pratique assidue des préceptes de Confucius le mettait heureusement à l'abri d'un vain sentiment de convoitise.

Soucieux de changer de conversation, il résuma le crime à l'intention de son « élève ». Ce dernier émit immédiatement une explication plausible :

— Femme toujours problème. Très belle femme, très gros problème. Jeunes poulets avoir mauvais projets pour vieux coq.

— Ça pas bête, dit Ti, pensif.

— Moi merci vous.

Ti se dit que ce Wo aurait fait un bon magistrat. Il se demanda s'il n'était pas en train de suivre une enquête du juge Calebasse.

V

Ti assiste à un repas peu diplomatique ; il étudie la triste fin d'un joli cœur.

De retour à la maison des barbares, l'ambassadeur Calebasse vit avec satisfaction que tous ses subordonnés étaient assidus à leurs leçons. Au bas des marches, assis en tailleur sur une natte, M. Grain-de-riz se faisait tondre la tête tout en récitant des soutras. Sur la terrasse, Petite-herbe-sans-nom prenait un cours de pipa⁵ avec un musicien courageux. M. Radis apprenait à poser des aiguilles d'acupuncture ; les cris poussés par M. Courge, qui lui servait de mannequin, suggéraient que sa méthode était perfectible. En plein exercice d'arrangements floraux, M. Chou multipliait les bouquets de toutes tailles et de toutes formes. Le plus impressionnant était M. Champignon-noir. Torse nu, il rouait de coups un sac de foin à l'aide de ses seuls poings, les armes étant proscrites à l'intérieur de la Cité interdite. Le bellâtre était assis à l'écart, désœuvré.

— Et M. « Équilibre du tao », il n'apprend rien ? s'étonna Ti.

— Oh, lui pas encore trouver bon maître, répondit l'ambassadeur.

Ces démonstrations culturelles avaient attiré un grand nombre de pensionnaires de l'enclos, au premier rang desquels les Coréens, qui ricanaien et échangeaient des commentaires dans leur langue impénétrable. Le traducteur résuma leur opinion :

— Ils disent : « Autant jouer du luth pour des bœufs. » C'était bien ce que Ti avait cru comprendre à leurs mines sarcastiques. Au reste, ce mépris à l'égard des Wo était l'unique

⁵Grand luth des Tang à cinq cordes qui se jouait à l'aide d'un plectre en bois.

point d'accord de Leurs Excellences. Chacun des trois royaumes qui se partageaient la péninsule avait adressé une délégation au Fils du Ciel. Le représentant de Paekche était en long manteau gris, celui de Koguryo, en veste rouge à pois fermée par une large ceinture blanche, celui de Silla, tout en étoffe blanche bordée de rouge. Ils ne semblaient pas éprouver la moindre sympathie pour ces gens de l'Est, dont les territoires étaient situés encore plus loin du soleil chinois que les leurs. « Mieux vaut choisir ses voisins que choisir sa maison », songea le mandarin.

Un gong retentit. Tous les spectateurs s'immobilisèrent. On aurait dit des âmes errantes entendant l'appel vers le séjour des bienheureux. Avec de vains efforts pour conserver leur dignité, les diplomates se ruèrent vers l'entrée comme si leur survie en dépendait. C'était bien le cas.

Un train de charrettes à bras franchit la porte au rythme lent des esclaves en robes grises qui les tiraient. Sur chacune d'elles était plantée une bannière qui indiquait son origine. Les trois premières appartenaient à la cour des Divertissements impériaux. Son bureau des Vins fins leur envoyait la boisson, son bureau des Mets raffinés, le poisson et la pâte de soja, et son bureau de la Cave, les vinaigres et les huiles. Le directoire régional du Shayuan et le bureau des Produits des domaines impériaux, tous deux sous l'égide de la cour des Greniers, leur envoyaient respectivement les viandes de mouton et de porc et le charbon. Le dernier chariot avait été affrété par le gouvernement, lequel pourvoyait à leurs besoins en grain.

Les délégués abandonnèrent tout reste de bienséance pour se jeter sur les vivres comme des corbeaux sur un âne mort. Ti admira avec quelle finesse l'empire du Milieu leur inculquait l'ordre du Ciel. Quand ils se retirèrent, après force cris, injures et bousculades, il ne restait plus grand-chose des subsistances ni de leur amour-propre. Pas encore au fait de ces mœurs, les Wo se contentèrent de la portion congrue : des rogatons, du lait tourné et d'autres denrées plus ou moins piétinées.

— Demain, nous prendre leçons kung-fu, décréta M. Calebasse.

Ti remarqua quatre vieux bonshommes qui faisaient encore plus grise mine que les autres. Il ne les avait pas entendus prononcer un mot et, à présent, il les voyait mâchonner leurs galettes de blé, accroupis sur la terrasse de leur pavillon.

— Ils viennent du royaume unifié de Tubo⁶, expliqua l'interprète. Je crois qu'ils trouvent leur séjour un peu long.

— Depuis combien de temps sont-ils ici ?

— Cela fera dix ans à la fête du double huit.

Ils étaient venus à Chang-an pour des pourparlers de paix. Comme le harcèlement perpétré par les Tubo le long de la route de la soie avait repris, la Chancellerie avait mis en doute leur sincérité. Elle avait décrété que la délégation « jouirait de la généreuse hospitalité des Tang » jusqu'à la résolution de ce problème, et une décennie s'était écoulée depuis lors.

La généreuse hospitalité des Tang ne semblait pas les rendre très heureux. Leur mutisme ne disait rien de bon au magistrat, qui avait une longue expérience des détenus.

— La Cour espère un dénouement favorable pour bientôt, assura le *zhangke*. Elle a donné une princesse⁷ en mariage à leur souverain, afin qu'elle les convertisse au bouddhisme. Dans son infinie clairvoyance, notre empereur pense que cette religion les attachera à jamais à notre glorieuse nation.

Ti convint de ce que Sa Majesté était d'une habileté et d'une lucidité hors du commun. Il aperçut à l'intérieur du pavillon des liasses de parchemins en feuilles volantes, un empilement d'ustensiles de brasserie, des cocons tout secs et un moulin à grain vide. Il devina que les quatre délégués de Tubo avaient étudié respectivement la fabrication de la bière, de la soie, du papier et de la farine. Depuis le temps qu'ils étaient là, ils avaient dû se dégoûter de ces questions au point de ne plus toucher à leurs instruments.

Il conçut de l'inquiétude pour ses Wo. Eux aussi pourraient connaître ce triste sort si l'empereur se fâchait. Dix années à étudier l'art floral et les bonnes manières ! Il y avait de quoi changer un chat en tigre.

⁶Le Tibet.

⁷La princesse Wencheng (623-680).

Ti sortait de l'enclos des barbares, escorté par Tsiao Tai, lorsqu'il fut abordé par un gamin qui lui demanda s'il était bien l'illustre juge Ti Jen-tsie. Le mandarin répondit que la modestie et la conscience de sa médiocrité lui interdisaient d'acquiescer, car, ainsi que l'avait dit Maître Kong au sujet de son disciple Zilu, « il avait atteint le perron d'entrée, mais n'avait pas encore pénétré dans la demeure du sage ». L'enfant se tourna vers une dame en blanc qui attendait, à trois pas d'eux, et dit :

— Ce n'est pas lui, maman, c'est encore un de ces étrangers qui baragouinent des mots sans queue ni tête.

Une fois le malentendu dissipé, la femme en deuil jeta une natte sur le sol et se prosterna. Elle tenait entre ses mains une plaquette telle qu'en rédigeaient les écrivains publics. Ti fit signe à son lieutenant de la lui apporter.

Les caractères tracés par le calligraphe contenaient une supplique au nom de la veuve du comptable Du. Ti supposa qu'elle réclamait la punition de l'assassin. Il la pria de se relever ; une femme qui n'hésitait pas à s'allonger sur un sol glacé pour défendre la mémoire de son époux méritait d'être entendue.

— Seigneur grand magistrat, je conjure Votre Excellence de forcer Hong Yun-Qi à me donner plus d'argent !

Elle estimait avoir droit à une gratification supplémentaire pour services rendus. Après tout, le regretté Du Man-Hua avait sauvé la vie de son patron, car il était évident que c'était ce dernier que le tueur avait voulu tuer, et non son modeste employé. Ti lui demanda comment elle pouvait en être si sûre.

— M. Hong ne m'aurait pas lâché un sou s'il n'avait été responsable de ce qui est arrivé !

C'était là un raisonnement d'une logique propre à séduire un émule de Confucius. Puisque cette femme faisait preuve d'une certaine acuité dans l'analyse, il la pria de dresser le portrait moral du cher disparu. À sa grande surprise, elle se lança dans un éloge de qualités physiques qui formaient apparemment le trait dominant du feu comptable :

— Jamais je ne retrouverai un mari aussi sain. Les dieux m'avaient comblée de leurs bienfaits en m'accordant un homme

doté de toutes les grâces. Chacun de ses gestes était élégant, et il était harmonieux dans toutes les parties de son corps.

Elle insista beaucoup sur ce point qui, de toute évidence, devait être pris en compte dans le calcul du dédommagement.

— C'était, je pense, la source d'une grande félicité dans votre union, hasarda Ti.

La veuve Du fit la grimace.

— Je dois à la vérité de dire que c'était surtout une calamité, noble juge.

Comme cela arrive souvent, il s'avéra que Du Man-Hua était aussi volage qu'il était bel homme.

— Il vivait comme le pollen que le vent emporte à son gré ici et là.

Ti devina qu'elle avait en tête d'autres comparaisons, moins flatteuses, comme par exemple cette expression populaire qui traitait les maris infidèles de « blaireaux coureurs ».

Elle s'estimait heureuse qu'il n'ait pas eu d'autre grand défaut, car il n'était ni buveur, ni joueur, ni violent, contrairement à d'autres maris moins beaux dont étaient accablées certaines infortunées. Quand il était à la maison, l'époux convoité se comportait avec sa grâce ordinaire, il lui racontait même ses affaires, c'est-à-dire la comptabilité de M. Hong. Ti creusa ce point, qui l'intéressait davantage que des charmes dont le malheureux ne ferait plus profiter que les démons d'outre-tombe.

— Votre mari n'a-t-il pas songé à changer d'employeur quand son patron s'est trouvé ruiné ?

La veuve ouvrit des yeux ronds. Elle n'avait pas connaissance que Hong Yun-Qi ait jamais été menacé d'un tel malheur. Si les marchands de tissus avaient dû mettre la clé sous la porte à chaque maladie du ver à soie, les gens ne se seraient plus vêtus que de vilain chanvre. Les pourvoyeurs finissaient toujours par s'approvisionner quelque part. Or maître Hong était le plus fin renard de la profession. Pour être ruiné, il aurait fallu que tous ses concurrents le soient avant lui.

Ti admit qu'il n'avait pas entendu parler d'une vague de suicides chez les boutiquiers. Cette conversation l'avait troublé.

Il envoya Tsiao Tai chercher le contrôleur des décès et raccompagna la veuve chez elle.

Les Du occupaient une maison modeste, près du rempart, dans un quartier pas trop éloigné de l'entrepôt où travaillait le comptable. Dès que Ti eut enjambé le seuil surélevé, il fut accueilli par le défunt, installé au milieu du salon, les mains paisiblement croisées sur le ventre. Son beau cercueil laqué occupait la place d'honneur dans la pièce principale, où le corps était exposé pour les visites et les rites préalables à l'inhumation. En l'absence de la mère, une petite fille s'était postée sur le perron pour s'incliner devant les voisins, collègues et parents qui se présentaient.

De la nourriture avait été placée près du mort, enveloppée dans des sachets de papier huilé, ainsi qu'un morceau de jade, pierre souveraine contre les attaques démoniaques. On en était au deuxième des trois jours consacrés au défilé des amis venus prendre congé de celui qui était dorénavant « l'invité du Ciel ». Affichée à sa tête, une sentence signalait qu'il avait été présenté au dieu du Sol par les prêtres du temple de la Cité. Ti salua deux bonzes qui s'en allaient après avoir récité leurs soutras et emplit l'atmosphère de fumées d'encens. Les prêtres taoïstes leur succéderaient le lendemain, pour danser et chanter de gais refrains au son de leurs tambourins.

La tablette funéraire destinée à être déposée sur l'autel familial, quarante-neuf jours après le décès, avait déjà été gravée. D'évidence, l'argent coulait à flots sur les funérailles. Ti comprit le mécontentement de la veuve. Soucieux de ne pas s'attirer la colère d'une âme errante, Hong Yun-Qi avait dédié ses largesses aux dépenses mortuaires, sans se préoccuper de la survie de la petite famille. Son sentiment de culpabilité se limitait au seul disparu.

Quand huit jours se seraient écoulés, on transporterait Du Man-Hua au cimetière, où le cercueil serait entreposé à l'abri des intempéries, dans l'attente d'un jour faste propice à l'inhumation, selon les dates minutieusement consignées dans le calendrier Hoang-li.

Tsiao Tai, de retour, s'effaça pour laisser entrer un homme habillé avec élégance, quoique sans ostentation, d'un long

manteau beige à large ourlet marron et bonnet assorti. Ti reconnut la fine moustache et le bouc parfaitement soignés de Shao Keung, un vérificateur des décès appointé par l'État et membre éminent du Grand Service médical.

— De quoi cet homme est-il mort ? demanda le physiologiste après l'échange des salutations.

Le mandarin fit « non » de la tête et rétorqua :

— C'est précisément de votre science que j'attends cette révélation.

Shao Keung eut l'expression contrariée d'un homme qui n'a pas l'habitude qu'on le dérange pour jouer aux devinettes. Ti fit sortir tout le monde, hormis son propre adjoint, qu'il chargea d'assister l'expert.

Au premier coup d'œil, maître Shao regretta qu'on eût déjà procédé au rappel de l'âme, au bain et à l'habillement du cadavre. Il le fit dévêter. Conformément à l'usage, on avait paré le mort de tissus écrus, sans colorants, ornements ni coutures.

Il était difficile d'apprécier la beauté physique évoquée par la veuve. Le visage était complètement écrasé, du front au menton. En fait, le traumatisme s'étendait à tout le devant du corps. En revanche, en dépit d'une palpation méthodique, M. Shao ne découvrit rien de particulier sur le crâne ni dans le dos. Après avoir déclaré que son client avait toutes les côtes brisées, il prouva ses dires en enfonçant son index dans la poitrine, qui émit un craquement sinistre. Ti se serait contenté d'une démonstration moins nette et moins sonore. Le plus étonnant, c'était que les os des deux jambes étaient rompus, eux aussi. Soit le malheureux avait été proprement roué, soit il avait été percuté par un objet aussi grand que lui.

Tout en poursuivant ses observations, Shao Keung récita à haute voix le chapitre du manuel de médecine légale consacré aux écrasements :

— *Les yeux et la langue ressortent, les poings sont plutôt serrés, du sang noir ou violacé suinte de tout le corps. Un fluide liquide plus ou moins rouge peut aussi couler du nez. Les parties blessées seront pourpres et enflées à cause de l'hémorragie sous-cutanée.*

Ce qu'ils voyaient ne correspondait à rien de tout cela. Pas de sang, guère de plaies ou d'hématomes. On aurait pu croire que le comptable avait été écrasé *après* sa mort. Par ailleurs, aucune trace ne permettait d'établir ce qui l'avait heurté, comme si l'objet n'avait eu aucune partie saillante. M. Shao évalua, étant donné la résistance naturelle des os humains, qu'il avait été assailli par un poids équivalent à celui d'un bœuf adulte. Perplexe à l'idée qu'il pleuvait des bœufs dans les entrepôts de M. Hong, Ti voulut savoir si l'état du cadavre était compatible avec la chute d'une masse pesante.

— Oui, seigneur, à condition que la victime se soit trouvée allongée sur le dos lors du choc.

Une telle position était très surprenante, vu l'endroit où s'était produit le drame. Bien sûr, on aurait pu assommer le comptable avant de jeter quelque chose sur lui, mais, dans ce cas, il aurait eu une blessure à l'arrière de la tête, où pas un cheveu ne manquait. Les conclusions du vérificateur ajoutaient du mystère au mystère.

« Veut-on savoir ce qui se passe dans les montagnes, il faut interroger ceux qui en descendent. » Il importait d'aller voir l'étable des bœufs volants. Ti se promit que la visite aurait lieu dès le lendemain.

Quand il prit congé, la veuve se précipita pour accomplir le « *da puo xiao* », « la grande dépense de l'enterrement ». Afin de montrer la générosité du disparu, elle offrit à deux mains au magistrat, à son lieutenant et au médecin un bonnet, une ceinture, un drap qui leur descendait jusqu'aux genoux, trois pains cuits à la vapeur et un pot de viande hachée. Ti s'en trouva fort embarrassé, contrairement à M. Shao qui avait craint de s'être déplacé sans dédommagement.

Lorsqu'il enjamba le seuil surélevé de sa propre demeure, Ti fut satisfait d'aborder un univers sans cadavre ni complot obscur. Hélas, le foyer familial recelait, lui aussi, ses tracas et ses motifs d'insatisfaction. Le mandarin était le seul à ne pas se soucier des fiançailles de son fils, que ses épouses tentaient désespérément d'organiser depuis leur retour dans la capitale. Elles avaient cru, d'abord, que la haute position de leur mari

permettrait de conclure une brillante alliance chez quelque puissant fonctionnaire métropolitain. Leurs efforts n'avaient été qu'une longue suite de déceptions.

Dans ses appartements privés, Ti trouva sa Première assise sur son lit-cage. Il se remémora la date. Ce n'était pas le jour du mois lunaire dévolu à dame Lin. Il devina qu'elle avait été envoyée en avant-garde pour tirer les premières flèches, aussi tenta-t-il de l'amadouer avec quelques compliments sur sa tenue.

Lin Erma portait une robe bleue toute neuve, dont les longues manches rouges lui recouvrerent entièrement les mains. Mme Hong leur avait envoyé trois magnifiques rouleaux de soie pour les remercier d'avoir appuyé la requête de son époux. « Voilà une femme qui risque de regretter sa générosité », songea le magistrat.

Le sujet de friction ne put être évité longtemps. Lin Erma lui rappela qu'il devrait bientôt rencontrer les futurs beaux-parents de son fils, afin de sceller leur engagement mutuel. Il répondit que cela tombait mal, avec ses Wo et le crime à élucider. Comme elle le regardait sans mot dire, il ajouta qu'il n'était de toute façon pas très chaud pour ce mariage : la famille choisie par ses femmes lui paraissait prétentieuse.

Madame Première sentit ses oreilles s'échauffer dans l'intervalle de trois battements de cils. Elle puise dans ses ultimes réserves de patience afin de conserver son calme.

— Écoutez, ce sont les seuls qui n'ont pas été rebutés par notre... particularité.

— Quelle particularité ? s'étonna son époux.

— *Votre* particularité ! lança-t-elle tandis que de ses yeux jaillissaient des éclairs.

Elle dut lui rappeler une fois de plus que sa réputation, peu conforme à la bienséance mandarinale, n'a aidait pas à marier leurs enfants dans des familles convenables.

Ti en fut sincèrement surpris : son installation à Chang-an avait pourtant beaucoup accru sa renommée. Sa Première était au moins d'accord avec lui sur ce point. Hélas, plus cette renommée grandissait, moins il se trouvait de clans disposés à

conclure une alliance avec la lignée du risque-tout incontrôlable.

— Le cochon craint d'être gras, l'homme craint d'être célèbre, résuma-t-elle.

Ti avait néanmoins souvenir de quelques beaux partis. Où étaient passés ces Li, parents d'un ancien ministre de la Justice, qu'on avait pressentis ?

— Ils ont donné leur fille au rejeton caché de l'abbé du monastère du Cheval blanc, répondit sa Première d'une voix sépulcrale.

Ti admit que sa cote n'était pas à son zénith si on leur préférait le bâtard d'un bonze en sandales de corde.

Il était temps de s'entendre une fois pour toutes. Madame Première s'agenouilla dans une posture d'apparente humilité afin d'exprimer ce qu'elle avait sur le cœur :

— Notre seigneur fait énormément pour notre famille et nous lui en sommes tous reconnaissants. Mais quand les gens haut placés de cette ville refusent de nous donner l'une de leurs filles, c'est moi qui dois me mettre en quête d'une compagne pour votre héritier, afin que le culte de vos ancêtres soit perpétué dans les siècles à venir. Avec tout le respect que je dois à mon cher mari, il me faut l'informer que, si cela continue, nos enfants ne pourront bientôt plus épouser que des esclaves ou des Ouïgours.

— Je trouve vos propos bien impertinents, dit Ti.

— Voyons comment ils sonneront en ouïgour.

VI

Le juge Ti étudie l'envol des bœufs dans les entrepôts de soie ; le mari de six femmes enflamme son lit.

En quittant sa demeure, au petit matin, pour monter dans le palanquin qui devait le conduire à l'entrepôt principal de M. Hong, Ti constata que sa cour d'honneur avait changé de teinte. Cela faisait quinze ans qu'il n'avait plus vu la capitale dans son manteau immaculé. Il avait toujours aimé le spectacle de cette pureté funèbre, que ce soit dans les paysages de campagne désolés par l'hiver ou dans les bourgs, dont la crasse devenait invisible. Chang-an, plus que toute autre ville, profitait de cette bénédiction, de cette purification, de ce trompe-l'œil qui la rendait si harmonieuse, si simple, si paisible. Il entrouvrit le rideau latéral, malgré le courant d'air froid provoqué par le déplacement de sa litière, afin de jouir d'un décor aussi parfait que fugace.

Ma Jong et Tsiao Tai suivaient à pied. Les passants n'avaient pas encore été assez nombreux pour dissoudre la neige tombée au cours de la nuit, si bien que les pieds des porteurs et des lieutenants s'enfonçaient dans une sorte de mousse glaciale. Ballotté comme un panier de riz au bout d'une palanche, Ti comprit que ses serviteurs avaient pressé le pas afin de se réchauffer.

Réserves et boutiques de vente en gros étaient adossées aux murs extérieurs du marché de l'est. C'était là, dans cette partie de la ville habitée par les riches, qu'on pouvait se procurer les articles de luxe. Hsi Ling-su, dieu de la soie, trônait au-dessus du porche, en effigie multicolore. Les portes venaient d'être ouvertes, les employés du magasin s'activaient déjà à vérifier, trier, étiqueter et ranger les marchandises reçues peu avant la fermeture. Dès que les lieutenants eurent brandi leurs

bannières, tout le monde abandonna son poste pour se prosterner devant le directeur de la police civile métropolitaine. Seul manquait le patron, invisible depuis l'attentat qui avait coûté la vie au comptable Du.

— Mon maître, clama Tsiao Tai, désire savoir qui d'entre vous a vu l'ignoble assassin qui a sévi entre ces murs.

Un vieux mal rasé, au dos voûté, qui se présenta comme l'aîné des vendeurs, assura Son Excellence que personne n'avait rien vu de tel. Au reste, ils n'en étaient guère étonnés : ces tueurs professionnels passaient pour posséder le don d'invisibilité.

Ti connaissait cette superstition. Une parfaite maîtrise des arts martiaux permettait aux criminels les plus habiles de sauter les murs et de courir sans bruit sur les toits dans leurs chaussons de feutre, ce que le petit peuple attribuait à la sorcellerie ou à une pratique du tao mal entendue.

Ils lui confirmèrent en revanche que leur patron avait été provisoirement ruiné, mais Ti les soupçonna de répéter une leçon apprise à coups de taëls et de menaces. Il se demanda ce qu'il resterait de ce beau discours dans une salle d'audience, face aux bourreaux chargés de renforcer les arguments de la justice à l'aide de gourdins, de fouets et de pincettes, instruments fort utiles pour délier les langues que l'argent a empâtées.

Hélas, celui qui en savait le plus long sur ce point, le comptable, dormait dans le dernier cadeau offert par son bienfaiteur, un beau cercueil laqué. Si Ti avait pu penser que Hong Yun-Qi tirait le moindre bénéfice de ce crime, il n'aurait pas été loin de le soupçonner.

Il se fit montrer l'endroit précis où le drame s'était produit. C'était une remise à deux étages située au fond de la dernière cour. Le lieu était certes isolé, mais ce n'était pas le choix idéal pour un forfait. Il était difficile d'accès, même pour un magicien capable de bondir sur les toits. En outre, il était encaissé comme un piège à souris. En un mot, c'était la réserve d'un commerçant avisé, non une pagode offerte à tous les adorateurs de passage. S'il se mettait dans la peau du vil tueur à gages, aussi difficile que cela fût pour un mandarin de sa qualité, Ti devait admettre

qu'il aurait plus volontiers accompli son forfait dans n'importe quelle ruelle ténébreuse.

Il demanda à voir l'objet qui avait écrasé le comptable. On lui montra une caisse bien trop courte pour avoir provoqué des blessures depuis les pieds jusqu'au front. Ses arêtes et sa ceinture de cordages ne correspondaient pas non plus à la description du médecin. Ti pria Ma Jong, le plus solide de ses adjoints, de la soulever, et celui-ci l'enleva presque sans effort.

— On se moque de moi, grogna le mandarin.

Il doutait qu'elle fût assez lourde pour causer les dégâts qu'il avait constatés sur le cadavre, même une fois remplie de tissus pliés serré.

— À votre avis, quel est le poids d'un bœuf adulte ? demanda-t-il à la cantonade.

Ma Jong déposa la caisse sur le plateau de la balance utilisée pour les livraisons. L'autre plateau fut garni de contrepoids. L'arme du crime ne pesait pas plus lourd qu'un veau de printemps né avant terme. Peut-être était-ce assez pour tuer, mais non pour enfoncer un crâne et briser autant d'os.

Enfin, un examen plus précis de la caisse montra qu'elle n'était nullement abîmée. Soit elle bénéficiait d'une bien meilleure résistance que le corps des comptables qui servaient à amortir ses atterrissages, soit elle n'avait jamais quitté le sol.

Ti ordonna aux boutiquiers de mesurer avec exactitude la hauteur du grenier. Leur métier consistait à toiser des étoffes toute la journée, cette tâche ne leur posa aucun problème. La terrasse la plus élevée était haute comme quatre fois un homme. Ti supposa qu'une chute que rien ne viendrait ralentir avait toutes les chances d'être mortelle, surtout si la victime heurtait le sol de tout son long. Comme il n'y avait aucun obstacle, le corps ne porterait aucune marque particulière, hormis celles causées par l'écrasement. Voilà qui était bien plus crédible. Du Man-Hua avait été poussé d'en haut, s'était écrasé sur la terre battue, on avait renversé sur son cadavre la première caisse venue. Dans ce cas, M. Du était bien la victime visée par l'assassin. Hong Yun-Qi avait dû engager un tueur pour exécuter son comptable, et non lui-même. Mais pour quel motif ? Et pourquoi recruter quelqu'un pour perpétrer un crime

qu'il pouvait aussi bien commettre de ses mains ? Une fois arrivé à ses fins, pourquoi venir déranger Ti chez lui et le supplier de débusquer le criminel ?

Un détail subtil frappa soudain le magistrat. Ce n'était pas le commerçant qui avait sollicité son aide le premier. C'était sa Principale, inquiète pour la vie de son cher époux, qui avait usé de son influence pour le faire recevoir.

Cela changeait tout. Le sombre nuage de la colère s'épaissit dans le ciel intérieur du mandarin. Plus il avançait dans cette enquête, plus il lui semblait que le gros marchand l'avait trompé. Il décida de faire un crochet par la demeure du menteur avant de s'encombrer des Wo pour le reste de la journée.

« Et d'abord, pourquoi n'est-il pas retourné travailler, alors que je l'y avais autorisé ? » se demandait Ti tandis que ses porteurs le menaient d'un bon pas chez Hong Yun-Qi. Il espérait que le négociant n'avait pas filé pour échapper à l'emprise inéluctable d'une intelligence aiguisée.

Ma Jong écrasa le heurtoir de bronze contre la lourde porte des Hong.

— Votre Excellence est rapide comme l'éclair ! s'exclama le portier en découvrant la litière du magistrat. Votre vélocité est un grand réconfort pour notre infortunée maison !

Ti suivit le domestique sans bien comprendre ce qui se passait. Il remarqua une odeur de brûlé qui se fit plus forte au fur et à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la demeure. Au détour d'un couloir, il découvrit Hong Yun-Qi allongé sur un coffre, sous une fenêtre ouverte. Son appréhension de le trouver mort se dissipa immédiatement. Le gros marchand était au contraire très agité, ses mouvements erratiques trahissaient une panique irrépressible. Sa robe était noircie de haut en bas. Une servante tâchait de lui bander les pieds, une autre, de lui appliquer un onguent sur les bras. Il voulut se lever pour courir au-devant du mandarin, mais ses brûlures lui arrachèrent un cri et il tomba sur les genoux en sanglotant.

Afin de lui laisser le temps de reprendre ses esprits, Ti pénétra dans la chambre à la suite du domestique.

Du superbe lit-cage en chêne ouvragé il ne restait qu'un tas fumant d'où émergeaient des montants calcinés et des

lambeaux de brocart. Le serviteur expliqua qu'ils avaient été ameutés par les hurlements de leur maître, pris au piège du meuble, dont les rideaux s'étaient enflammés. Ils avaient eu grand mal à l'en retirer alors que le feu prenait au matelas.

Ti retourna auprès du blessé.

— Cette fois, on a voulu me faire griller vif ! glapit celui-ci, en s'étouffant avec un liquide fort que son cuisinier s'acharnait à lui faire ingurgiter.

— Ne peut-il s'agir d'un accident ?

— Non, non ! C'est moi qu'on visait ! Je n'avais pas laissé de lampe allumée ! On a mis le feu à mes tentures pendant que je dormais !

Voilà qui ne cadrait plus guère avec la théorie élaborée par Ti. Mécontents de l'entourloupe, les gens de Banpao avaient-ils décidé de le punir de son mensonge, ainsi qu'ils l'avaient promis ? Avait-il lui-même attenté à ses jours, poussé par le remords, la peur ou la folie ? Un concurrent avait-il sauté sur l'occasion pour tenter de le supprimer ?

Bien sûr, s'il était bien l'assassin de son comptable, Hong Yun-Qi avait pu mettre en scène l'incendie, de manière à écarter de lui les soupçons. Mais pouvait-on croire qu'il était bon acteur au point d'avoir l'air si terrifié ? Ou assez perfectionniste pour s'infliger de telles brûlures ?

Ti déclara qu'il allait ouvrir une action officielle et donna rendez-vous à tout le monde en salle d'audience pour le lendemain.

Sa première tâche consista à se rendre au ministère de la Justice afin de solliciter la faveur de juger une affaire criminelle, bien qu'il ne fût plus magistrat du siège.

— J'allais vous en prier, Ti, répondit le sous-secrétaire qu'il parvint à rencontrer après avoir attendu deux heures dans un corridor. L'ambassadeur des Wo sera ravi d'assister à une séance de notre implacable justice impériale.

Ti comprit enfin pourquoi on lui avait confié ce barbare. En fait de « bonnes manières », c'était le fonctionnement de la police qu'on souhaitait le voir inculquer à son protégé. L'instauration d'un ordre public organisé faisait partie du vaste plan de civilisation de ces peuplades de l'Est lointain. Or qu'y

avait-il de plus civilisé qu'un appareil judiciaire efficace, équitable, qui maintenait les règles immémoriales voulues par le Ciel ?

Il se rendit à la commanderie et rédigea les procès-verbaux de convocation de ses témoins : les Hong mari et femme, le contrôleur des morts et quelques habitants d'un charmant village des faubourgs.

VII

Le juge Ti fait comparaître un mort pour témoigner de ses crimes ; une brillante démonstration judiciaire fait perdre un point à la civilisation.

Un ciel blanc pesait sur Chang-an tandis que le palanquin du juge Ti fendait l'air glacé en direction du tribunal des crimes de sang. Peu de gens osaient braver les éléments en ce petit matin d'hiver. Les flocons aériens qui se posaient doucement sur les bonnets et les manteaux se changèrent en tourbillons menaçants peu après que le magistrat se fut réfugié à l'intérieur du bâtiment. En se retournant, il vit une puissante rafale emporter la grande banderole rouge à la gloire de Lu Hsing, divinité de la justice, mal arrimée à la façade.

L'ambassadeur Calebasse avait déjà fait le tour des locaux, le nez en l'air, la mine radieuse.

— Ça temple pour dieu !

Ti reconnut que les juges métropolitains étaient mieux installés que ceux qui officiaient comme lui dans les yamens de province. Le vestibule était entièrement pavé de larges dalles grises sur lesquelles tranchaient les longues colonnes de bois rouge qui soutenaient le toit incurvé. En revanche, comme partout ailleurs, les audiences s'y tenaient en public. Malgré les intempéries, une foule assez dense se pressait dans la vaste salle, ce que Ti attribua à cette fameuse petite réputation dont on prétendait qu'il jouissait. Il alla prendre place derrière le bureau qui se trouvait sur l'estrade, fit apporter un tabouret pour son élève des terres inconnues et vérifia que tous les accessoires indispensables étaient bien là : une pierre creuse pour délayer les encres noire et rouge, deux pinceaux, un marteau d'une trentaine de centimètres appelé « le bois qui répand la crainte », et surtout les « fiches de sentence » utilisées

pour indiquer le nombre de coups de bambou à appliquer aux récalcitrants.

Il passa en revue le groupe des témoins. Le vérificateur des décès arborait toujours l'expression contrariée d'un homme que l'on dérange dans ses hautes occupations. À part lui, les seuls à avoir répondu à la convocation étaient les employés des soieries Hong. Leur patron et sa femme étaient absents.

Ti venait de charger les sbires de les lui amener *manu militari* quand surgirent quatre hommes chargés d'une civière. On y avait allongé un corps recouvert d'un drap. Mme Su Lin-Yao, les cheveux épars, les traits déformés par la douleur, se jeta aux pieds du magistrat.

— Je supplie Votre Excellence de venger un honorable commerçant de cette ville, victime d'un criminel sans moralité !

Hong Yun-Qi se faisait porter vers la porte de la Vertu lumineuse, pour aller inspecter une livraison dans un caravansérail du Sud, quand un inconnu s'était jeté sur lui pour lui ôter la vie. La nouvelle suscita l'émoi du public et la colère du mandarin.

Et d'abord, que faisait ce Hong en palanquin de voyage alors qu'il était convoqué au tribunal où Son Excellence l'attendait avec impatience ? Il était clair qu'il avait été rattrapé par ses méfaits tandis qu'il essayait de fuir. Puisque le contrôleur des morts était présent, Ti le pria d'exécuter un rapide examen de la victime afin de définir la cause du décès. Shao Keung souleva le drap. Une lame était plantée dans la poitrine, à hauteur du cœur.

— La cause est un coup de poignard, noble juge, déclara le médecin en laissant retomber le tissu.

Ti prit un instant pour définir combien de coups de bambou il ferait administrer à cet insolent paresseux lorsqu'il réclamerait ses honoraires, puis il se fit apporter l'arme du crime.

C'était *a priori* un couteau banal, que l'on pouvait se procurer n'importe où en ville. Ti le fit glisser sur l'une de ses baguettes de sentences et constata qu'il avait été affûté à la perfection. Souvent les tueurs professionnels abandonnaient l'arme du crime sur place pour ne pas être pris en possession

d'une lame tachée de sang. C'était aussi une manière de signifier que le contrat avait été rempli. Tout semblait clair : Hong Yun-Qi avait été victime de l'assassin qu'il avait lui-même engagé.

La veuve jugea opportun de s'agenouiller à nouveau devant l'estrade. Elle supplia le magistrat de traquer le tueur, de le soumettre à la torture pour qu'il avoue, puis de lui infliger le découpage en lamelles prévu par le code. C'était là la juste réclamation d'une pieuse épouse soucieuse d'apaiser et d'honorer les mânes de son mari.

Ti était d'un avis un peu différent.

Les gardes poussèrent à l'intérieur de la salle un groupe de prisonniers aux mains entravées dans le dos. Il reconnut les malfrats qui l'avaient attaqué à son passage dans le village mal famé. Les soldats s'étaient aussi emparés du serveur de l'auberge de Banpao, que Ti fit libérer de ses liens et placer à part.

Le capitaine lui confirma ce qu'il avait lui-même noté au premier coup d'œil : le chef Loup-audacieux avait échappé au coup de filet. D'abord dépité, le mandarin décida de tourner cet échec en avantage.

Il considéra la figure des bandits que l'on avait contraints à s'agenouiller devant l'estrade. Les plus solides étaient des brutes épaisses, les plus frêles, des tire-laine de bas étage comme il en avait tant vu au cours de sa carrière. Le plus malin du lot était absent ; c'était l'occasion d'utiliser les renseignements que celui-ci lui avait donnés sans y penser au cours de leur entretien mouvementé.

— Tu feras porter à Loup-audacieux les trois cents taëls convenus, dit-il très fort à l'officier. Il a bien mérité de vieillir en paix dans sa propriété de Belle-Rivière. Il a été fort sage de liquider son fonds de commerce avant de partir.

Le « fonds de commerce » du vieux malfrat leva sur le magistrat des yeux effarés.

— Jamais le patron ne nous aurait vendus ! protesta le plus hargneux du lot, qu'un garde gratifia aussitôt d'un coup sur la bouche pour lui apprendre le respect.

— Ah non ? ironisa Ti. Dans ce cas, pourquoi lui ferais-je porter cette grosse somme dans la jolie petite ville où il a choisi de se retirer ?

Les voleurs, qui ne partageaient ni la mémoire ni le goût de Ti Jen-tsie pour les détails, baissèrent les yeux sur le dallage. Certes, l'honnêteté n'était pas le trait dominant des confréries de délinquants. Le mandarin poussa un profond soupir qui se voulait compatissant.

— Vous paieriez pour les crimes commis par votre bande et Loup-audacieux sera amnistié. Je vais vous condamner tous pour l'assassinat du commerçant Hong avec circonstances aggravantes. Connaissez-vous notre remarquable bourreau de Chang-an ?

L'exécuteur des hautes œuvres, un colosse au visage zébré de cicatrices, fit un pas en avant. Sa face velue trahissait le barbare du Nord sans foi ni loi, probablement renvoyé des armées pour violence excessive et gracié d'une condamnation à mort en échange de ce travail peu convoité. Deux des bandits réprimèrent leurs sanglots.

— Personnellement, seul le tueur m'intéresse vraiment, reprit Ti avec une pointe de commisération. Mais en l'absence d'aveux, je ne peux rien faire.

La brute agenouillée en bout de ligne, à droite, se mit à lever le menton en direction de son voisin — celui qui s'était insurgé contre les propos du mandarin. Quand il s'aperçut de ce manège, l'intéressé voulut assaillir le dénonciateur en dépit de ses liens, et tous deux roulèrent au sol. Les autres en profitèrent pour affirmer à qui mieux mieux qu'il était bien le meurtrier recherché par Son Excellence.

La veuve se jeta sur lui toutes griffes dehors. Elle lui aurait arraché les yeux de ses ongles si les gardes ne s'étaient précipités pour conserver de l'ouvrage au bourreau. Cet accès de piété conjugale émut l'assistance jusqu'aux larmes. Trésor-de-Jade était devenue l'incarnation de Nu-kua, la déesse de l'harmonie familiale. Les gardes furent juste assez nombreux pour empêcher la foule de se joindre à la bonne épouse dans le lynchage immédiat du mécréant. Ti les laissa ramener le calme et se tourna vers M. Calebasse, assis près de lui.

— Vous avez compris ?

— Moi compris rien du tout.

— Dans ce cas, je vais récapituler, pour le bénéfice de tous, des événements sans doute un peu embrouillés. La particularité de cette affaire réside dans le fait que la victime n'était pas plus honnête que ses ennemis. Mais enfin, il faut que la justice passe, même si Hong Yun-Qi n'est plus en mesure de payer pour ses forfaits. Je vais donc m'intéresser aux autres délinquants.

Il attendit qu'on eût écarté les bandits et fit avancer les employés de la maison de soieries, qui s'agenouillèrent à leur tour.

— Lequel d'entre vous avait-il la confiance de votre patron ?

Ils désignèrent l'un d'entre eux, un grand maigre à l'air matois. Sur un signe du juge, le garde chargé de surveiller le serveur de l'auberge poussa celui-ci vers l'estrade.

— Vois-tu ici l'inconnu avec qui s'entretenait à Banpao le faux colporteur dont tu as surpris la conversation ?

Ti ordonna aux employés de lever la tête afin que leurs traits soient bien visibles. Le regard du serveur alla de l'un à l'autre, hésita, et finalement s'arrêta sur l'un d'eux. C'était l'homme de confiance.

Le juge s'adressa directement à ce dernier :

— Bien. À présent, si tu ne veux pas être condamné à mort pour complicité de meurtre, tu vas me dire la vérité.

L'employé se prosterna face contre terre.

— Je supplie Votre Excellence de m'épargner ! Ce chien de Hong m'a forcé à lui obéir !

— Par quel moyen ?

— En me payant !

Ti doutait qu'il y eût là matière à des circonstances atténuantes.

— Allons ! cria l'aîné des employés. Tu détestais Du Man-Hua ! Tu l'aurais fait pour rien !

Le coupable se tourna vers son accusateur avec une expression offusquée.

— Jamais ! Pour rien, jamais !

Ti lui conseilla de livrer un témoignage détaillé s'il voulait démontrer qu'il était innocent de ce meurtre. L'inculpé se lança dans un flot de paroles.

— Le gros Hong voulait se débarrasser du comptable ! Il m'a payé pour me rendre à Banpao, déguisé en mauvais garçon. Je devais arriver avant lui à l'auberge, commander à boire et ne parler à personne. Il est venu s'asseoir en face de moi, m'a payé un repas et, chaque fois que le serveur apportait les plats, il récitait ce qu'il voulait lui faire entendre. Je n'ai rien fait d'autre, je le jure ! On n'est pas coupable quand on s'est juste laissé inviter à dîner, n'est-ce pas, noble juge ?

Le pauvre homme ignorait à quel point on pouvait se rendre coupable ne fût-ce qu'en respirant, en marchant dans la rue ou en épousant une femme trop belle pour soi.

Ainsi donc, Hong Yun-Qi n'avait recruté personne. Il s'était contenté de jouer la comédie en prenant soin que tout le monde l'entende. Une fois les deux comédiens hors de l'auberge, il n'y avait plus eu ni assassin ni commanditaire. M. Hong venait juste de prendre une assurance, pour le cas où son affaire l'aurait entraîné plus loin que prévu. Il avait fait preuve d'une habileté conforme à sa renommée professionnelle. Quel témoin serait-il plus crédible qu'un malandrin pour dénoncer un meurtre ?

Quelques jours après la comédie de Banpao, lorsque l'approvisionnement en soie était arrivé à bon port, Hong s'était comporté comme un homme qui craint pour sa vie. Seul dans la réserve avec M. Du, il s'était contenté de le pousser dans le vide, puis il avait retourné une caisse sur le cadavre pour faire croire à un attentat commis par un mystérieux inconnu, un homme si habile qu'il pouvait se déplacer en pleine ville sans se faire voir ni entendre de quiconque. C'était si finement combiné que Ti aurait volontiers applaudi des deux pieds.

Il contempla la veuve du négociant, debout, sur le côté gauche de la salle. Elle avait les sourcils froncés, son visage exprimait toujours le même ressentiment. Mais nulle trace de surprise dans son expression. La révélation publique du meurtre commis par un époux si cher, si violemment regretté, ne semblait pas l'avoir atteinte.

— Comme je l'ai établi avec l'aide de l'éminent contrôleur des décès Shao Keung, ici présent, le négociant Hong s'est donné beaucoup de mal pour se débarrasser de son comptable Du Man-Hua. Pourriez-vous par hasard éclairer le tribunal sur le mobile de cet acte déplorable, chère madame ? demanda Ti en s'adressant directement à la veuve.

Tous les regards se tournèrent vers l'allégorie de la fidélité et du devoir, figée comme une statue, à la gauche du mandarin. Son statut aurait fait accepter à la foule n'importe quelle dénégation... si elle avait pu prononcer ne fût-ce qu'un mot. Elle ne parvint pas à desserrer les lèvres. Un silence pesant s'abattit sur la salle. Il était primordial qu'elle articulât une parole, n'importe laquelle, afin de dissiper cette vapeur qui commençait à imprégner tous les esprits. Quand elle put enfin entrouvrir la bouche, elle comprit qu'il était trop tard et la referma sans avoir rien dit. Il n'était plus temps de démentir ce dont tout le monde avait désormais la conviction.

Une femme fendit la foule dans sa direction. Ti reconnut l'épouse de Du Man-Hua et craignit qu'elle n'eût l'intention de se faire justice, elle aussi. Avant qu'il n'ait pu réagir, elle se planta devant Mme Hong, la regarda droit dans les yeux et lui cracha au visage. Puis elle s'en retourna comme elle était venue, et l'assistance se referma sur elle comme une vague.

— Je crois que nous venons d'établir le fait à l'origine de tout ce désordre, l'entorse aux principes d'harmonie d'essence divine qui régissent notre société parfaite.

Tous ceux qui avaient connu le trop beau et trop volage M. Du avaient compris. Hong Yun-Qi avait souhaité tirer vengeance de son employé, mais non se priver de son épouse ou s'exposer à un fâcheux scandale.

Ti fit approcher la veuve Hong, qu'un garde fit agenouiller. Elle était à présent comme une poupée sans volonté.

— La révélation publique de votre faute est une humiliation insupportable, dit Ti. Pourtant, cela n'est rien en comparaison du crime d'adultère, dont j'attends de vous l'aveu. Quand avez-vous compris que votre mari avait assouvi sa colère sur votre amant ?

— Dès le moment où il m'a appris ce qu'il nommait « l'accident », noble juge. Ce ver putride a eu l'outrecuidance de me décrire avec tous les détails le sort subi par mon pauvre amour.

Si elle avait usé de son influence pour soumettre le cas au directeur de la police, ce n'était pas pour sauver son mari mais au contraire pour lancer le magistrat sur sa piste. Les dames Ti lui avaient raconté quelques-unes de ces fameuses enquêtes au cours desquelles il n'hésitait pas à payer de sa personne, à hanter les bas-fonds et à frayer avec la lie.

« Et voilà comment on vous fait une sympathique réputation de traîne-savate », songea-t-il.

Hélas, ce brillant enquêteur était venu chez eux déclarer que Hong n'avait plus rien à craindre ! Ayant perdu espoir en la justice, elle avait résolu de profiter des circonstances pour prendre son mari à son propre piège : elle avait mis le feu à son lit pour le faire brûler vif, certaine de voir ce nouveau crime attribué au tueur inconnu qu'il avait inventé. Voilà pourquoi Hong Yun-Qi, qui n'y comprenait plus rien, avait été terrorisé.

Se croyant menacé à la fois par la guilde des assassins et par les incertitudes d'un procès, il avait pris la fuite, ce qui avait permis aux meurtriers professionnels d'exécuter le « contrat » souscrit par lui-même. En fin de compte, le négociant Hong avait bien été le commanditaire de son propre assassinat !

L'heure était venue de révéler à chacun le prix de ses actes. Ti infligea à Mme Hong une lourde amende pour la tentative d'assassinat contre son mari ; cet argent-là irait dans les caisses de l'État. Elle allait en outre devoir dédommager la veuve du comptable Du en lui transmettant le quart des biens du négociant. L'employé qui avait joué le rôle du tueur à gages écopait de cinquante coups de bambou pour n'avoir pas dénoncé les manigances de son patron. L'assassin du négociant en soie pouvait prétendre à des circonstances atténuantes : il n'avait fait que reprendre une transaction commerciale qui lui revenait de droit. Il fut donc dispensé des tortures préalables et put remercier la cour d'être seulement condamné à être décapité en place publique. Ses comparses étaient bons pour les

mines de sel, où l'esclavage leur procurerait une fin à peine plus lente.

Ti vérifia qu'il n'avait oublié personne et déclara l'audience close. En quittant l'estrade, il s'attendait à recevoir les compliments de son Wo, forcément ébloui par la subtilité et la précision de la justice des Tang. Curieusement, M. Calebasse n'avait pas le sourire extatique d'un sauvage qui vient de découvrir le plus parfait achèvement d'une société où le savoir est mis au service de l'équité.

— Et dans votre pays, dans un cas comme celui-ci, que se passerait-il ? s'enquit le mandarin.

— Seigneur tuer tout le monde, répondit l'ambassadeur.

— Eh bien, vous voyez, c'est la différence avec la civilisation.

— Empereur pas tuer ?

— Si, mais on diligente une enquête avant. J'étudie toutes les possibilités.

— Ensuite tuer ?

— Il y a un procès. On confronte les témoins. J'examine les preuves, je pèse le pour et le contre.

— Ensuite tuer ?

— Mon verdict remonte au ministère, où il reçoit l'agrément du Secrétariat impérial.

— Ensuite tuer ?

Ti s'impatienta.

— Oui, tuer ! Mais dans les formes légales ! Vous comprenez ?

M. Calebasse comprit surtout qu'on avait compliqué à plaisir une procédure toute simple qui consistait à trancher le cou des coupables avec une hache bien aiguisée. La « civilisation » venait de perdre un point.

VIII

Les Wo apprennent à devenir chinois ; ils échangent des perles contre du papier plié.

Le soir tombait quand Ti ramena son protégé à l'enclos des barbares. Les leçons n'y passaient pas inaperçues, qu'il s'agît du fumet des fritures que M. Citrouille s'obstinait à rater, des effrayants bouquets de branches mortes composés par M. Chou, ou des tentatives de M. Champignon-noir pour imiter les évolutions harmonieuses des moines de Shaolin. Les figures des maîtres, leur mutisme et les objets abandonnés en tas dans tous les coins témoignaient d'un profond marasme.

Selon le traducteur, les Wo étaient mécontents de l'enseignement qu'ils recevaient à l'intérieur de l'enclos. Ils estimaient avoir assimilé la majeure partie de ce que leurs professeurs avaient d'utile à leur apprendre. Ils ne les jugeaient pas à la hauteur et s'irritaient de perdre leur temps. Pour progresser davantage, il leur fallait des instruments, des ateliers, des livres, et rencontrer d'autres experts. De leur côté, les maîtres les accusaient d'avoir la manie de tout vouloir améliorer, comme si les arts chinois, créés par la main même des dieux, avaient été perfectibles. Ils étaient vexés, et chacun boudait dans son coin.

Ce résultat bancal n'était pas un triomphe pour la culture chinoise. Quant au bellâtre, il n'avait rien trouvé à apprendre. Le vieux sage taoïste qu'on lui avait affecté était le plus remonté du lot. Sa barbiche blanche frémisait de rage.

— J'ignore ce que cet écervelé est venu apprendre chez nous, mais ce ne sont certainement pas les vertus de la Voie !

Ti se félicita de ce qu'il y eût au moins un cancre parmi eux. Il s'apprêtait à tenter une réconciliation générale quand survint Lu Wenfu, fort stressé. Il était accouru tout droit depuis son

bureau des Invités d'État. Leur réception dans la Cité interdite venait d'être fixée au lendemain. Or il était d'usage qu'un membre du bureau des Invités inculque aux nouveaux venus les bonnes manières chinoises. Les Wo avaient jusqu'au lever du jour pour assimiler un strict protocole d'une importance primordiale.

Ti venait de leur souhaiter bon courage quand Lu Wenfu l'arrêta :

— Je vous rappelle que tout échec retombera sur le mandarin en charge.

L'intéressé se dit que la nuit allait être longue.

Il convenait tout d'abord de leur faire mémoriser les titres de politesse. On ne devait faire référence à Sa Majesté que par les termes de « Dragon » ou de « Fils du Ciel ». Par chance, cette expression leur était familière :

— Empereur à nous aussi « Fils du Ciel », indiqua M. Calebasse.

— Oui, mais ce n'est pas le même ciel, répondit le secrétaire. Et puis vous éviterez ce genre de propos à l'intérieur de la Cité interdite.

La deuxième leçon portait sur la bonne exécution des prosternations. Le *ko-teou* était de rigueur chaque fois que l'on devait remercier l'empereur, qu'il soit présent ou qu'il ait été simplement évoqué. La diplomatie chinoise n'était pas faite pour les genoux fragiles ni pour les dos raides. Les Wo s'entraînèrent avec ardeur.

— Ce n'est pas mal, les encouragea M. Lu. Encore plus bas. Frappez bien le sol de votre front. N'hésitez pas à vous humilier totalement. Vous devez sentir au plus profond de vous-mêmes que vous n'êtes rien, que vous perdez toute existence face à la grandeur du Dragon, du pouvoir suprême, de la Chine !

On passa en revue une infinité de questions d'étiquette qui n'avaient rien de désuet. Il s'agissait non seulement de dégrossir les représentants de Wo, mais aussi de leur faire percevoir quelle position occupait l'empire du Milieu dans l'univers.

— Voyez-vous, résuma Lu Wenfu, notre empire est au centre du monde. C'est un fait établi par nos astronomes comme par nos géographes.

— Ça curieux, dit M. Radis. Savants à nous mettre pays Wa au centre.

Les mandarins essayèrent de ne pas rire.

— Vous avez bien fait de venir, nous allons rectifier tout ça, promit M. Lu.

Il leur décrivit le décorum de l'audience, les trois centaines de gardes, la cinquantaine d'eunuques et de musiciennes.

— En petit comité, donc, conclut avec une moue le secrétaire, fâché de perdre sa nuit pour si peu de chose.

La lourdeur du protocole finit par inquiéter ses élèves. Ils redoutaient le sort qu'on leur réservait s'ils commettaient un faux pas, aussi se renseignèrent-ils sur le caractère du « Fils du Ciel » d'ici. M. Calebasse était particulièrement gêné :

— Notre empereur... parfois, lui pas très gentil.

— Voilà encore une différence avec chez nous, expliqua Ti. Notre empereur à nous se montre toujours gentil. Et l'impératrice ! Ouh ! Une louche de miel !

Les visiteurs supportèrent tout avec le sourire : les exercices d'humiliation, les titres, grades et compliments à mémoriser, le froid, la fatigue et les articulations douloureuses.

— Pourquoi souriez-vous tout le temps ? ne put s'empêcher de s'étonner le juge.

— Nous ravis ! répondit M. Chou. Échappé à danger mer hostile, découvrir pays merveilleux et, surtout, surtout, plus vivre dans affreuse île des Wa.

Ti jugea qu'il était temps d'en apprendre davantage sur ces contrées lointaines.

— Qu'a-t-il d'affreux, votre rocher ?

Ils hésitèrent à répondre. Il apparut qu'il se déroulait là-bas une guerre civile permanente autour du pouvoir. La dynastie en place avait accédé au trône par l'assassinat de la précédente au grand complet. On y manquait de tout ce qui faisait une grande civilisation : de savants traités, d'arts raffinés, et même d'une religion unifiée.

Le secrétaire Lu les jugea irrécupérables.

L'aube n'allait plus tarder. Ils enfilèrent leurs plus belles tenues et tout le monde prit une collation autour du brasero, en

attendant l'appel. Ti en profita pour s'informer un peu par l'intercession du *zhangke*.

L'histoire récente du Dongyang l'horrifia. C'était, depuis des lustres, une suite de meurtres plus violents les uns que les autres, sans parler des incestes. Longtemps Temmu, le souverain en exercice, avait occupé la place de prince héritier de son frère Tenji, à qui aucune épouse de haut rang n'avait donné de fils. Sur ses vieux jours, Tenji commit l'erreur de vouloir transmettre son trône à son fils Otomo, né d'une vague concubine, qui n'était qu'un jeune homme sans appuis. L'oncle Temmu, en revanche, avait eu le temps de se constituer un solide réseau d'alliés. Écarté de la succession, il avait feint d'entrer en religion pour attendre le moment de déclencher une guerre fratricide. Constraint à une fuite honteuse, son neveu s'était pendu pour ne pas tomber entre les mains du vainqueur, qui avait brûlé la capitale et massacré sa population. Il avait élevé Asuka, son repaire, au rang de nouvelle capitale. Puis il avait épousé sa nièce, dame Unonosarara. Il y avait à peine cinq ans de cela.

Visiteur numéro quatre cracha par terre. Ti en déduisit que l'impératrice des Wo avait le même problème de popularité que celle des Tang. Le crachat mis à part, les Wo avaient égrené cette série de crimes abominables sans ciller. Ti se pencha discrètement vers le secrétaire Lu.

— Ils ne sont pas aussi pacifiques qu'ils en ont l'air.

Lu Wenfu avait lui aussi tiré ses conclusions :

— Nous confions notre belle culture à des brutes !

Le comble était que la veuve du neveu déposé, la princesse Toochi, était précisément la fille de Temmu, l'oncle usurpateur. La nouvelle impératrice l'avait contrainte à se retirer dans un monastère, où, sans doute, elle ne ferait pas de vieux os.

À l'évocation de la malheureuse, les Wo s'inclinèrent en direction du soleil levant.

— Grâce au Ciel, ces horreurs n'ont pas cours chez nous ! se félicita le secrétaire Lu.

Ti avait une vision plus nuancée de la politique métropolitaine :

— Je me suis laissé dire que certains princes des Tang avaient récemment disparu dans des circonstances mystérieuses.

— Mais le peuple n'en sait rien ! répondit M. Lu. La dignité reste intacte. Tout ce qui se passe dans la Cité interdite a pour but de maintenir l'ordre du Ciel. Cela n'a rien à voir avec ces massacres anarchiques et bruyants.

Ti en déduisit qu'apprendre la civilisation aux Wo consisterait à leur inculquer la manière de s'entre-tuer dans l'atmosphère feutrée et discrète de palais aux toits jaunes.

L'heure du dragon venait d'être annoncée par les crieurs quand un eunuque se présenta pour emmener les délégations. De tous les pavillons de l'enclos sortirent les représentants étrangers en file indienne. Tous avaient enfilé les plus beaux atours de leur nation. En tête marchaient les ambassadeurs, munis d'une tablette de jade où étaient gravés en chinois le nom de leur pays et celui de leur souverain.

Les fonctionnaires du bureau des Baldaquins, Dais et Voilages avaient dressé une tente devant la porte de l'enclos. L'introducteur de la Cour en sortit, suivi d'assistants chargés de rouleaux de soie.

— Muni d'un ordre impérial, je viens honorer l'ambassadeur des Wo, déclara-t-il, conformément au *binli*.

Visiteur numéro un rendit hommage au messager par une flexion du buste, les bras croisés sur la poitrine. L'émissaire lui présenta à deux mains un rouleau de soie et déclara qu'un décret allait être prononcé.

L'intéressé était supposé se mettre à genoux, mais l'introducteur lui en épargna la peine :

— Le décret dispense l'ambassadeur de s'agenouiller.

Une fois qu'il eut entendu lecture de l'édit de bienvenue, Son Excellence Calebasse se tourna vers le nord, là où vivait le souverain des Tang, et exécuta deux *ko-teou* en signe de gratitude. Il put alors quitter l'enclos en compagnie de l'émissaire, dont la prééminence avait été clairement marquée : il ne s'était pas livré, lui, à la moindre prosternation.

Il était de coutume de convoquer les invités avant le lever du jour. Les nuits d'hiver étaient glaciales. Les représentants

étrangers achetèrent des gâteaux cuits à la vapeur qu'ils fourrèrent dans leurs manches pour les garder au chaud. Les autres délégationsjetaient discrètement des coups d'œil à la tablette de M. Calebasse. Il y était écrit en japonais « Tenno », ce qui signifiait en chinois : « souverain céleste de Wo ».

Depuis quinze ans, le monarque des Tang avait sa résidence officielle au palais Daming, un édifice récent qui s'élevait au nord-est de la Cité interdite. On y accédait par une esplanade de six cents mètres de long. Les diplomates qu'on avait rassemblés là piétinaient dans la neige et discutaient pour tuer le temps. Gagnés par l'ennui et par la sédition, certains tenaient leur tablette de travers, parlaient fort ou s'aventuraient au-delà de la place, où les rattrapaient les gardes. On dut les rappeler à l'ordre. Le moindre écart exposait à une sanction qui allait du coup de bâton à la suppression d'un mois de pension.

Tout ce beau monde chamarré tapait des pieds, se promenait en agitant les bras pour éviter de geler sur place. Avec leurs plumes, leurs curieux bonnets de toutes les formes, leurs blouses brodées, on aurait dit les participants à une grande cérémonie chamanique rassemblés pour l'invocation de quelque divinité des steppes.

Parmi les plus étonnantes, Ti remarqua l'ambassadeur de Malgal, capitale des Mohe, cette féroce tribu du Nord-Est. Il était vêtu d'une longue tunique, d'une toque noire fourrée et d'un pantalon pelucheux qui le faisaient ressembler à un gros panda. L'ambassadeur de Silla n'était pas mal non plus, avec son chapeau cornu, ses longues manches et sa culotte bouffante.

— Nous sommes sur la Lune ! s'écria Lu Wenfu. Venez voir les Luniens !

Il avait découvert l'ambassadeur d'une terre lointaine nommée « Empire romain d'Orient ». Son incroyable manteau à large col, maintenu par une ridicule petite ceinture de cuir pleine de trous ronds, n'était rien à côté de sa calvitie qui s'ouvrait dans d'étranges cheveux tordus, de ses gros sourcils broussailleux et de son nez pointu qui lui faisait un profil de mouche. Si les autres étrangers n'avaient pas tous la grâce innée des Chinois de pure souche, celui-là était sans conteste un monstre engendré par le chaos.

Ti nota qu'il persistait entre les Wo et les autres délégations un espace vide, comme s'ils avaient été atteints de quelque mal suspect.

— Eux croire meilleurs que nous, expliqua M. Piment.

Ti avait un proverbe pour ce genre de situation :

— Nous appelons ça « se prendre pour une fleur et prendre les autres pour des résidus de caillé de soja ».

Il n'y eut pas de lever de soleil. L'obscurité vira insensiblement du noir au gris. La neige et le ciel couvert gommaient toutes les couleurs vives du bâtiment impérial. Émissaires et mandarins avaient été transportés à l'intérieur d'une peinture à l'encre de suie tracée sur un parchemin terne. La magnificence de l'architecture prenait un aspect fantomatique. C'était la maison de quelque génie inquiétant qui se dressait devant eux avec ses toits aux extrémités recourbées et ses interminables espaces de représentation.

On appela les invités. Le secrétaire Lu leur adjoignit l'interprète.

— N'oubliez pas : vous ne parlez pas un mot de notre langue !

Ils pénétrèrent dans la première cour et gravirent l'escalier en « queue de dragon », de quatre-vingts mètres de long, qui conduisait à la salle Hanyuan, surélevée de quinze mètres. Tout était conçu pour impressionner : s'ils regardaient en bas, les Wo avaient l'impression que les plus grandes choses étaient minuscules ; mais s'ils regardaient en haut, le trône de jade semblait suspendu dans le ciel. Cela créait un sentiment de domination pour l'empereur, de crainte et de subordination pour ses visiteurs.

Une dispute éclata entre l'ambassadeur ouïgour et celui des Tadjiks pour savoir qui entrerait le premier. Un interprète de la Cour mit fin à l'agitation en leur permettant d'entrer en même temps par deux portes latérales.

Le trône et son dais étaient adossés au mur nord. On avait déployé un carillon de cloches dont la disposition en carré figurait les murs du palais. Ti compta douze tambours, autant de fifres et cinq chars cérémoniels. Les emplacements des

principaux participants étaient indiqués par des tablettes noires où leurs noms avaient été inscrits en rouge.

Le protocole était calqué sur le système solaire : les pays étrangers gravitaient autour de la Chine comme les planètes et leurs satellites autour du Soleil. Le premier rang revint aux « pays voisins », les vassaux de l'empire, dont les chefs étaient considérés comme des « sujets extérieurs » des Tang. On appela donc les ressortissants des royaumes coréens, du Cambodge, du Qidan et du Mohe. Venaient ensuite les nations des « pays éloignés », les alliés : l'Iran, le Tibet, les Jiankun du Ienisseï et les Turcs.

Les Wo appartenaient à la classe des « pays isolés », dont les dirigeants étaient incapables de maintenir un contact régulier avec la Chine, par conséquent des gens de faible importance. Un général en armure dorée avait été délégué au règlement des réclamations, probablement parce qu'il avait une mine à distribuer des taloches.

Un bruit attira l'attention. Un différend venait d'éclater entre les ambassadeurs des Turcs de l'Ouest, des Turqishi et des Turcs orientaux, qui ne pouvaient pas se souffrir. Soucieux de n'être pas en reste, M. Calebasse jugea opportun d'émettre une plainte, lui aussi. Il rappela que les Coréens de Silla avaient longtemps payé tribut à son souverain ; comment le représentant de ce royaume pouvait-il avoir la préséance ? Le général en convint et intervertit leurs deux places, de sorte que M. Calebasse se trouva à côté du représentant du califat de Dashi.

La garde d'honneur Huanghui entra dans la salle, suivie du chef des musiciennes. Les gardes du corps se déployèrent avec lances et hallebardes. Le superviseur des rites et ses hérauts prirent position. Une fois que le chancelier eut constaté l'instauration de la sécurité maximale, le palanquin impérial put arriver.

Vêtu d'une ample robe de coton rouge sombre, l'empereur portait un couvre-chef d'où tombait un rideau de perles qui lui masquait le haut du visage.

Son apparition fut célébrée par les clameurs des gardes, le tintement des cloches et les roulements des tambours. On fit

semblant de ne pas voir que ses mains tremblaient. Ses paupières s'avachissaient sur des yeux inexpressifs. Deux eunuques postés de chaque côté se tenaient prêts à rattraper sa tiare ou même, au besoin, sa personne.

Le large paravent ajouré déployé derrière le trône ne pouvait servir qu'à dissimuler l'impératrice Wu, qui sans doute avait souhaité assister à la cérémonie afin de voir à quoi ressemblaient ces créatures des îles lointaines. On racontait que rien de ce qui touchait à la politique étrangère ne lui échappait. La vue de son impérial époux ne laissait guère de doute à ce sujet.

Un incident fit frémir les responsables du protocole. L'envoyé du califat de Dashi, tout couvert de joyaux et de perles, refusait de s'incliner devant le Dragon, au grand courroux du censeur. Un soldat lui donna un coup de lance à l'arrière des genoux, mais rien n'y fit. Après s'être renseigné, le chancelier prit sa défense au nom des coutumes étrangères : on ne s'inclinait, dans le califat, que devant « le dieu qui trône dans les cieux ». Par bonheur, le Fils du Ciel était d'assez bonne humeur pour accepter l'idée qu'il ne trônait pas encore tout à fait dans les cieux, aussi fit-il une exception pour cette fois. Il était impatient de voir quels cadeaux lui adressait son lointain correspondant des îles de l'Est.

Un héraut annonça « les cadeaux du Henan », la région du port où avaient débarqué les Wo. L'État considérait que c'était là l'origine des présents. À l'arrivée d'une délégation étrangère, les autorités locales examinaient ses biens et confisquaient tout ce qui pouvait intéresser la Cour, avec une préférence pour les chevaux, les médicaments et les épices introuvables en Chine. Elles avaient ordre de les empaqueter, de les sceller et de les adresser au receveur métropolitain. Celui-ci en dressait la liste à l'intention de la cour des Cérémonies officielles. Le ministre vérifiait tout ça et informait le Directorat des manufactures impériales ainsi que le bureau des Marchés. Ces organismes déléguait des mandarins pour évaluer les biens et choisir ceux qui étaient dignes d'être présentés à Sa Majesté. Un rapport était alors envoyé au Grand Secrétariat, qui donnait son aval à la cérémonie.

Les cadeaux les plus pesants restèrent dehors, les autres furent apportés par les subordonnés de M. Calebasse. Leur valeur était d'un montant strictement égal à ceux qu'il recevrait en retour. Après avoir rendu deux fois hommage à l'empereur, l'ambassadeur présenta chaque objet à deux mains tandis que l'interprète déclarait :

— Le sujet extérieur Calebasse du pays de Wo a l'honneur de vous offrir un petit souvenir.

Tous les autres diplomates étaient passés par là. Ils se demandèrent de quelle sorte de cochonnerie ces barbares pouvaient bien accabler Sa Majesté.

Le plus petit coffret était rempli à ras bord de magnifiques perles roses à la rayonnante pureté. Chacun écarquilla les yeux devant le trésor, y compris son heureux destinataire. Soit ces Wo étaient bien renseignés, soit les dieux avaient guidé leur main vers le présent approprié. Pour mieux admirer les perles, le Fils du Ciel écarta le rideau en billes de verre qui tombait de sa tiare. Il y avait ce qu'il fallait, dans le coffret, pour rendre sa parure bien plus seyante.

Ti Jen-tsie tira de tout cela deux conclusions : l'île des Immortels possédait au moins une denrée très convoitée, et l'on pouvait à présent déterminer le prix auquel ses habitants estimaient la culture chinoise.

L'empereur autorisa le chancelier à agréer les offrandes, qui furent emportées par les mandarins des manufactures.

Afin d'éviter les impairs, il avait été décidé que les Wo ne possédaient pas l'usage des langues étrangères. M. Calebasse prit le message officiel que lui tendait M. Courge. Il brisa le sceau de la cour d'Asuka, déroula le parchemin et lut dans sa langue maternelle le discours rédigé en idéogrammes chinois, qui débutait par ces mots :

— Mon maître tout-puissant assure son aimable voisin de sa bienveillance.

Ce que l'interprète traduisit par :

— Le verisseau glaireux qui commande cette troupe de pouilleux orientaux supplie Votre Grandeur d'accepter son humble et totale soumission.

Sa Majesté opina du chef dans un léger tintement de billes de verre. C'était tout ce qui importait.

— Nous devons resserrer les liens d'amitié qui nous unissent, déclara le chancelier.

L'expression « resserrer les liens » signifiait que les étrangers devaient abandonner leurs coutumes, se soumettre à la vertu et à la droiture de l'empereur Tang, adopter le mode de vie chinois et rester en bons termes avec la Chine.

Un banquet avait été organisé par la cour des Plaisirs impériaux. Comme on pénétrait dans la salle des réjouissances, l'ambassadeur des Turcs orientaux réclama d'être mieux placé que celui des Tuqishi, dont le roi avait été vassal du sien. De son côté, le Tuqishi refusait de s'asseoir à côté du Tujue, qui était pourtant le seul à parler la même langue que lui. Après avoir discuté du problème, les mandarins du Secrétariat firent poser des rideaux entre leurs trois sièges.

On servit aux convives une nourriture particulièrement riche, appelée « ingrédients du plaisir ». Les Tang étant passés maîtres dans l'art d'accorder les abats, la table contenait un festival de tripes, de poumons, de reins, de foies, d'oreilles et de pattes de toutes sortes. Conformément à la courtoisie, le chancelier remplit le bol de son hôte de petits anneaux englués dans une sauce rouge.

— Mmm, fit M. Calebasse. Très bon.

— Vous ne pourrez apprécier réellement que si je vous dis avec quoi c'est fait, lui assura le chancelier. Connaissez-vous ce serpent des eaux stagnantes qui...

— Non, non, vous pas dire ! Laisser secret intact ! se hâta de l'interrompre l'ambassadeur.

Ti et Lu veillaient au bon déroulement des opérations. Si la réception était jugée médiocre, ils pouvaient être accusés d'avoir « créé de l'animosité envers la Chine ». Le service était d'autant plus compliqué que les étrangers devaient se prosterner chaque fois qu'on leur servait à boire ou à manger.

On dîna au son des luths et des flûtes. La musique était censée avoir un effet aussi édifiant pour les nations incultes que la vue de la Grande Muraille. Ici aussi, les musiciennes avaient été priées d'interpréter des airs des îles orientales.

— Votre musique nationale est très belle, dit le chancelier.

M. Calebasse remercia poliment, certain qu'il était de devenir expert en musique des tribus de l'Ouest d'ici son départ de Chang-an.

Quand on sut que Visiteur numéro deux était chargé d'étudier les belles lettres, on le pria de porter un toast à la façon des Wo. Il leva donc son bol et récita un poème composé dans l'archipel.

— Qu'a-t-il dit ? demanda le censeur.

— Comment le saurais-je ? répondit le chancelier. Cet idiome est d'une complexité insensée. Avez-vous remarqué que la plupart des mots sont horriblement longs ? Pour ma part, dès qu'il y a plus de deux syllabes, je suis perdu.

On avait disposé au centre des tables des papiers décoratifs dont le pliage imitait des cruches de vin. Cela intéressa beaucoup les Wo. M. Petite-herbe aplatis l'une des feuilles. Après quelques manipulations, une élégante colombe jaillit de ses mains habiles. Ses compagnons se lancèrent à leur tour avec enthousiasme dans la fabrication d'amusantes figures de toutes sortes.

— *Oru kami !* s'écria M. Petite-herbe. Plier papier !

Le chancelier eut un sourire attendri.

— Ce sont de grands enfants.

Comme la hiérarchie mandarinale était bien disposée, M. Calebasse demanda la faveur de visiter la capitale et d'y prendre des leçons.

— Nous avons certes des leçons à donner à ces personnes, admit le censeur.

Tout le monde convint qu'il fallait de toute urgence civiliser ce peuple égaré dans les brumes de l'océan.

« Et devinez qui va devoir les surveiller », songea Ti, juste avant que la voix du chancelier ne s'adresse à lui.

IX

Le juge Ti débusque en M. Chou un amateur d'ombrelles ; les Wo découvrent qu'on peut faire du thé une cérémonie.

Plusieurs domaines culturels étaient restés inaccessibles aux Wo tant qu'ils vivaient cantonnés dans l'enclos des barbares. Visiteur numéro deux voulait entendre des déclamations poétiques exécutées dans les règles de l'art. Il tardait à Visiteur numéro quatre d'examiner de l'orfèvrerie fine. Sans qu'on sût bien pourquoi, Visiteur numéro neuf souhaitait se renseigner sur les vêtements et accessoires féminins. Quant à Visiteur numéro dix, il se plaignait de ne jamais « se confronter au yin », le pendant féminin du yang, dans sa quête du tao.

— Ils veulent aller au bordel, conclut le secrétaire Lu.

Ti accepta de les mener au hameau du nord, le quartier des plaisirs le plus raffiné de la capitale. C'était à une demi-heure de marche, c'est-à-dire une heure quand on traînait un groupe de Wo résolus à s'arrêter devant chaque boutique un peu clinquante. Ti mit le trajet à profit pour leur expliquer la vie à la chinoise.

— Comme vous l'avez sans doute compris, notre société parfaite, ordonnée selon le vœu du Ciel, vénère les lettrés, les savants, les sages et les lauréats des concours mandarinaux. Elle méprise les guerriers, dont la violence et les excès ne sont pas en accord avec l'harmonie naturelle.

Un groupe d'officiers en uniformes étincelants traversait justement l'avenue, avec leurs casques ornés de panaches de plumes et leurs sabres longs comme le bras rangés dans des fourreaux en cuir ouvragé.

— Eux l'air important, nota Visiteur numéro huit, le maître d'armes, les yeux pleins d'envie.

— Voyez leur arrogance comme une compensation de leur peu d'importance, lui enjoignit le magistrat.

Des serveuses de l'Ouest rabattaient le client assoiffé vers les débits de vin doux, la boisson nationale des Tang. Les Wo furent captivés par leur teint de soja, leur chevelure de lin et leurs yeux couleur d'un ciel d'été.

Ils croisèrent aussi une troupe de femmes nobles à cheval, qui se rendaient à l'extérieur de la ville pour jouer au polo, une distraction importée d'Asie centrale.

Dès que M. Calebasse voyait quelque chose d'intéressant, il s'écriait : « Dessinez ça ! » et chacun tirait de sa manche un bout de papier pour en faire le croquis.

M. Chou resta collé à l'étal d'une boutique d'accessoires en papier coloré. Ils firent une halte pour regarder l'artisan confectionner ombrelles et cerfs-volants. La marchande fit la démonstration de celles-ci à l'amateur de fanfreluches :

— On l'ouvre aisément, comme ceci, vous voyez.

— Oui, moi voir, approuva-t-il en faisant tourner le manche sur son épaule.

Il en essaya plusieurs avec ravissement.

Le secrétaire Lu l'observait d'un œil circonspect. Ti lut dans ses pensées.

— Il y a des gens très bien qui collectionnent ce genre d'articles, vous savez.

— Je soupçonne ce Wo d'avoir de mauvais penchants, chuchota M. Lu.

— Ou bien c'est pire, répondit le mandarin.

Lu Wenfu demanda ce qui pouvait être pire que d'avoir de mauvais penchants.

— Je crois que Visiteur numéro neuf est une femme, dit Ti.

— Quelle indignité ! s'exclama le fonctionnaire impérial.

Il se garda dès lors d'approcher l'individu suspect, comme si on leur avait imposé quelque démon aux cornes à peine cachées par son bonnet.

— Nous allons les noyer dans une orgie permanente ! déclara-t-il. Vins, banquets, petites femmes ! Ils vont connaître l'écrasante puissance de la Chine !

Le groupe fut accueilli à la barrière du hameau par un vieillard qui semblait faire partie des meubles. Ses habits étaient élimés, ses joues creuses, Ti fut presque étonné de ne pas le voir tendre la main. Le portier en titre lui avait confié momentanément la surveillance des entrées. Ces lieux de plaisir offraient un moyen de subsistance aux plus démunis ; n'y manquaient ni les petits emplois ni les gros pourboires. Après les avoir salués et s'être présenté, M. Ma leur souhaita un bon séjour parmi les « fleurs », puis il jugea les visiteurs avec intérêt.

— Des étrangers ? Sont-ils de l'Ouest mystérieux ?

Ti répondit qu'ils étaient de l'Est lointain. L'enthousiasme retomba d'un coup. Comme ils pénétraient à l'intérieur du quartier réservé, le mandarin les pria d'excuser le manque de curiosité de ses compatriotes pour les petites îles des mers perdues :

— Je suis navré, c'est l'Ouest mystérieux qui est à la mode.

— Nous savoir, merci, répondit M. Calebasse avec un impassible fatalisme.

En fait, l'influence des barbares occidentaux était en train de provoquer des bouleversements très nets chez les Tang. Les marchands ambulants proposaient désormais du *biluo*, sorte de gâteau fourré, et des galettes cuites, deux plats d'importation. S'ils restaient jusqu'à la prochaine fête publique, les Wo verraient des hommes dénudés, pieds nus, et masqués, emplir les avenues pour chanter, danser et s'asperger d'eau boueuse, une attitude exhibitionniste très éloignée de l'habituelle bonne tenue des Chinois.

M. Grain-de-riz, dont Ti avait déjà noté l'engouement pour tous les cultes, tint absolument à entrer dans une maison de thé à l'enseigne du Nénuphar Doré. Les bonzes attribuaient au Bouddha l'invention de ce breuvage. Afin de ne pas s'endormir pendant ses exercices de méditation, il se serait coupé les paupières et les aurait jetées au loin. La feuille de l'arbuste qui avait poussé au point de chute servait à la précieuse décoction.

La patronne de l'établissement leur détailla les égards dus à la noble boisson. Elle la leur servit dans une vaisselle de choix dont la matière, la couleur, la douceur au toucher, la forme

précise étaient très élaborées. M. Radis nota consciencieusement sur son parchemin les vertus attribuées au thé par la médecine. M. Courge, pour être sûr de retenir tous les gestes, se mit à reproduire l'exercice avec une componction exagérée.

— Ma parole ! Il en fait une véritable cérémonie ! s'étonna la matrone.

— Oui, c'est trop, c'est vraiment trop, estima M. Lu.

Le Wo avait choisi un thé vert en poudre au goût très amer. Le breuvage était âcre, opaque et brûlant.

— Il ôte tout le plaisir qu'il y a à se désaltérer ! se plaignit le secrétaire.

Ti se leva pour aller récupérer M. Chou dans la rue. Son lot d'ombrelles sous le bras, le Wo suivait les courtisanes les mieux vêtues, tâtait les étoffes et posait des questions indiscrettes sur le prix des rubans.

Le juge leur obtint la permission de visiter les réserves d'une maison de rendez-vous. Ils y trouvèrent un assortiment de robes à la mode barbare, avec large revers, épaulettes démesurées, gros boutons sur le devant et manches étroites.

— L'honorable M. Chou désire peut-être en essayer une ? proposa Lu Wenfu avec perfidie.

L'ironie de la suggestion échappa aux Wo. Un instant plus tard, ils s'efforçaient d'enfiler les tenues cintrées. Leur préférence allait à celles qui étaient décolletées, avec un gros nœud sur le ventre et de longues manches qui touchaient presque le sol. Le travestissement fit beaucoup rire les demoiselles de l'établissement.

— Les honorables étrangers auraient meilleure allure s'ils portaient le maquillage qui va avec ! dit l'une d'elles.

Les fards blancs servaient non seulement à rehausser la beauté naturelle, mais aussi à se donner un air de l'Ouest. Après le maquillage, c'étaient les cheveux qui n'allait plus. Un grand secret de la beauté des dames Tang leur fut alors révélé : la perruque. D'épaisses masses noires nouées en chignon ou en couettes retenues par des rubans vinrent compléter l'ensemble.

Ils entendirent de la musique qui venait de la rue. Des sociétaires de la corporation des conteurs exécutaient une

pantomime en s'accompagnant d'instruments de musique. Ils faisaient partie de ces chanteurs, danseurs, musiciens et acrobates itinérants qui proposaient leurs services pour animer les lieux de plaisir de la capitale.

— Peut-être les étrangers voudront-ils nous déclamer quelque chose de leur pays, suggéra l'une des filles.

En costumes féminins bariolés et le visage fardé, les Wo improvisèrent un spectacle tragi-comique. Ils mimèrent la triste destinée d'une jeune veuve sacrifiée par son père, lequel s'était remarié avec une méchante femme du même âge qu'elle.

— Visiteur numéro neuf fait bien la jeune veuve malheureuse, persifla M. Lu.

Ti reconnut l'histoire de l'impératrice des Wo, qu'ils lui avaient racontée la nuit précédente. Il fut frappé par leur style. Leurs gestes étaient plus élégants que les cabrioles des saltimbanques. Curieusement, les luxueux costumes féminins pleins de couleurs, le peinturlurage blafard, les perruques outrées renforçaient l'intérêt de leurs évolutions. Tout cela composait un numéro original. Les habitants de Chang-an adoraient ce qui était hors du commun. On leur jeta des sapèques en crient des félicitations. Quand M. Champignon-noir exécuta, malgré sa robe, des figures de lutte très approximatives, les spectateurs éclatèrent de rire.

Le vieux M. Ma rit tant qu'il s'étouffa, devint tout bleu et s'abattit sur le sol comme une mangue trop mûre.

— Ils l'ont tué ! glapit Lu Wenfu.

Sa pire hantise venait de se concrétiser : il assistait à un incident diplomatique.

X

Le juge Ti découvre l'immense fortune d'un miséreux ; il affronte la nombreuse parentèle d'un célibataire endurci.

On s'activait autour du vieillard inanimé. M. Radis prit l'événement comme une grâce divine. C'était l'occasion d'expérimenter ses premières connaissances en médecine chinoise. Il déclara qu'il allait sauver le vieil homme et s'en approcha avec l'assurance d'un héros de légende. Sous le regard extatique de ses compagnons, il se mit à le gifler, à le secouer, à lui presser la poitrine pour y faire entrer de l'air à toute force. Pareil manque de respect envers un malade à cheveux blancs figea d'horreur les témoins du drame : ils voyaient une espèce de sorcière musclée, hirsute, au maquillage dégoulinant, en train de molester à tour de bras une innocente victime. Le mandarin fronça le sourcil. Si ce traitement ne tirait pas le patient de sa léthargie, le pronostic ne pouvait être bon. Il mit fin aux exactions du Wo avant que quelqu'un n'aille quérir la milice et prit le pouls du moribond.

Lu Wenfu était catastrophé. La notion d'intention n'existant pas dans le code des Tang. Causer un décès, fût-ce par le rire, était assimilé à un meurtre.

— Sauvez-le ! Sauvez-le ! hurla-t-il dans les oreilles du mandarin.

— Comment, « sauvez-le » ? Il n'y a plus que les prêtres qui puissent quelque chose pour ce malheureux !

Ce fut à M. Grain-de-riz de connaître le paroxysme de l'excitation. Il avait hâte de mettre en pratique son apprentissage des rites funéraires. Il tenait à assister les sorciers, bonzes et chamans qui prodiguerait à ce défunt providentiel les bénédictions de rigueur. Les voisins de M. Ma l'avertirent qu'on ne ferait pas de frais pour un miséreux sans

parents ni fortune. Au comble de la félicité, l'étudiant en théologie annonça qu'il accomplirait lui-même toutes les opérations sans honoraires. L'assistance s'accorda pour penser que la présence de l'étranger était un bienfait pour M. Ma.

Soulagé de voir que la milice n'avait pas encore surgi, glaive au poing, Lu Wenfu les exhorta à se hâter. L'un des Wo saisit le cadavre par les pieds, un autre par les bras, et l'on suivit une petite servante jusqu'à la soupente que M. Ma occupait à l'arrière d'un restaurant de nouilles.

M. Grain-de-riz était nerveux comme un candidat à l'examen de licence. Il se renseigna tout d'abord sur les convictions religieuses du disparu : ferait-on une cérémonie bouddhiste complète ou insisterait-on sur les purifications taoïstes ? Quelles étaient ses principales vertus, qu'il convenait d'exalter devant les juges de l'au-delà ?

— Oh, vous savez, répondit la fille d'auberge, un vieux qui hante un quartier de femmes fleurs ne saurait être un modèle de piété.

M. Grain-de-riz comprit l'allusion : son client était un indécrottable libidineux, voué tout entier à la contemplation des créatures qui s'ébattaient autour de lui. Cet aspect des choses ne lui facilitait pas la tâche, mais il se sentait de taille à relever tous les défis. Afin de préparer les offrandes compensatoires appropriées, il envoya la jeune fille acheter du papier jaune, sur lequel le calligraphe du groupe fut prié de tracer les caractères adéquats. Il disposa devant lui les accessoires qu'il avait pu réunir et répeta mentalement l'ordre des opérations.

— Moi oublie quelque chose.

— La toilette mortuaire, lui souffla le juge Ti.

Bien que n'ayant jamais étudié ces questions, il avait suivi suffisamment de funérailles pour en être familier.

— Ah ! Oui ! Nettoyage ! répeta M. Grain-de-riz.

Il convenait de vêtir le mort de linge écru. Les vieilles personnes en conservaient en général au moins un prêt à servir. La fouille du petit logement mit au jour une masse de vieilleries assez crasseuses. Il fallut allumer une lanterne pour se repérer dans ce capharnaüm.

Lorsqu'il leva le nez du tas qu'il venait de retourner, Ti se trouva face à une effigie de taille humaine de la déesse de la fortune, couverte de bijoux rutilants, à savoir M. Chou au cou de qui pendaient plusieurs lourds colliers de pierres précieuses ; chacun de ses doigts était orné de bagues, des épingle en or étaient piquées dans sa perruque, de grosses perles pendaient à ses oreilles. Les deux mandarins le contemplèrent avec stupéfaction.

— Où avez-vous trouvé ça, vous ? s'écria le juge.

M. Chou indiqua un coffret ouvert, au fond de la mansarde. Quand on approcha la lanterne, le contenu se mit à scintiller. On en retira de magnifiques pièces de jade richement enchâssées, que M. Piment, l'artisan du groupe, examina avec des yeux ronds. Ces Chinois se révélaient infiniment plus riches que prévu.

— Si clochards porter ça, quoi porter impératrice ?

La petite servante s'enfuit à toutes jambes, comme s'ils avaient réveillé le gardien du pic de l'Est mangeur de têtes humaines.

Des chaînes en or plein les mains, Lu Wenfu était tétanisé. La petite excursion des visiteurs d'État se changeait en cauchemar de chaque instant.

— Seigneur juge, parvint-il à articuler, il y en a ici pour quelque six cent mille taëls, à vue de nez. Vingt ans d'émoluments de hauts fonctionnaires tels que nous !

— Vingt-cinq, en ce qui me concerne. Je suis moins bien payé que vous, rectifia le mandarin.

Dans leur désir d'accomplir un geste de piété envers un pauvre hère, ils avaient pénétré dans l'antre d'un chef de brigands. Le secrétaire Lu laissa les joyaux glisser de ses doigts alors que cette évidence l'assommait.

— Comment ce vieux a-t-il pu dérober de si beaux bijoux et passer inaperçu ?

Ti observa plusieurs pièces à la lueur de la lampe. Elles portaient une marque de fabrique identique, elles étaient donc l'œuvre d'une même main ou d'un même atelier.

Quand Lu Wenfu eut repris ses esprits, il confisqua tout ce qui brillait sur les Wo, enfouit tout cela dans le coffret, le coinça

fermement sous son bras et poussa tout le monde hors de ce repaire de malfrats où ils n'auraient jamais dû mettre les pieds. Il convenait à présent de quitter les lieux avec toute la discrétion possible et de reconduire les barbares à leur enclos, après avoir déposé au passage le butin au poste de garde le plus proche.

Son plan fut contrarié d'emblée. Une foule dense les attendait devant le restaurant de nouilles. Il y avait là un mélange de courtisanes, de cuisiniers, de musiciens, enfin un large échantillon ce que le hameau du nord comptait de personnel, et sans doute le tiers de sa population en tout.

— M. Ma a rejoint la terre des bienheureux, annonça M. Lu avec une mine qui se voulait apitoyée.

La petite servante désigna le coffret qu'il tentait de dissimuler dans sa manche.

— Il a le magot !

Bien que le récit mirifique qu'elle venait de leur faire ne les eût pas vraiment convaincus, les gens du coin n'étaient pas disposés à bouger avant d'en avoir eu le cœur net. Il fallut leur montrer le contenu de la boîte.

L'apparition de Lei Kung, le seigneur du tonnerre, n'eût pas causé plus grand émoi. Le cercle des badauds se resserra. Les commentaires fusèrent de toutes parts. Tout le monde voulait toucher le trésor de ses propres mains.

Ti s'en empara et déclara qu'il le mettait sous séquestre en attendant de le rendre aux héritiers légitimes.

— Il n'y en a pas ! cria un robuste gardien de maison close à la face balafrée.

— Il me devait son loyer ! dit la propriétaire du restaurant de nouilles, qui accordait subitement une immense valeur à son vilain gourbi.

Il apparut que ce quasi-mendiant devait des fortunes de tous côtés. Le montant de ses dettes augmentait à chaque instant. Il n'était plus temps de protéger leur anonymat.

— Je suis le directeur de la police civile métropolitaine ! clama Ti de sa voix la plus sonore. Inclinez-vous et laissez-nous passer !

Le mot « police » suscitait toujours une certaine crainte dans ces lieux interlopes, où chacun avait déjà eu affaire au

moins une fois à la douceur et au tact des gardes de l’Oiseau pourpre. Ti profita du flottement pour décréter que le trésor appartenait à la famille Ma ; les créanciers s’arrangeraient avec elle. En l’absence d’héritiers, ils devraient présenter à l’administration des factures en bonne et due forme. Le reliquat tomberait dans l’escarcelle de l’État, ainsi que le prévoyait la loi.

Ce discours plongea les habitants dans de profondes réflexions. Ti et son aréopage en profitèrent pour échapper à la populace. Le moment était venu de déguster un petit remontant bien mérité.

Ils retournèrent à la maison de rendez-vous, la cassette sous le bras de Ti. Tandis que les Wo rendaient robes et perruques, le mandarin se fit servir à boire. Avec un bon coussin, la boîte à bijoux faisait un siège tout à fait correct.

Ti demanda à Lu Wenfu s’il ne voulait pas en profiter pour faire plus ample connaissance avec les pensionnaires :

— Vous avez les moyens, avec vos trente mille taëls par an...

Le secrétaire n’avait pas la tête à la bagatelle. Il commanda un assortiment des eaux-de-vie à base de riz ou de sorgho proposées par l’établissement. Ces émotions l’avaient remué.

On ne revit pas tout de suite les Wo, qui s’étaient éparpillés à travers les alcôves. Ti demeura dans la grande salle en compagnie de ceux que cette étude-là ne passionnait pas. M. Grain-de-riz, qui préservait son énergie et sa pureté pour la pratique des religions, s’initia au jeu de *weiki*⁸ avec M. Chou, l’amateur d’ombrelles et de belles robes. Ti se dit qu’avec un petit bol de vin tiède à la main et une cassette royale sous le postérieur que la pause n’était pas désagréable.

Il ne s’écoula pas beaucoup de temps avant qu’il ne dût recevoir les doléances des habitants, appâtés par le butin situé sous ses fesses.

— Noble juge, annonça le chef d’îlot, les parents de grand-père Ma sont arrivés.

Ti en aperçut toute une foule qui faisait la queue devant la maison. La nouvelle de l’héritage fabuleux avait attiré tout ce que les alentours comptaient de Ma. Puisqu’il était coincé dans

⁸Le jeu de go.

ce salon en attendant de récupérer ses Wo, Ti vit là un divertissement comme un autre.

Le plus prompt à surgir devant le magistrat se nommait Ma Sen-Hwei, peintre de palanquins de son état et neveu autoproclamé du disparu. Il s'agenouilla avec humilité devant le mandarin que les dieux avaient envoyé pour faire sa fortune.

— Je supplie Votre Excellence de ne pas spolier une famille déjà éprouvée par un deuil cruel !

Oncle Ma avait souvent fait allusion aux biens qu'il conservait intacts pour les léguer à ses chers neveux, afin qu'ils aient soin de perpétuer son culte sur l'autel familial.

Sans bouger de son siège, Ti pria le fabricant de lui indiquer l'origine du magot : en l'absence de réponse circonstanciée, l'État considérerait qu'il s'agissait du produit de vols en réunion ; toute la parentèle serait vouée aux mines de sel.

M. Ma bredouilla qu'à mieux y réfléchir il s'était trompé sur le prénom. Ce vieil oncle Ma n'était pas le sien. Il souhaita à Son Excellence d'attraper les brigands et considéra les autres postulants d'un œil circonspect en s'en allant.

La demoiselle Bourgeon-de-cerisier se présenta toute coiffée et parée pour la soirée. C'était une courtisane d'âge bien mûr, aux formes appétissantes, dont le maintien de fillette dénotait une longue pratique. Elle assura en minaudant que le cher vieillard, qui l'adorait depuis toujours, l'avait épousée en secret ; les bijoux constituaient sa dot. Ti fut enchanté de rencontrer la reine des cieux aux mille étoiles chatoyantes. Il se souleva et saisit le coffret, qu'il lui suffit d'ouvrir pour anéantir les illusions de la prétendue veuve. Au premier coup d'œil au monceau de joyaux, elle tomba à la renverse, de tout son long, sur le plancher, avec un grand bruit mat.

— Au suivant ! cria le juge comme deux serviteurs emportaient la dame évanouie.

Ma Jhong-Shun, un écrivain public qui vendait des poèmes à la criée, se prosterna devant le magistrat.

— Votre Excellence ne doit pas croire les menteurs qui se disent les descendants de l'illustre M. Ma ! Il n'était pas marié et n'a jamais eu d'enfant !

Ti se demanda ce que voulait cet homme, dans ce cas.

Ma Jhong-Shun était le fils adoptif du vieillard. Il se faisait fort de présenter le contrat d'adoption le lendemain.

« Dès que l'encre aura séché », supposa Ti. Le mandarin tira de sa manche un bout de papier qu'il fit mine de lire.

— Je vois que tu dis la vérité. Cette lettre du défunt fait en effet mention d'un fils adoptif cher à son cœur.

Ma Jhong-Shun était aux anges.

Il descendit de son nuage en apprenant que le disparu priait son cher fils de réaliser son vœu le plus cher : s'engager dans l'armée du Nord, qui guerroyait contre les hordes sanguinaires, ou, à défaut, chez les eunuques du palais, afin de perpétuer l'antique tradition familiale qui consistait à ne pas procréer d'enfants et à servir l'État. Il apparut que ces dernières volontés débordaient de beaucoup la piété filiale ou la convoitise dont était animé l'imprudent Jhong-Shun.

Ti rangea au fond de sa manche la liste des commissions confiée par sa Première et passa au suivant. La publicité que fit Ma Jhong-Shun à cette clause allégea d'emblée la file d'attente de la moitié des postulants.

Elle ne découragea pas les servants du temple local, persuadés que ces exigences anatomiques ne s'appliquaient pas aux hommes de foi. Les trois tondus en robe safran affirmèrent que le vieux Ma avait juré sur les lois universelles du Dharma de leur offrir le produit de toute une vie d'ascèse et d'humilité conforme aux préceptes de l'Éveillé. Ti écouta patiemment leur beau discours, qui n'était pas une publicité en faveur de leur culte. Voilà qui le confirmait dans sa méfiance à l'égard de cette engeance. Trop de cadets arrivistes rejoignaient leurs rangs pour parvenir, s'enrichir, distribuer des leçons de morale et obtenir des prébendes. Au moins n'avait-on jamais vu Confucius s'imposer de façon aussi vulgaire dans les cercles du pouvoir.

Après s'être incliné avec respect, Ti assura qu'il n'avait garde de s'opposer aux desseins d'un défunt illuminé par une aura de sainteté. Il avait bien remarqué que le vœu de pauvreté de leur clergé n'était nullement incompatible avec les dons substantiels et les legs somptuaires. D'ailleurs, les bonzes de la Cour l'avaient déjà prié de leur confier les joyaux. C'était sans

nul doute pour avoir le plaisir de les remettre en mains propres à ses interlocuteurs.

Chassés par cette leçon de pragmatisme confucéen, les moines se retirèrent en maudissant leurs coreligionnaires plus habiles et plus intrigants qu'eux-mêmes.

Ti se rappela l'anecdote de ce roi qui avait fait exécuter tous ses sujets du nom de Yuan. Il en aurait bien usé de même avec les Ma. Ceux-ci continuaient d'affluer des quartiers avoisinants, à mesure que la nouvelle se répandait. Les plus futés réclamèrent seulement le cadavre pour lui prodiguer les honneurs dus à un parent décédé.

— Personne n'aura ce corps tant que nous n'aurons pas établi de quelle horrible maladie contagieuse il était atteint ! clama Ti, ce qui contribua beaucoup à réduire le nombre des enquiquineurs.

Un petit groupe de gens qui portaient le vêtement simple et terne des artisans poussa en avant un homme d'une petite trentaine d'années. Tandis que les autres le guettaient depuis la porte, Ma Wei-Kang s'agenouilla.

— Toi aussi, tu viens chercher les sous du saint ermite qui végétait sur un tas d'or ? demanda Ti.

Le postulant avait le visage fermé de celui qu'on force à une démarche déplaisante.

— Ceux qui ont dressé ce portrait auront menti, noble juge, répondit-il sans lever la tête. Ce Ma était un vieux bonhomme sale, revêche et alcoolique. Il a eu le front, un jour, de prétendre qu'il était mon père. Ma belle-famille veut que je réclame l'héritage parce que je n'ai rien et que je suis un poids pour eux.

Ti resta pensif. Soit celui-là avait en effet des droits sur la succession, soit c'était le pire imbécile du lot. Ceux qui l'avaient traîné ici jugèrent urgent d'intervenir. Un couple d'un âge certain s'agenouilla à côté de lui. Ils exhortèrent le magistrat à ne pas prêter attention au discours maladroit d'un demeuré dont les piètres facultés mentales avaient été ébranlées par cette terrible perte. Ils le prièrent de bien vouloir écarter les charognards massés dans la rue, « afin qu'on puisse s'arranger entre gens qui se comprennent ».

Ti comprit si bien qu'il les fit tous jeter dehors.

Il avait eu sa dose de mensonges pour la journée. L'après-midi n'était pas encore trop avancé, il avait le temps d'aller se renseigner dans les joailleries. Peut-être lui dirait-on, là-bas, si les bijoux avaient été volés.

Les orfèvres avaient leur commerce dans le marché de l'est, tout près de là. Il convenait néanmoins de se dépêcher : les bazars fermaient une heure trois quarts avant le crépuscule. Tous ces charmants amusements avaient duré longtemps et on était en hiver.

Les Wo faisaient de brèves apparitions dans le salon pour échanger leurs impressions. M. Concombre, le garçon à la belle figure, semblait très en faveur auprès de ces demoiselles. Ce succès rendit Ti suspicieux.

- Quelle partie du tao étudie-t-il, exactement ?
- Lui étudier femmes ! répondirent les autres en chœur.
- Chine grande civilisation ! déclara M. Champignon-noir.
- Vous inventé brouette cantonaise ! renchérit M. Citrouille.

Ti enrôla M. Piment, l'artisan, pour une séance d'initiation aux travaux d'orfèvrerie. Il laissa le soin au secrétaire Lu de reconduire les autres. Il fallut le secouer. « Voilà l'effet de l'imprévu sur un paisible fonctionnaire », se dit Ti. Quand il saisit son coffret à bijoux, M. Lu tenta de s'y agripper, avant de retomber avec lourdeur sur le sofa. Il était rond comme un litchi.

« C'est fou le nombre de problèmes que certaines personnes peuvent vous causer rien qu'en mourant », constata le magistrat.

XI

Le juge Ti part à la recherche d'un ours ; il pousse un riche héritier au désespoir.

Les neuf secteurs des deux marchés de Chang-an étaient subdivisés en ruelles *hang*, chacune consacrée à un seul genre d'article, dont la nature était indiquée à l'entrée par un panneau. Il y avait des *hang* réservés à la viande, au poisson, aux légumes, au fer, à la pharmacie, au prêt-à-porter, à la soie écrue, aux haches, aux pains cuits à la vapeur, aux brides et selles, aux poids et mesures. À lui tout seul, le marché de l'est comptait deux cents de ces ruelles, si bien qu'on y trouvait absolument de tout, jusqu'aux esclaves parqués derrière de solides grilles en bambou. M. Piment parcourut tout cela avec l'excitation du roi singe sur la montagne aux Mille Fleurs, jusqu'à ce qu'ils atteignissent le *hang* des orfèvres.

Ti désigna un gong et un marteau pendus à un chambranle :
— Tapez là-dessus.

Visiteur numéro quatre avait de la poigne. Quand il se fut dépensé avec énergie sur la plaque de cuivre, les commerçants de la ruelle mirent le nez dehors pour voir ce qui se passait. Ti grimpa sur une barrique, brandit quelques colliers, résuma l'affaire qui l'amenaît et annonça que tout renseignement serait le bienvenu. Plusieurs orfèvres répondirent qu'il leur fallait examiner les pièces pour établir leur provenance. Seule une jeune femme s'écria :

— Mon beau-père est retrouvé ! Grâces soient rendues à King Wan !

King Wan étant le dieu de la chance, Ti devina que ce n'était pas du retour du vieux Ma que l'on remerciait la divinité, mais de celui de son magot. La dame les entraîna, son trésor et lui, vers le commerce familial, un atelier situé au fond du *hang*.

Quelques ouvriers étaient occupés à repousser du métal, des femmes faisaient chauffer le riz du soir. On lui présenta toute la fratrie et, en dernier lieu, le mari grâce à qui leur hôtesse se disait alliée au butin miraculeux.

— Oh, mais nous nous connaissons, dit le juge.

Il venait de reconnaître en ces gens à l'air embarrassé les beaux-parents de Ma Wei-Kang ainsi que l'« héritier » en personne, celui qui continuait de frapper une plaque d'argent au fond de la boutique comme si de rien n'était. Ce coffret possédait le don magnétique d'attirer irrésistiblement tout ce qui portait le nom de Ma.

Les propriétaires expliquèrent qu'ils avaient recueilli et formé cet orphelin, puis lui avaient donné l'une de leurs filles afin de mieux s'attacher un garçon si agréable. « Et de mieux l'exploiter », compléta en lui-même le magistrat en considérant l'espèce d'esclave mal embouché et vêtu de haillons qui abattait son marteau sans prononcer un mot.

Ses hôtes lurent sur les traits du magistrat qu'il avait du mal à voir dans le mutisme de leur gendre la douleur d'un orphelin. Un surcroît d'information s'imposait.

Avec une certaine gêne, surtout due au fait que l'intéressé s'était mis à marteler avec une vigueur inquiétante, les beaux-parents évoquèrent l'origine du problème. Wei-Kang passait depuis toujours pour un bâtard. Sa mère était mariée à un autre Ma que le vieux au trésor.

Ti se demanda si la moitié de la ville portait ce nom et s'il en finirait un jour. Il devait exister, aux enfers, un *hang* rempli de Ma, et il était tombé dedans.

Le vieux poivrot s'était contenté de venir voir son fils deux fois, et les deux fois il était pris de boisson, ce qui n'avait fait qu'alimenter les vilaines rumeurs.

— Sans doute, dans ce cas, pourrez-vous m'indiquer de quelle manière un indigent s'est procuré pareille richesse, dit Ti en ouvrant son coffret.

On atteignait là les limites de l'imagination dont les orfèvres étaient capables. Ils admirent n'avoir jamais vu ces joyaux, mais identifièrent immédiatement la marque de fabrique en forme d'ours qui figurait sur chacun d'eux. C'était celle d'un riche

confrère nommé Xiong, « ours » en chinois, qui s'était retiré vingt ans plus tôt.

— Je dois voir cet ours, dit Ti.

Pour cela, mieux valait interroger le doyen de la ruelle. On alla chercher un lutin rabougrí certainement aussi âgé qu'une tortue de la Longévité. En plus d'être totalement édenté, il était très sourd, si bien qu'il fallut crier dans les oreilles de cette mémoire vivante pour lui faire comprendre ce que désirait le mandarin. Le fossile ambulant accepta volontiers d'égrener ses souvenirs — son occupation préférée, pour laquelle il s'estimait trop rarement sollicité. Encore fallut-il retrancher du récit maintes digressions sur la décadence des temps modernes, l'approche de la fin du monde et l'augmentation éhontée du coût du bois de chauffage, qui s'invitèrent inopinément dans la conversation.

Il ressortit de tout cela que l'orfèvre Xiong avait bien courtisé Mme Ma mère. Après une brève aventure qui avait été la fable du quartier, il avait tâché de l'oublier en s'immergeant dans le travail. Il avait bâti une grosse fortune, puis il était mort, et tout le monde avait suivi ses funérailles ; non qu'il fût très populaire, mais il avait été assez avisé pour s'acquitter des frais à l'avance, aussi l'entrepreneur des pompes funèbres avait-il distribué une profusion de gâteaux au miel.

L'anecdote aurait été distayante si elle n'avait été ponctuée de coups de maillet rageurs. Ti traversa l'atelier et saisit le bras qui maniait l'outil.

— Jeune homme, si tu veux entrer en possession de ce bien, dont tu me sembles avoir grand besoin, tu vas devoir te résigner à subir une humiliation publique.

Après avoir contemplé le magistrat avec des yeux ronds, Ma Wei-Kang répondit qu'il se fiait à Son Excellence.

Ti avait besoin d'écrire. On lui présenta le pupitre portatif du lettré qui tenait la comptabilité de tout le *hang*. Le juge rédigea un message, y apposa son sceau et le fit porter au hameau du nord par un coursier.

Tout conduisait à croire que le défunt Ma et le défunt Xiong ne faisaient qu'un. Au fil des ans, l'orfèvre avait dû se dégoûter de sa fortune qui n'avait pu lui procurer la seule femme qu'il eût

vraiment aimée. Dépourvu de famille, déçu de tout, il avait décidé de rompre avec son ancienne vie. Il était allé jusqu'à orchestrer son propre enterrement et avait choisi de porter à partir de ce jour le nom sous lequel son fils adultérin avait été élevé.

Il était temps de provoquer le scandale promis. Ti monta à nouveau sur sa barrique pour haranguer la populace.

— Qui peut me dire le nom du père de Ma Wei-Kang ? demanda-t-il à la cantonade.

Plusieurs voix répondirent que c'était Ma « le Huitième », un petit artisan décédé depuis des années.

— Je voulais dire : son *véritable* père, corrigea le mandarin.

Tout le monde répondit en chœur : « l'orfèvre Xiong Bao ! » avec des faces hilares.

Ma Wei-Kang était mortifié. Ses yeux lancèrent des éclairs autour de lui. Ses beaux-parents semblaient penser que ce bâtard ne leur apportait décidément que des déceptions. On dut le retenir d'aller se jeter dans la rivière. Quand on l'eut raisonnable, il se mit à genoux devant la barrique.

— Je remercie Votre Excellence d'avoir jeté la lumière sur le secret de ma naissance. À présent, il ne lui reste plus qu'à me donner un nœud coulant et à m'indiquer un arbre solide.

— Je compte en effet te donner quelque chose à accrocher à ton cou, répondit le magistrat.

Quatre hommes apportèrent une civière où gisait un corps recouvert d'un drap. Ti écarta le linceul et exhiba le cadavre. Tous les habitants se penchèrent avec curiosité. Peut-être était-ce Xiong, peut-être pas – comment savoir, après tant d'années ?

— Laissez-moi passer ! dit le doyen, qui tâchait de se frayer un chemin avec sa canne. Je dois montrer ma cheville au seigneur juge !

Ti ordonna qu'on le lui amène, bien qu'il ne vît guère en quoi ces vieilles guibolles allaient l'intéresser. Soutenu par deux gaillards, le vieillard tenta de remonter sa robe, mais ne parvint pas à se pencher suffisamment. Quand un ouvrier l'eut retroussée pour lui, Ti vit qu'il portait un discret tatouage en forme de poisson, juste au-dessus du pied.

Le doyen expliqua que c'était là une vieille coutume des orfèvres fortunés. Ils se faisaient tatouer leur marque de fabrique sur la cheville afin de s'identifier lors de leurs déplacements. Cela leur permettait de retirer les métaux précieux placés en dépôt chez leurs correspondants.

Ti releva la robe du mort. On fit cercle autour de la civière pour regarder le tatouage en forme d'ours bien visible sur la cheville.

Ma Wei-Kang s'écria qu'il ne voulait pas être le fils du vieux porc-épic.

— Présente tes hommages à la dépouille du vieux porc-épic et tu recevas son héritage, décréta le magistrat sur un ton solennel.

Il ajouta que le coffret l'attendrait à la commanderie ; c'était plus prudent que de lâcher le bout de gras au milieu des requins. Ma Wei-Kang était abasourdi. Ce furent les regards avides de ses beaux-parents qui lui rendirent ses esprits. Il déclara que sa première décision était d'aller faire tatouer le même emblème sur sa propre cheville et quitta le *hang* d'un bon pas.

La belle-famille avait sûrement perdu un esclave ; Ti ne fut pas sûr qu'elle eût gagné un millionnaire très malléable.

Il entendit le premier des trois cents coups de gong qui annonçaient la fermeture du marché. Il fallait le quitter au plus tôt ou se résigner à y passer la nuit. Ti saisit son Wo par la manche et l'entraîna au pas de course en direction de la sortie, décidé à franchir la porte avant qu'elle ne soit barricadée.

Une fois dans l'avenue, il lui restait une heure trois quarts pour reconduire M. Piment, déposer le coffret à la commanderie et rentrer chez lui. Il sauta dans le premier palanquin libre et ordonna aux porteurs de se hâter.

— Alors ? demanda-t-il au Wo assis à côté de lui. Que déduisez-vous de votre journée ?

— Moi pas dire. Vous fâché.

Ti insista.

— Chinois tous fous.

Comme le mandarin était de bonne humeur, le reste du trajet se passa à disserter sur la folie éventuelle des Chinois.

Ils se heurtèrent au garde chargé du registre des personnes autorisées. Ti ne souhaitait pas voir le retour tardif de son Wo remonter jusqu'à la cour des Cérémonies.

— Regardez à Li Po, dit-il au soldat.

Ce nom y figurait bien. Une fois à l'intérieur, M. Piment lui demanda comment il l'avait su.

— Li Po est le nom le plus répandu. Je l'ai fait inscrire sur toutes les listes administratives de Chang-an. C'est une sorte de passe-partout que je me suis offert. La tanière du lapin rusé a trois entrées différentes, comme on dit chez nous.

Visiteur numéro quatre se réjouit d'avoir accédé à un niveau suprême du raffinement chinois, intitulé « petite astuce ». Il ignorait qu'il n'étudiait plus la culture chinoise traditionnelle, mais bien la culture personnelle du juge Ti.

Comme il se faisait tard et qu'on n'y voyait plus grand-chose, ce dernier décida de rentrer directement chez lui, son coffret sous le bras.

— Votre Excellence s'est-elle bien amusée dans le hameau du nord ? le raillèrent ses épouses quand il les eut rejoints dans le gynécée.

Il demanda comment elles étaient au courant. L'un de leurs fils l'y avait vu.

— Notre aîné était dans le quartier des plaisirs ? s'étonna-t-il.

— Bien sûr ! dit madame Troisième. Vous savez bien qu'il est étudiant !

Peut-être avaient-elles raison de hâter ce mariage, en fin de compte. Il promit de se libérer au plus vite pour recevoir la belle-famille.

XII

Les Wo perdent une fortune, les Tubo perdent plus encore ; un moulin à grain et une passoire à riz se révèlent être des armes redoutables.

La neige avait changé Chang-an en un amoncellement de formes simples. Les maisons n'étaient plus que des cubes noirs surmontés d'un cône blanc. Les murs au faîte ondulé donnaient l'impression qu'un long serpent albinos se mouvait sur leurs briques. Ici et là, un lampion éteint introduisait un bref éclat rouge dans ce monde bicolore, comme une goutte de sang suspendue. Des balayeurs dégageaient les accès aux temples et aux boutiques, pour que ces manifestations du courroux céleste n'empêchent pas les fidèles de distribuer leurs offrandes, ni les clients leurs sapèques. Submergés par la neige, les lions de pierre à la gueule ouverte postés devant les pagodes avaient l'air de gémir ou de rugir contre l'injuste violence des intempéries septentrionales.

Au sortir de la commanderie, Ti tomba nez à nez avec Visiteur numéro cinq, qui se promenait, un rouleau de papier à dessin sous le bras. Il n'en crut pas ses yeux.

— Comment vous êtes-vous échappé de votre enclos, vous ?

— Moi lapin rusé ! se vanta M. Petite-herbe-sans-équivalent-dans-votre-langue.

Ti ne vit pas en quoi cette référence aux signes du zodiaque était une réponse.

— Moi tigre courroucé, vous expliquer vite fait !

— Appliqué méthode à vous, répondit le Wo avec son indéfectible sourire. Moi seigneur Li Po sur liste contrôle. Grande finesse chinoise !

L'auteur du système fut tenté de l'envoyer traquer la grande finesse chinoise dans les prisons métropolitaines.

En tant que spécialiste des beaux-arts, Petite-herbe était venu admirer la splendeur de l'architecture bouddhique, dont un sanctuaire tout neuf s'élevait non loin. Ti le reconduisit à l'enclos des barbares, où il lui recommanda d'étudier la splendeur de l'architecture administrative.

Le garde posté à l'entrée ne prit pas la peine de consulter son registre :

— M. Li Po et Li Po, c'est bon, je connais.

Dans le pavillon des Wo, Lu Wenfu était en pleine réception des doléances. L'interprète tentait de traduire un flot de paroles prononcées à toute allure sous le coup de l'émotion : la cohabitation avec les autres délégations était pénible, les Coréens animaient une fronde à leur encontre, le gouvernement multipliait les brimades et on ne pouvait ni entrer ni sortir – un point que Ti souhaitait d'ailleurs discuter en privé avec eux.

— Ils se plaignent de perdre une demi-journée en réclamations chaque fois qu'il leur manque quelque chose, résuma le *zhangke*.

Ti supposa que c'était justement le but de ce système : les occuper à des stupidités.

M. Chou poussa soudain des cris perçants qui crispèrent tous les possesseurs d'oreilles à un li à la ronde. M. Champignon-noir courut se prosterner devant M. Calebasse. Les autres se mirent à fureter en tout sens, à l'intérieur et autour du pavillon, comme si un démon *t'ien-kou* avait été caché dans quelque recoin. Le traducteur expliqua d'où venait cette agitation :

— Visiteur numéro huit demande à subir le châtiment suprême pour avoir commis une faute impardonnable.

Il était censé garder les perles prévues pour leurs frais de séjour. Visiteur numéro neuf venait de s'apercevoir qu'il ne leur en restait plus une seule : leur trésor s'était évanoui.

Lu Wenfu poussa un profond soupir. Tout cela était très embêtant et, en plus, il avait mal au crâne.

Ti alla quérir des renforts au poste de garde. Il ordonna une fouille minutieuse des autres pavillons, ce qui acheva de faire détester les Wo par leurs compagnons de résidence. Il supervisa

personnellement l'inspection du logement attribué aux Coréens, car c'était là qu'on les honnissait le plus.

Au bout de quelques minutes, Lu Wenfu vint le chercher. Il arrivait de chez les Tubo.

— A-t-on trouvé le butin ? demanda Ti.

— On a trouvé bien autre chose, seigneur.

À défaut de perles, il y avait un cadavre.

Toujours aussi grincheux, les Tubo numéro un, deux et trois étaient alignés au pied de leur plateforme. Tubo numéro quatre gisait sous une couverture, dans un coin de l'édifice. Ti en fut atterré. Cet enclos sous haute surveillance était l'endroit le plus dangereux de la capitale.

Lu Wenfu exposa les faits tels qu'ils s'étaient probablement produits : surpris alors qu'il fuyait avec les perles, le voleur avait estourbi un témoin gênant.

Ti n'eut pas besoin du contrôleur des décès pour confirmer le soupçon de meurtre. Tubo numéro quatre avait été massacré à l'aide d'un objet lourd. Ses blessures évoquaient davantage la colère que l'urgence ou la panique. Était-ce un attentat commis par une autre délégation ? Ti n'en voyait guère le mobile, hormis l'animosité qui régnait parmi tout ce beau monde.

Ces pavillons étaient des sortes de kiosques sans cloisons intérieures, on y vivait sans intimité. Aucun des survivants n'avait pu ignorer le drame. Pourtant, il avait devant lui trois témoins aphones.

« Puisqu'ils refusent de me répondre, je vais faire parler les murs », résolut le mandarin.

Dix années de réclusion avaient façonné leur logement à leur image. Les éclaboussures visibles sur les piliers témoignaient de jets de nourriture. Certaines parties avaient été enfoncées par la projection d'ustensiles pesants. Leurs paillasses étaient situées aux quatre coins, ils n'auraient pu coucher plus loin les uns des autres. Tout le décor trahissait leurs habitudes, leurs rapports et leur état d'esprit. Cet endroit, de prime abord luxueux, délicat et confortable, livrait au deuxième examen un aperçu de l'enfer.

Ils se haïssaient. Ils s'infligeaient toutes les petites vilenies imaginables. Si l'on suivait la piste de l'animosité, c'était vers

l'intérieur de leur groupe qu'il fallait se diriger. Ti s'était trompé sur la raison de leur mutisme. En réalité, c'est contre eux-mêmes qu'avait grandi leur fureur. Ils ne se supportaient plus.

— Je sais que l'un de vous a tué son camarade, déclara-t-il. Je vous somme de parler !

Ce fut alors un flot d'invectives. Après avoir refusé de collaborer, voilà qu'ils s'accusaient mutuellement. Sans doute chacun d'eux n'avait-il de plus grand désir que de livrer ses compatriotes au bourreau. « Quand il s'agit d'accabler quelqu'un, jamais les mots ne manquent », songea le juge. Ils faisaient montre, par ailleurs, d'un assez bel éventail d'injures en langue chinoise.

Cette logorrhée n'était pas plus instructive que leur mutisme. De nouveau, Ti préféra faire parler les objets inanimés : ceux-ci collaboraient plus volontiers et lui étaient infiniment plus sympathiques.

Tubo numéro quatre avait reçu des coups violents portés par une arme solide à section carrée. Il n'y avait rien de tel dans l'édifice. L'instrument le plus massif était le moulin à céréales composé d'un plateau circulaire, d'une roue en pierre et d'un pilon encastré dans un mât central. Tout cela était fort encombrant, on avait dû avoir du mal à l'installer. Ti se demanda si certains éléments se démontaient. Il découvrit en effet une espèce de loquet qui, une fois défait, permettait de détacher le pilon. La partie jusqu'alors invisible de ce pilon était de section carrée et portait des traces noirâtres qui avaient tout du sang coagulé.

— Lequel de vous trois a-t-il été chargé d'étudier la fabrication des farines ? demanda Ti.

Tubo numéro un désigna Tubo numéro deux, qui indiqua Tubo numéro trois, qui hocha la tête en direction des deux autres. Ti poussa un soupir.

— Montrez-moi vos mains.

Comme les trois hommes s'obstinaient à les garder dans les profondeurs de leurs manches, plusieurs gardes furent nécessaires pour les en extraire de force. Tubo numéro un avait les doigts tachés d'encre ; c'était le spécialiste des soies teintées.

Ceux de Tubo numéro trois sentaient le sorgho et les fermentes de bière.

— Voilà notre assassin, conclut Ti en désignant Tubo numéro deux, dont les paumes présentaient le genre de callosités caractéristique des meuniers.

Toute enquête devait se conclure par les aveux du coupable. Celui-ci perdit tout d'un coup son chinois, et Ti se heurta de nouveau à un mur.

M. Champignon-noir avait suivi l'interrogatoire avec un vif intérêt, surtout au moment où Ti avait découvert dans un simple outil une arme mortelle. Il se permit de faire part de son opinion :

— Méthode pas bonne.

— Ah oui ? fit le juge, rouge de colère. J'aimerais bien voir comment vous vous y prenez, dans votre île où tout le monde est si aimable !

Le spécialiste des arts martiaux crut qu'on l'invitait à faire une démonstration des techniques policières en vigueur chez lui. Il empoigna une passoire à riz et se mit à en frapper le Tubo de toutes ses forces en divers points du corps. Lu Wenfu n'en crut pas ses yeux.

— Ne leur a-t-on pas interdit d'utiliser des instruments contondants ?

— Que voulez-vous ! dit Ti. Ils font leur miel de tout, c'est inextricable.

Il pria les soldats de maîtriser le sauvage tant que le témoin avait encore une bouche pour avouer. Alors qu'on secourait son compatriote, Tubo numéro trois saisit la lance d'un garde, la coinça dans le moulin à grain et s'en enfonça la pointe à hauteur du cœur. Il y eut des cris, des appels à l'aide, la confusion devint totale.

Tubo numéro un en profita pour s'élancer dans le corridor qui les séparait de la sortie. Il parvint à franchir le portail et poursuivit sa course dans la rue avec la vivacité d'un rossignol attiré par les premiers rayons du printemps. Il avait atteint l'avenue lorsque les gardes le rattrapèrent. Il eut droit à une leçon de morale pendant qu'ils le ramenaient à l'intérieur :

— L'honorable visiteur des Tubo ne doit pas rejeter l'hospitalité du Dragon. Mieux vaut profiter de la confortable résidence mise à sa disposition.

La figure du malheureux affichait une expression désespérée. On y lisait son regret d'avoir la vie trop chevillée au corps pour s'échapper à la manière de Tubo numéro trois.

En fin de compte, chacun des Tubo avait exploré une issue à sa portée : l'un avait poussé quelqu'un à le tuer, un autre s'était mué en criminel, le troisième avait tenté de s'enfuir et le dernier s'était donné la mort. Que de mauvais sentiments générés par cette réclusion ! M. Concombre se fit la même réflexion :

— Ça feng-shui ?

— Non, ça pas feng-shui du tout, répondit Ti.

Ce spectacle avait horriфиés les Wo. C'était la vision d'un avenir menaçant. Ils supplièrent des yeux le mandarin de les tirer de là. Cet air de chien battu les rendait attendrissants, il les prit en pitié. Après tout, on les avait placés sous sa responsabilité, il lui incombaît de les protéger des périls qui les guettaient, même si ceux-ci émanaient de sa propre hiérarchie. Pouvait-il les abandonner dans un lieu où le premier malandrin venu avait réussi à les détrousser en toute impunité ?

Il passa du côté du domaine où siégeait la Chancellerie et alla présenter son rapport sur le meurtre d'un invité impérial.

Le sort des Tubo n'était pas un sujet d'inquiétude pour le gouvernement. Le chancelier estima qu'il s'agissait d'une affaire interne à ce royaume montagnard ; la justice chinoise ne souhaitait pas s'en mêler. L'assassin serait placé à l'isolement pour lui apprendre à tuer les gens sans autorisation. Quand la punition serait levée, on lui conseillerait de tromper son ennui par la pratique des jeux de société et de la poésie classique.

Le vol subi par les Wo, en revanche, contrariait Son Excellence.

— C'est très fâcheux, Ti. Que va-t-on penser de l'ordre chinois, chez les... là-bas... ?

— Dans le Dongyang, lui souffla le juge.

— Nous vous les avions confiés, Ti.

Le magistrat implora le pardon de son incompétence, mais rappela que c'était dans l'enclos des hôtes officiels qu'avait eu

lieu le larcin, alors qu'ils étaient surveillés par la Garde pourpre. Il proposa de les loger ailleurs, dans une maison où sa responsabilité pourrait s'exercer pleinement. Il en connaissait une où l'on serait ravi de les accueillir sans qu'ils soient une charge pour l'État.

Il revint au pavillon des Wo avec deux nouvelles. Il n'avait pas retrouvé leur bien, mais il leur avait obtenu l'autorisation de quitter ce mouvoir déplaisant. Du léger plissement qu'il perçut aux commissures de leurs lèvres il déduisit que ses protégés ressentaient une joie sans bornes.

Une demi-heure plus tard, la délégation de l'Est lointain déménageait avec une charrette remplie de bagages et de matériel. Leur départ se fit dans un silence de mort. Seul l'un des Coréens prit le juge à part.

— Méfiez-vous, seigneur. Ces Wo sont plus manipulateurs qu'il y paraît. Regardez : ils ont déjà réussi à se faire allouer une résidence personnelle !

Ti contempla le petit groupe de diplomates naïfs qui cheminaient en paix à côté du chariot. C'était ce qu'il avait vu de plus inoffensif entre ces murs. Il repoussa ces médisances, l'esprit tranquille. D'ailleurs, ses épouses allaient être enchantées de les avoir chez elles.

La seule chose qui l'étonnait, c'était de les voir prendre leur ruine avec une telle constance.

— Vous chercher voleur, trouver tueur, expliqua M. Calebasse. Nous confiance grand juge Ti.

Ce dernier se vit donc investi d'une nouvelle et brillante mission : conserver à ces Wo leur foi dans la justice des Tang.

Le petit cortège escorté par la Garde pourpre longeait le mur extérieur de la Cité interdite quand une poignée d'eunuques en robe grise le rattrapèrent. Les serviteurs venaient chercher l'un des Wo pour le compte de Leurs Majestés. M. Calebasse fit un pas en avant.

— C'est celui-là que nous voulons, ajouta leur chef en s'inclinant devant M. Concombre.

On avait décidé en haut lieu de lui prodiguer l'enseignement taoïste qu'il sollicitait. Ti ne fut pas fâché d'envoyer ce séducteur habiter ailleurs que dans sa maison, à proximité de ses femmes.

Restait à savoir si l'empereur serait enchanté de le voir séjourner à proximité des siennes.

Une fois chez les Ti, les gardes se postèrent de part et d'autre de l'entrée sous prétexte de dissuader les voleurs.

Les dames étaient en train de garnir la salle principale de tentures jaunes, couleur de la richesse et de la fertilité. Elles préparaient dans l'effervescence la visite de la future belle-famille, sans cesser de s'agiter et de s'apostropher. Ce spectacle déconcerta les Wo.

— « Trois femmes ensemble et on se croit au théâtre », dit Ti. Vieux dicton de chez nous.

Ce qui intriguait les visiteurs plus que toute autre chose, c'étaient les sièges. Les Ti avaient fait l'acquisition d'un mobilier à la mode, notamment de ces chaises pliantes nommées « lit barbare », dont le style était importé de l'Ouest. Ils s'y laissèrent tomber pour voir si ces ustensiles incongrus et compliqués étaient aussi peu confortables qu'ils en avaient l'air.

Les dames se virent subitement cernées par des invités inattendus, à l'allure très exotique.

— Mais qu'est-ce que c'est que ça ? fit madame Première.

— Des Wo, dit Ti.

— Et vous trouvez que ça fait joli pour recevoir du monde ?

Les deux concubines se déclarèrent très gênées d'être en présence d'hommes étrangers dans les appartements privés.

— Ce ne sont pas des hommes, vous dis-je, ce sont des Wo.

Il les leur présenta, en commençant par « M. Hou Lou-tseu ». L'homophonie n'échappa pas à sa Première.

— M. « Calebasse » ?

Le reste des présentations confirma qu'il ne s'agissait pas d'hommes, mais de légumes.

XIII

Des fiançailles sont conclues avec une fille d'âge canonique ; le juge Ti hésite à marier son fils avec une chèvre.

Ti s'étonna de voir les beaux-parents se déplacer en personne pour discuter du mariage. On n'en était encore qu'à la première étape de ce que les Chinois nommaient « la grande affaire ». À leur niveau social, cela se traitait d'ordinaire par l'intermédiaire d'une marieuse d'expérience. Ses interrogations rendirent les concubines confuses.

— C'est vous qu'ils viennent voir, expliqua sa Première. Je crois qu'ils veulent vérifier par eux-mêmes que vous n'êtes pas si fou qu'on le prétend.

Ti fut vexé de devoir passer l'examen de mariage à la place de son fils.

M. et Mme Liu se présentèrent en compagnie de l'entremetteuse. M. Liu était secrétaire auxiliaire au bureau des Titres nobiliaires, l'un des services gouvernementaux où l'on risquait le moins le surmenage.

L'épouse du vérificateur des grades était parée à l'extrême. Les dames Ti échangèrent tout de suite avec elle des informations sur les derniers canons de la mode métropolitaine. Toute à son rôle de cornac, l'intermédiaire officieuse paraissait très contente d'elle : l'exploit d'avoir casé un descendant de ce Ti Jen-tsie allait lui valoir une belle renommée de par la ville.

L'incursion des visiteurs de l'Est accapara brusquement l'attention. Ils étaient vêtus de leurs oripeaux pleins de noeuds et baragouinaient dans leur jargon mystérieux.

— Ces gens sont curieux, dit Mme Liu. D'où viennent-ils ?

— D'une île lointaine nommée Wo, indiqua madame Première.

— Oh ! Vous avez des Wo ! Nous, nous avons pris des Ouïgours. Ils sont un peu frustes, mais il n'y a pas mieux pour préparer le ragoût de yak sauvage et les bosses de chameau fourrées. Et puis ils exécutent des cabrioles tout à fait désopilantes. L'un d'eux sait faire tourner une assiette sur son nez ! Est-ce que les vôtres ont des talents particuliers ?

On se tourna vers les Wo, qui se contentèrent de se plier en deux dans ce qu'on supposa être un salut, car ils souriaient.

— Pourquoi n'avez-vous pas pris des Turcs bleus ? reprit Mme Liu. Ils sont beaucoup plus courus. Ah, je vois : vous lancez une nouvelle vogue !

Madame Première ordonna aux servantes de servir tout de suite. La dégustation rituelle d'une tasse de thé scellerait les fiançailles.

L'entremetteuse se livra à de rapides louanges à l'esprit des Nuées, messager des Nuages, la divinité protectrice de son métier selon la religion populaire.

Le moment était venu d'échanger les cartes.

Outre les huit caractères qui permettaient d'établir le thème astral de chacun des fiancés, on pouvait y lire quelques renseignements utiles, tels que les titres et fonctions des descendants ou l'identité du chef de famille. M. Liu occupait dans l'administration un rang à peu près équivalent à celui du juge Ti. Aucun membre des trois générations précédentes n'avait été condamné à périr sous la hache pour prévarication, complot contre l'État ou trahison. Tout cela était très correct, un peu trop lisse, même.

Dès que les thèmes astraux auraient montré la complémentarité des jeunes gens, on pourrait choisir un jour faste pour l'échange des coupes, la première entrevue officielle des futurs époux.

La fiancée était née sous le signe du singe. Les Ti se livrèrent à un rapide calcul dont le résultat demanda confirmation.

— Quel âge a cette jeune fille ? demanda le mandarin.

— Dix-huit ans, répondit M. Liu avec détachement.

— Ah. Elle est bien mûre.

Il commençait à soupçonner qu'ils avaient eu du mal à la caser et aurait bien aimé savoir pourquoi. Les Wo échangeaient des regards réprobateurs. M. Calebasse se permit d'exprimer l'avis de sa délégation :

— Elle vieille !

Comme leurs hôtes faisaient mine de n'avoir rien entendu, l'ambassadeur des Wo tira le juge Ti par la manche.

— Pourquoi fils épouser vieille ?

— Que disent-ils ? demandèrent les beaux-parents.

Ti expliqua brièvement aux Wo que dix-huit ans était un âge tout à fait raisonnable pour convoler, quoique en son for intérieur il fût plutôt d'accord avec eux.

Les Wo répondirent que, dans leur archipel, il n'y avait pas d'âge minimal pour marier les filles : on pouvait s'en débarrasser quand on voulait. Cette idée choqua tous les Chinois présents.

— Voilà une coutume très peu civilisée, dit le mandarin. Chez nous, on attend qu'elle arbore son épingle à cheveux de fille nubile, vers quatorze ou quinze ans.

— Nous préférons qu'une demoiselle arrive au mariage avec une certaine expérience de la vie, insista madame Troisième.

Le fils à marier avait vingt et un ans. Cela faisait près d'un an qu'il portait le bonnet viril.

— Ils seront comme un couple d'oiseaux *ts'ien-ts'ien* ! se félicita l'entremetteuse.

Ces oiseaux fabuleux ne possédaient qu'une aile et qu'un œil. Ils ne pouvaient voler qu'en couple, ce qui faisait d'eux le symbole de l'harmonie parfaite entre mari et femme.

Ti se pencha discrètement vers sa Première :

— Je n'aime pas beaucoup ces gens.

Dame Lin lui rappela que ce n'était pas lui qui convolait. Il lui rétorqua que c'était lui, en revanche, qui les aurait sur le dos au moindre problème. Sa Première sentit une douleur poindre à hauteur des sourcils.

Plus il y pensait, plus Ti trouvait qu'il y avait du louche. Il entreprit de poser des questions pour savoir si la promise n'était pas accablée d'une tare physique ou morale, ce qui couvrit ses épouses de honte.

Les tares physiques écartées, il restait les autres. Par exemple, les Chinois évitaient avec le plus grand soin de faire savoir que la fiancée était née l'année du tigre : personne ne voudrait introduire une tigresse dans son intérieur.

— Vous avez dû avoir du mal à l'allaiter, avec la sécheresse qui est survenue cette année-là, dit-il sans avoir l'air d'y toucher.

— Oh oui ! acquiesça Mme Liu. Il était impossible de trouver de bons aliments. Nous avons fini par la sevrer au lait de chèvre !

Elle se rendit compte qu'elle avait trop parlé. La sécheresse s'était produite un an plus tôt, durant l'année de la chèvre, précisément. Il était clair qu'on avait inscrit sur le billet *pa-tse t-ié* les caractères de l'année suivante. Avec une telle fiancée, la ruine du foyer était assurée. Un dicton populaire mettait clairement en garde : « L'herbe rongée par la dent d'une chèvre ne repousse pas. »

Il n'y eut aucune remarque, aucun changement d'expression, juste un silence. Il était évident que ce mariage n'aurait pas lieu.

Les beaux-parents avaient perdu la face, on n'était pas près de les revoir. Ils se tireraient de ce scandale en faisant courir une rumeur infamante ; par exemple, qu'ils avaient dû annuler après avoir constaté que le père du fiancé était complètement insane. Après ça, comment les Ti trouveraient-ils un bon parti ? Autant afficher une dédicace à Bouddha à l'entrée de leur demeure et décréter que c'était désormais une bonzerie.

Les épouses rougirent jusqu'aux oreilles. Madame Troisième entraîna les beaux-parents vers le gynécée pour leur montrer sa collection d'arbres nains. Très intéressés par ce nouveau concept, les Wo leur firent cortège à travers les corridors de la maison.

— Une chèvre ! murmura madame Deuxième. Chez nous ! Quel malheur !

Mieux aurait valu une borgne ou une muette.

Si la Deuxième était très attentive aux signes et présages, dame Lin s'en fichait à moitié. Elle était cependant la seule à pouvoir faire des remontrances à leur mari.

— Il est des circonstances où mieux vaut ne pas dissiper une imprécision, dit-elle.

Elle était certaine qu'il l'avait fait exprès.

— Un mensonge, voulez-vous dire, répondit Ti, assez satisfait d'avoir réussi à confirmer ses soupçons.

— Savez-vous le mal que je m'étais donné pour trouver celle-là ? demanda-t-elle tout bas.

Assise en face d'eux, l'entremetteuse se tortillait sur son « lit barbare » avec une mine furieuse. On ne pourrait plus jamais compter sur elle.

À vrai dire, Ti n'était pas superstitieux au point de s'inquiéter d'une mauvaise date. Il s'était attendu à pire, aussi décida-t-il de faire plaisir à sa Première. Il y avait un moyen tout simple de se raccommoder avec les Liu. Il rappela à la marieuse ce que prévoyait le code des Tang : si le père de la fiancée rompait les fiançailles, il s'exposait à six coups de bambou du gros calibre. Le père du marié, en revanche, devait seulement restituer les cadeaux.

— Eh bien, il commence bien, ce mariage ! grogna celle qu'il venait de charger de cet agréable message à l'intention du vérificateur des titres.

Madame Deuxième vit en son mari un démon, et sa Première, un génie tutélaire.

— Je nous ai garanti que la chère enfant est parfaite sous tout rapport, conclut Ti avec satisfaction.

Les beaux-parents auraient dorénavant trop peur de lui pour tenter de leur cacher tout autre vice dont leur fille pourrait être accablée. Il était temps de passer à l'étape suivante : des cadeaux devaient être joints au contrat ou suivre peu après. Dans ce cas précis, mieux valait tout envoyer ensemble pour faire oublier la menace des coups de bambou.

Madame Première avait déjà tout prévu. Dans un coffre ouvragé, elle avait placé de la glu et de la laque pour cimenter le couple, deux pierres pour bâtir leur union sur une base solide, du fil de soie pour la douceur, et deux tapis pour signifier que la volonté des jeunes gens serait subordonnée à leurs devoirs. Elle y ajouta trois beaux rouleaux de soie pour compenser l'impression produite par son mari.

Les Wo revinrent enchantés de leur tour des appartements privés.

— Seigneur Liu proposé engagement ! annonça gaiement M. Calebasse. Lui offrir double salaire si nous cabriolets !

Ti leur rappela qu'ils avaient déjà un engagement chez leur « Temmu », l'empereur du pays de Wo.

— Moins bien payé, gros risques et voyages fatigants, répondit M. Calebasse, la mine basse.

Le mandarin fut certain, néanmoins, que le devoir leur dicterait de renoncer aux cabriolets pour la diplomatie.

XIV

Les Chinois envahissent l'île des Wo avec des livres ; Confucius échoue sur la plage.

Les Wo reçurent la visite du secrétaire Lu muni d'un petit cadeau. Il leur présenta une boîte à documents peinte en jaune, la couleur de l'empereur.

— Oh ! Livre ! s'exclama M. Courge avec ravissement.

Pour les consoler des menus inconvénients qu'ils avaient eu à subir dans l'enclos des barbares, le ministère des Rites leur adressait un exemplaire de la *Sélection de littérature raffinée* de Wen Xuan, une anthologie de poésies compilée au début du siècle, rédigée en écriture simplifiée.

— Nous l'avons fait transcrire dans des caractères facilement lisibles par les enfants, les femmes et les imb... les personnes non admissibles aux concours mandarinaux.

Le présent fut accueilli dans un silence poli.

— C'est pour vous, insista Lu Wenfu en leur tendant à deux mains le précieux ouvrage.

Son Excellence Calebasse s'inclina, reçut le livre, s'inclina de nouveau et le passa à son spécialiste des belles lettres, dont le sourire crispé trahissait la déception.

Les Wo exprimèrent leur souhait d'acquérir quelques titres supplémentaires.

— Encore des livres ? s'étonna Lu Wenfu. Vous allez vous charger pour la route !

— Nous pas avoir argent pour acheter, expliqua M. Calebasse. Ici argent wo considéré monnaie pour les singes.

— Parce que c'est de la monnaie de singe, dit Lu Wenfu. De quoi s'agit-il donc ?

Le ministère avait mal estimé leur soif de connaissances. Ils remirent au secrétaire un rouleau de parchemin qui semblait

devoir se dérouler à l'infini. Il y avait là, notamment, le *Nei King*, le « Livre de l'intérieur du corps ». Cet ouvrage très ancien répertoriait toutes les connaissances médicales sur l'anatomie, la physiologie, l'hygiène, les maladies, la diététique, ainsi que les méthodes thérapeutiques appropriées. Suivait le *Ping kien chou*, l'« Ouvrage du miroir clair comme de la glace », manuel de physiognomonie avancée.

— Je vous félicite de votre intérêt pour nos textes millénaires ! dit le secrétaire, convaincu que cette énumération dépassait le fonds disponible à la bibliothèque de la Chancellerie.

— Ce que je me demande, dit Ti, c'est comment ils ont eu vent de tout cela. Enfin ! Nous allons solliciter l'attribution d'un budget pour ces acquisitions.

Lu Wenfu tiqua.

— Le budget sera facile à obtenir. L'autorisation, je ne sais pas.

Les Wo se prosternèrent dans un bel ensemble, de manière à supplier les mandarins de bien vouloir plaider leur cause. Ti et Lu se rendirent donc au palais pour transmettre la requête.

Une fois qu'ils eurent fait passer la liste au ministre des Rites, on les fit patienter une bonne heure, après quoi on les introduisit dans une pièce où étaient réunis plusieurs dignitaires.

Un tel intérêt pour le savoir ne pouvait être négligé ni traité à la légère. Ti comprit qu'ils étaient conviés à une conférence au sommet. Il y avait là une bonne partie des *taifu*, les plus hauts dirigeants des organes gouvernementaux : le ministre des Rites, le chancelier, le grand secrétaire et le censeur, plus un mandarin de rang moins élevé dont Ti ignorait la fonction. On prenait l'affaire avec autant de sérieux qu'un plan d'invasion des régions océanes. Les deux hommes se prosternèrent. On leur permit d'assister, debout, à l'entretien, afin d'informer les *taifu* s'il en était besoin.

Pour certains d'entre eux, permettre l'accès des visiteurs à la culture chinoise servirait à leur édification. Siniser le pays des Wo ferait de lui un voisin à qui l'on peut parler : un interlocuteur civilisé ne saurait être un ennemi. C'était la

conquête du monde sauvage par le savoir, l’élargissement des frontières par la propagation des bons usages.

Le censeur objecta qu’il n’y avait rien de plus important qu’un livre. Avec ces écrits, les Wo touchaient au cœur palpitant de la Chine. S’il n’avait tenu qu’à lui, la Cour se serait contentée de leur confier les *Contes de la princesse Palourde*, afin de préserver les secrets nationaux.

D’autres pensaient que ces barbares ne sauraient rien tirer de ces ouvrages, de toute manière. Un moyen terme consistait à leur délivrer une copie des meilleures dissertations confucéennes présentées à l’examen mandarinal.

Le grand secrétaire biffa tout de suite les *Six stratagèmes du grand-duc*, les *Trois plans du duc de Pierre Jaune*, et tous les livres traitant du calendrier, du Soleil, de la Lune et des « cinq étoiles ». Pour la sûreté de l’État, le code des Tang interdisait aux étrangers la possession ou l’étude des cartes du ciel comme des manuels décrivant les moyens de prédire l’avenir.

Le chancelier rappela que la Cour avait déjà repoussé la demande de l’ambassadeur de Silla, l’un des trois royaumes coréens, qui voulait emporter un exemplaire du *Livre des rites*. On avait commandé à son intention un abrégé contenant les seuls rituels funéraires, quelques édits impériaux et des poèmes sur la morale.

— Voilà donc un problème de réglé ! conclut le grand secrétaire. Vous en ferez faire une copie pour ces Wo.

Le censeur désapprouvait de manière générale l’apprentissage de la lecture par les étrangers. Qui sait s’ils n’allaient pas retourner ces traités contre le peuple génial qui les avait écrits ?

Ti eut un soupir de soulagement. Enfin quelqu’un entrevoyait le problème. Il lui était cependant impossible d’émettre une opinion tant qu’on ne l’avait pas interrogé.

— Voyons, qu’avons-nous là... ? dit le chancelier. Le *Classique de la poésie*, le *Mémorial des rites*, le *Chunqiu* commenté par Zuo... Je ne vois rien ici de bien méchant.

Ces textes répandaient les valeurs de la loyauté, de la foi et de la droiture ; peut-être feraient-ils de ces barbares des interlocuteurs valables.

Le censeur était dubitatif. Pour lui, ces classiques étaient encore d'une actualité trop brûlante pour être placés dans n'importe quelles mains. Après tout, ils n'avaient que mille ans d'âge. Il s'agissait des préceptes fondateurs de l'esprit chinois. Leur divulgation était un sujet délicat. C'était un peu comme confier sa grand-mère toute nue à une bande de brutes.

— Ne pourrait-on se contenter de les inviter à un petit séminaire sur le code d'éthique de Confucius au Guozi Jian, l'université d'État ? suggéra le ministre des Rites.

La suite de la liste était plus déconcertante. Comme s'ils avaient prévu qu'on leur refuserait l'entrée dans la culture chinoise par la grande porte, les Wo tentaient d'y accéder par la fenêtre. Leur deuxième choix contournait les monuments littéraires pour s'arrêter sur des textes moins connus.

Avec les ouvrages postérieurs composés sous les dynasties Han à Sui, on abordait des régions aventureuses. Il y avait le livre de Tao Yuanming, qui chantait les bienfaits de l'ivresse et prônait l'utilisation d'un luth sans cordes afin d'émettre la « musique sans son » chère aux taoïstes.

— Celui-là me paraît faire preuve d'une imagination débridée qu'il serait périlleux de faire partager à nos chers hôtes, dit le grand secrétaire.

Il proposa de leur concéder *Le Nouveau Miroir du monde* compilé par Liu Yiqing, un recueil de textes brefs au genre mal défini. Sans doute pouvait-on leur livrer ce bric-à-brac de rébus abscons, puisqu'on n'était pas encore certain, deux siècles et demi après sa publication, qu'il y eût quelque chose à comprendre là-dedans.

— Justement ! répondit le censeur sur un ton mystérieux. Imaginez qu'ils y découvrent quelque chose...

Il était dangereux de leur remettre un savoir dont les Chinois eux-mêmes ignoraient les tenants et les aboutissants.

Quant aux traités d'histoire, il ne pouvait en être question, car « qui comprend le passé contrôle l'avenir ».

Une fois écarté tout ce qui prêtait à controverse, on en revenait aux *Contes de la princesse Palourde*. Il allait être difficile d'expliquer aux honorables visiteurs que la magnifique et opulente littérature chinoise se réduisait à un florilège de contes à la portée d'un gamin de douze ans.

— Bah ! Ce sont des barbares ! dit le ministre des Rites, qui ne jugeait de l'intelligence des gens que par leur connaissance des usages et conventions.

C'était l'occasion pour Ti d'apporter quelques nuances nées de son observation.

— À ce propos...

— Ah non ! fit le censeur.

Les Wo avaient glissé *L'Art de la guerre* de Sun Tzu entre deux livres de cuisine. Nul ne pouvait soutenir pareille requête.

— Pourquoi ne pas leur donner aussi les clés de la Cité interdite, avec le plan d'accès aux appartements impériaux ?

On se mit d'accord sur quelques titres, dont la bibliothèque du palais exécuterait des copies révisées.

Le mandarin inconnu qui s'était tu jusqu'alors prit la parole. C'était précisément le conservateur des archives impériales. Selon lui, tous ces ouvrages touchaient à la défense de l'empire du Milieu. Le *Livre des documents historiques* contenait l'art du combat à la chinoise. Le *Classique de la poésie*, ou *Livre des odes*, des descriptions versifiées d'une grande expédition contre les tribus du Sud. On y parlait de tactiques militaires, comme l'utilisation des chariots de combat ou la façon de faire manœuvrer les troupes. Le *Mémorial des rites* livrait des conseils pour aider l'empereur à mettre ses décisions militaires en harmonie avec la nature. Le *Chunqiu* commenté, aussi appelé *Printemps et automnes*, évoquait une période troublée, durant laquelle le roi légitime perdait le contrôle de son empire ; on y énonçait les pièges que se tendaient les seigneurs de la guerre résolus à prendre sa place.

— Vous imaginez quel désastre ce pourrait être pour notre beau pays si ce livre était lu par des gens mal intentionnés.

Non que ces Wo puissent jamais attaquer la Chine directement, l'idée avait de quoi faire sourire, mais ils pourraient susciter des désordres aux frontières, et même

dominer de petits royaumes inféodés aux souverains Tang, ce qui serait déplaisant.

L'archiviste recommanda de leur refuser l'accès à tous les manuels de philosophie et d'histoire, car tous contenaient des dissertations sur des sujets sensibles.

— Leur donner accès à nos traités serait aussi suicidaire que d'envoyer nos soldats porter des munitions dans le camp adverse.

Le grand secrétaire était d'un avis plus nuancé :

— Ne dit-on pas : « Si tu crains ton ennemi, fais-en ton gendre » ?

— On dit aussi : « Si tu ramasses un jeune tigre, n'attends pas qu'il grandisse pour lui limer les griffes » ! rétorqua le censeur.

On s'accorda en tout cas pour leur refuser le *Yijing*, ou « Livre des mutations », excellent traité de divination : seuls les Chinois devaient être en mesure de lire l'avenir.

Le résumé des débats fut envoyé à l'empereur. Ti n'avait pas réussi à placer un mot. Lu Wenfu, mieux au fait des usages de la Cour, n'avait pas même essayé.

De retour chez lui, le juge vit que ses épouses avaient fait de louables efforts pour guider leurs hôtes dans les méandres de l'art de vivre à la chinoise. Les Wo étaient très intéressés par les arbres nains en pot.

— Cela s'appelle *pen-saï*, expliqua madame Troisième, qui s'occupait personnellement de brimer leurs branches et de mutiler leurs racines.

— *Bonsaï*, répéta M. Radis.

— Non : *pen-saï*. Vous n'y arriverez jamais si vous ne parvenez même pas à prononcer correctement !

M. Chou, personnage délicat et ambigu que madame Première surveillait d'un œil suspicieux, avait garni les vases de bouquets dépouillés. Les dames lui avaient montré comment elles s'y prenaient pour orner de fleurs l'autel des ancêtres. Visiteur numéro neuf s'obstinait à utiliser trois fois moins de végétaux qu'elles, pour un résultat étonnant. Il choisissait toujours les branches d'orchidées les plus tordues et les laissait

pointer toutes seules au-dessus d'une ou deux feuilles ratatinées.

— Si vous voulez mon avis, les gens du Dongyang n'ont aucun goût, conclut madame Troisième.

Ils avaient réaménagé les appartements mis à leur disposition. Avec l'apparition des chaises, les Ti avaient dû faire fabriquer sur mesure le reste du mobilier, pour qu'il soit à la bonne hauteur. Les Wo, eux, tenaient à conserver l'ancien ameublement fait de tables basses et de nattes. Ils avaient visiblement l'intention de continuer à vivre au ras du sol.

Ils avaient installé au milieu de la pièce une statue de déité qui leur plaisait beaucoup.

— Nous aimons « Kanon », dit M. Grain-de-riz, l'apprenti bonze.

— Guanyin ! corrigea pour la centième fois madame Deuxième. Comment faites-vous pour les supporter ? glissa-t-elle au secrétaire Lu.

— C'est simple : je n'écoute pas ce qu'ils disent, répondit celui-ci avec lassitude.

Madame Première fit à son époux le résumé de leur journée.

— Votre M. Citrouille a eu la bonté de nous faire goûter une cuisine purement « wo ».

— Eh bien ?

— Je crois que vous êtes l'autorité compétente en matière d'empoisonnement.

Elles n'avaient constaté dans ces mets aucune recherche d'équilibre entre yin et yang. Tout était froid, cru, fade, ou au contraire trop pimenté. Madame Deuxième, la plus gastronome des trois, en avait encore le frisson :

— Il y avait là un pot rempli de vers de terre. Vivants ! Ils bougeaient !

— C'étaient des algues ! dit madame Troisième qui avait eu le courage d'y tremper ses baguettes.

— Que vous dites ! renchérit madame Deuxième, résolue à s'en tenir à ce qu'elle avait vu.

Ti et Lu remirent à ses destinataires, avec cérémonie, l'édit impérial dont ils étaient porteurs.

Le Fils du Ciel avait tranché en limitant son autorisation aux seuls classiques. Suivait la liste des quelques ouvrages que les Wo étaient autorisés à acquérir. On allouait à chaque visiteur un salaire de cinq rouleaux de soie pour leurs frais. Les Wo se tournèrent du côté du palais pour effectuer le *ko-teou*, front contre terre.

On leur offrait en prime un « roman historique », la *Chronique du Fils du Ciel Mu*, un texte très ancien qui narrait le voyage vers l’Ouest du roi Mu. C’était de la littérature d’imagination, par conséquent un loisir innocent et même un peu vulgaire.

La Cour ne voyait rien de suspect chez Confucius ni dans ses interprétations. On mettait à la disposition des Wo tout un tas de livres sur ce sujet. C’était hélas ce qui intéressait le moins ces ardents bibliophiles. Le confucianisme leur paraissait trop étranger à leur mentalité.

— Moi lu Confucius, moi rien compris, expliqua M. Courge. Pourtant, moi intelligent.

— Un petit problème de syntaxe, peut-être, supposa le juge Ti.

Il estima qu’ils traitaient avec légèreté ce fleuron de la pensée chinoise.

— Vous avez tort. Cela va vous manquer.

— Vous pas inquiéter, répondit M. Calebasse, nous revenir siècle prochain.

XV

Des excréments se changent en or ; cet or se change en soutras.

Ti se préparait à mener ses Wo pour suivre leurs visites culturelles quand Tsiao Tai lui transmit un message de la commanderie : un événement très étrange semblait digne d'être porté à sa connaissance. Le mandarin se montra avide de savoir ce que cette affaire pouvait avoir de si particulier. Était-ce un meurtre sans victime ? Un vol sans effraction ?

— Tout au contraire, seigneur : de l'argent est apparu par miracle dans un lieu public !

Le fait sortait à ce point de l'ordinaire qu'il piqua la curiosité du magistrat. Il s'était produit tout près d'un temple bouddhiste ; Ti décida que la journée serait consacrée à l'étude des religions d'importation.

Ils traversèrent une ville en proie aux pires froidures. Les Wo ne paraissaient pas souffrir des intempéries. Ti en déduisit que les hivers de leur île lointaine étaient encore plus rigoureux qu'un mois de Li-tchun à Chang-an. Cela n'était pas étonnant : seule la terre conforme à la volonté des dieux jouissait d'un climat idéal. Dès qu'on s'en éloignait, on devait affronter les éléments déchaînés d'une mer peu navigable, la sécheresse du désert de Gobi, les montagnes des Tubo livrées à la tempête, la rudesse des steppes du Nord ou la canicule de contrées méridionales tout juste bonnes à abriter des rizières.

Au reste, tout dans Chang-an leur réjouissait les yeux, ce qui ne laissait rien imaginer de bon au sujet de leur archipel. Ils s'arrêtèrent même devant une modeste échoppe sale, où les salaisons et carpes séchées accrochées ça et là leur arrachèrent des cris d'admiration.

Le sanctuaire de la Terre pure se composait d'une lourde pagode rouge et blanc édifiée au centre d'un enclos carré. Les moines avaient pendu près de l'entrée un « poisson de bois », une cloche en forme de sardine, à frapper avec un maillet pour scander ses prières. Dès que l'un des Wo eut expérimenté l'objet, les *heshang*⁹ au crâne rasé jaillirent de leur tanière pour accueillir ces recrues avec l'amabilité du renard affamé, si bien que Ti conçut quelque remords à les livrer aux mains de gens si éloignés de la sublime sagesse confucéenne. Cependant, le devoir et la soif d'étrangeté l'appelaient à quelques rues de là.

Il enrôla M. Calebasse et demanda à son lieutenant dans quel temple avait surgi cet argent miraculeux. Tsiao Tai répondit que c'était dans des latrines.

— Quoi « latrines » être ? s'enquit l'ambassadeur des Wo.

Peu soucieux de se lancer dans une relation détaillée, Ti se contenta d'une réponse qui était en soi un modèle de diplomatie :

— Je vais vous faire visiter le lieu le plus fréquenté par notre peuple.

Un grand rassemblement s'était formé devant le bâtiment. Il y avait là des fidèles en prière, des sages de toutes les religions, des chamans et des prêtres du culte populaire. Heureusement, par ces températures hivernales, l'activité qui se pratiquait à l'intérieur répandait peu d'odeurs. Au reste, ces cabinets publics comptaient parmi les mieux tenus de la métropole.

Un citadin bien avisé avait eu l'idée de mettre son local à disposition de ses concitoyens pour leurs besoins naturels. Des sentences propitiatrices à la gloire de la nature bienfaisante étaient suspendues de part et d'autre des deux entrées, celle des hommes et celle des femmes. L'éclair de génie du propriétaire avait été d'en laisser l'usage libre et gratuit. Il offrait même les feuilles en été et des écuelles d'eau en hiver. Il se payait par la récupération des matières aimablement déposées par ses généreux visiteurs, qu'il revendait comme engrais dans les campagnes avoisinantes. Cet établissement très couru avait fait

⁹Moines.

de lui un commerçant à son aise. La subtilité du principe suscita l'enthousiasme de M. Calebasse :

— Grandeur culture chinoise jamais épisée !

Ti approuva du menton. On pouvait dire qu'ils touchaient là au summum de l'industrie à la chinoise. Leur hôte vint à leur rencontre, persuadé que la visite d'un si haut personnage était un nouveau signe de la faveur céleste.

— Les dieux ont bénî mon établissement ! s'exclama-t-il en levant les mains vers les nuages blanchâtres.

Ti le pria de lui exposer de quelle façon ces dieux si peu bégueules lui avaient marqué leur intérêt.

Tôt ce matin-là, au moment où l'on vidait les cuves en prévision de l'effervescence de la mi-journée, les esclaves avaient remarqué un éclat brillant qui tranchait sur les substances noirâtres habituelles. De ce trésor naturel on avait retiré un autre, constitué d'une dizaine de pièces d'or de bon poids. Loin de se les mettre dans les manches, ceux qui avaient fait la trouvaille l'avaient immédiatement signalée à leur patron, qui avait couru au poste le plus proche. Nul ne souhaitait désoblicher la toute-puissante divinité qui régnait sur les intestins.

— C'est un don de la déesse des latrines, indubitablement ! conclut l'heureux homme distingué par le monde d'en-haut.

Il se joignit aux chamans qui venaient d'entamer une danse de louange à Tse-kou-chen, la déité protectrice de son genre de boutique. Ti se fit montrer les pièces, qu'on avait pris soin de nettoyer des traces laissées par « l'autre trésor ». Elles étaient marquées à l'emblème de Paekche, l'un des trois royaumes qui se disputaient la péninsule coréenne.

— Ça cochonnerie Coréens, confirma M. Calebasse avec une grimace pire que celle qu'il aurait eue devant l'objet du commerce concerné.

Ti s'interrogeait. Fallait-il enquêter du côté de la délégation de Paekche logée à l'enclos des barbares ? Ou dans la communauté coréenne, assez fournie dans la capitale ? Un son de tambours et de trompes le tira de ses réflexions. Des servants du temple des Douves et des Murailles, tout de noir vêtus, apportaient en procession une effigie de Tse-kou-chen de taille

humaine, dont le manteau argenté brillait presque autant que l'offrande mystérieuse.

Puisqu'elle semblait si bien disposée, ses adorateurs jugèrent opportun de la consulter sur l'avenir. Un *fen-ki*, sorte de panier en bambou, fut lié à une balance à la romaine. Il fallait quelque chose à suspendre de l'autre côté. M. Hou, le patron des latrines, pria humblement le mandarin de leur prêter la superbe ceinture qui le désignait comme fonctionnaire du troisième rang, deuxième catégorie. Soucieux de montrer que l'administration s'associait à la liesse populaire, Ti dénoua à regret son beau ruban en soie couleur de jade et le lui remit après s'être assuré qu'on avait les mains propres.

Une table fut recouverte d'une couche de cendre. Deux hommes de foi saisirent les extrémités de la tige du balancier et exhortèrent Tse-kou-chen à bien vouloir se prononcer. Ils imprimèrent un lent mouvement au panier renversé, tandis que la foule suppliait la déesse de s'exprimer par l'intermédiaire de la ceinture. On lui posa des questions telles que : « Aurons-nous une bonne récolte de seigle *lai-mé* ? L'année sera-t-elle sèche ou pluvieuse ? Va-t-on recevoir d'autres cadeaux dorés ? »

Les traits apparus dans la cendre grâce aux évolutions du ruban furent considérés comme des idéogrammes. Peu doué pour l'interprétation des signes magiques, Ti n'y vit que des traces malpropres. Mais les prêtres du temple des Douves et des Murailles y lurent sans peine des messages à la hauteur de la ferveur générale, quoique sibyllins.

M. Calebasse était sidéré par la modernité des techniques de communication des Tang.

— Moi pensais dieux parler à Chinois, mais dieux leur écrire aussi !

Ti admit que son peuple avait beaucoup d'avance dans les relations avec l'au-delà, bien qu'en réalité ces accès de superstition le laissassent plutôt froid.

La statue fut remerciée avec effusion, recouverte d'offrandes en papier jaune et reconduite chez elle en procession. Il était déconcertant de voir l'activité provoquée par un peu d'or égaré dans beaucoup d'excréments.

Tandis qu'ils s'en retournaient vers le sanctuaire, M. Calebasse s'étonna de voir son guide contrarié.

— C'est que j'ai un problème à résoudre, expliqua le mandarin.

— Ça pas problème, ça cadeau du Ciel !

— Oui, eh bien, chez nous, c'est un désordre qu'il faut absolument régler. Voilà comment cela se passe, dans la civilisation. Avez-vous compris ?

La figure de Visiteur numéro un se rembrunit.

— Moi compris. Civilisation quand cadeau du Ciel devient problème.

Ti allait devoir défendre avec fermeté la cause des gens civilisés, ou bien les Wo risquaient de pencher définitivement du côté de la barbarie et des trésors providentiels.

La pagode de la Terre pure abritait les statues très colorées de la triade des Trois Sages : le Bouddha Amitâbha, la compatissante Guanyin et le bodhisattva Shizhi, alias « Puissance suprême ». À côté de ces *p'ou-sa*, une grande fresque représentait le « Monde du Lotus », leur éden parfait. L'or ne manquait pas plus ici que dans les latrines d'à côté. En revanche, Ti ne vit nulle trace de ses Wo dans ce paradis bouddhique. Comme leur conversion était trop récente pour qu'on pût imaginer qu'ils avaient déjà rejoint le nirvana, il s'informa de leur sort auprès des *heshang*.

Les moines se dirent fort déçus par le peu de succès de leurs efforts. A peine avaient-ils eu le temps de commencer à leur enseigner les « Dix Interdits » : interdiction de tuer, de voler, de forniquer, de mentir, de boire de l'alcool, de se parfumer, de danser, de manger en dehors des heures fixées, d'acquérir de l'argent ou des bijoux. Ti n'était pas certain que ces religieux s'y entendissent très bien pour susciter les vocations. Ils en étaient à l'interdiction de coucher dans des lits moelleux quand leurs ouailles avaient filé par la porte de derrière.

— Si vous les retrouvez, dites-leur de revenir nous voir ! Nous étions sur le point d'aborder les rites d'automutilation !

Ti partit à leur recherche. Vide de Wo, l'avenue était néanmoins remplie d'habitants de Chang-an emmitouflés dans leurs pelisses et leurs manteaux matelassés. Ti pesta

intérieurement contre ces vadrouilleurs impénitents. Qu'est-ce que c'était que ces fantaisies de vagabonder tout seuls de par les rues ? Si jamais ils tombaient sur des employés du ministère des Rites, ce serait lui qui perdrait la face. Il se rappela soudain qu'il possédait un atout pour retrouver leur piste.

— Où avez-vous envie d'aller, vous ? demanda-t-il à M. Calebasse.

Après avoir jeté un coup d'œil autour d'eux, celui-ci pointa l'index sur une infâme gargote pleine de pots, où Ti, de son propre chef, ne serait jamais allé salir ses pantoufles.

— Ça jolie boutique décoration, décréta Visiteur numéro un en s'approchant de l'endroit en question avec l'entrain d'un gamin qui vient de toucher son « argent de puberté ».

Du gourbi aux potiches ils passèrent à une échoppe de serrurerie qui ne valait pas mieux et aboutirent, après vingt minutes de tractations déplorables, à un petit temple miteux où étaient suspendues des clochettes qui tintait dans le vent glacial. Ti accepta d'y pénétrer au seul motif qu'il apercevait deux grands braseros allumés dans la salle de prière.

Au fond de la pièce, assis en tailleur sur une terrasse surélevée, un maître était en train de prodiguer son enseignement à une dizaine d'adeptes installés sur des nattes. Lorsque ses yeux se furent accoutumés à la pénombre mal dissipée par la lueur de trois lampes à huile malodorantes, Ti se félicita de son à-propos. Les dos de l'auditoire étaient ceux de ses Wo et de quelques autres faibles d'esprit tentés par les sectes. Il avait vaguement entendu parler de celle-ci. Importée du Sud, elle se distinguait par l'habitude qu'avaient prise ses propagateurs de répandre leur sagesse du haut d'une estrade. L'orateur était en train de leur parler d'éveil inopiné, de perception directe, de vraie vacuité du soi. Il leur apprit notamment à répondre sur le mode négatif à une question affirmative, et vice versa. Il s'agissait de prendre pour sujet de la réponse l'opposé de la question. Quand on vous parlait d'un individu ordinaire, la réponse devait porter sur un sage. Une question sur la lumière amenait à parler de l'obscurité. Aussi, lorsque Ti demanda si les honorables visiteurs étaient prêts à le suivre s'entendit-il rétorquer, pour son plus grand plaisir, qu'il

n'y avait ici que des personnes insignifiantes, qu'on est toujours en visite quelque part et qu'il vaut mieux précéder que suivre.

M. Grain-de-riz était pour ainsi dire en extase.

— Nous aimer bouddhisme *zen* !

— *Chan*, rectifia le bonze avec un sourire bienveillant.

Il venait de leur réciter une partie du soutra de l'Estrade, l'écrit fondateur de ce dogme.

— Ça beaucoup mieux grosse pagode pourrie à côté, commenta Visiteur numéro trois.

« Bien, songea Ti. À peine convertis au bouddhisme, ils en sont déjà à soutenir un schisme ! »

Il existait une liste de soutras à se procurer pour bien se pénétrer de l'esprit chan. Adeptes de la transmission par la parole, ces bonzes n'en faisaient pas commerce. Hélas, l'oral s'exportait mal sur les longues distances.

Par chance, ils n'avaient pas fait cent pas à la suite du juge Ti que M. Grain-de-riz fut hélé par un moine inconnu qui lui proposait d'acquérir des prières sous le manteau :

— Hep ! J'ai une copie du *Soutra du Lotus* !

Un autre lui fit signe de venir plutôt de son côté :

— Moi, j'ai les *Vimalakirti Soutra*, je vous les fais à moitié prix !

Cela représentait tout de même une somme. Le choix était terrible. Comment se résoudre à orienter la religion du pays de Wo vers la voie de la bouddhéité au détriment de la notion de non-dualité ? M. Grain-de-riz se mit à compter et recompter le contenu de sa bourse avec une expression de désespoir.

La sérénité inculquée aux adorateurs de l'Éveillé semblait avoir ses limites. Les deux marchands commencèrent à se quereller. Aux injures succéda bientôt l'accusation d'écouler des soutras frelatés ou mal traduits.

Nullement refroidi par ces entorses à la règle du détachement des biens terrestres, Visiteur numéro trois se rendit à l'évidence : il avait besoin d'un renfort de fonds. Il tourna vers le magistrat des yeux suppliants.

— Grand juge prêter !

Ti avait toujours quelques liquidités dans l'ourlet de ses manches pour ses faux frais. Il hésita. Si sa hiérarchie

désapprouvait l'achat, il serait d'autant plus facile de reprendre aux Wo ces *neidian*¹⁰ qu'il les aurait payés. Il remit deux beaux lingots d'argent à un Wo éperdu de gratitude et espéra que ces prières n'avaient pas été inventées par ces moines pour gruger les naïfs. S'il laissait ses Wo emporter de mauvaises traductions, ils risquaient de développer une branche inédite, cela créerait encore des dissensions entre leurs deux pays.

— Je m'en voudrais de jeter tout un peuple dans l'errance religieuse faute d'un peu de métal précieux. Quoique, à mon avis, une religion à vendre ne vaut pas le prix qu'on la paye. Prenez donc Confucius, c'est pour rien.

Hélas, ses protégés s'obstinaient dans leur résistance aux *Entretiens* :

— Maître Kong trop compliqué pour peuple wo. Nous besoin religion simple pour gens simples.

« Autant leur distribuer directement de l'alcool ou même de l'opium, dans ce cas », songea Ti.

— Je vous fais un emballage ? demanda le bonze. C'est pour offrir ?

— Ça pour offrir empereur à nous, répondit M. Calebasse. Emballer dans feuille soie brodée or.

— Ah, je peux vous trouver ça, mais il y aura un supplément, prévint le religieux.

Alors qu'ils poursuivaient leur promenade glacée, Ti vit que tous les religieux des alentours s'étaient donné le mot. Un bonze les rejoignit au pas de course. Avec des précautions infinies, il écarta les pans d'une toile de lin pour révéler à leurs yeux éblouis un exemplaire tout neuf du *Soutra du Diamant*.

Il apparut que le *Soutra du Diamant* se payait en or. Ti n'avait plus rien à leur donner, et d'ailleurs sa bienveillance envers ce culte mercantile venait de s'épuiser en même temps que sa bourse.

À sa grande surprise, alors qu'il s'était éloigné avec le reste du groupe, il aperçut du coin de l'œil M. Calebasse en train de parlementer avec le dispensateur de la bonne parole à prix

¹⁰Recueils de soutras.

prohibitif. Sa certitude fut bientôt établie : l'ambassadeur était bel et bien en train d'acquérir l'ouvrage précieux.

Il revint sur ses pas, saisit le bonze par le col et le força à montrer l'argent de la transaction. Le *heshang* avait en main une belle pièce d'or frappée à l'emblème du royaume de Paekche. M. Calebasse fut contraint d'admettre l'évidence : il l'avait trouvée dans des latrines pendant que Ti enquêtait sur le miracle.

Il y avait chez ces sauvages des contradictions qui échappaient totalement au magistrat. Comment leur nouvelle passion pour le renoncement prôné par le chan pouvait-elle s'accommoder d'appropriations immorales ?

— C'est un péché, de garder de l'argent trouvé !

— Moi pas vénérer déesse caca ! se défendit M. Calebasse. Moi vénérer beau lotus blanc pureté Bouddha !

Cet engouement pour l'Éveillé ne faisait pas le compte du mandarin. Il était urgent d'allumer un contre-feu. Il décida que la prochaine visite culturelle porterait sur les vertus du taoïsme.

XVI

Les Wo apprennent que le tao est bon pour tout ; un conteur leur explique que leurs îles sont peuplées de monstres à huit bras.

Comme madame Première l'interrogeait sur le déroulement de sa journée, Ti lui apprit que les royaumes coréens étaient compromis dans un scandale : leur monnaie d'or avait servi à un prétendu miracle. Selon dame Lin, c'était sûrement une tentative sournoise de déstabilisation venue de la péninsule.

— Très sournoise, alors, répondit le magistrat.

Si sournoise qu'il ne voyait pas où cela pouvait les mener.

Il lui raconta l'aventure des soutras. Lin Erma supposa que ces livres de foi étaient inoffensifs et n'entraient donc pas dans les interdits de la Cour.

— Je crois ces soutras très dangereux, au contraire ! dit Ti. Mais tant que leur peuple sera empêtré dans ces doctrines, il nous fichera la paix.

Son épouse loua l'admirable habileté dont il faisait preuve. Elle se montra d'autant plus aimable que le mariage de leur fils paraissait sauvé ; la jeune fille était toujours dans le paysage.

— La chèvre ? fit Ti.

On en était au deuxième échange de cadeaux. Il fallait à présent acheter une oie sauvage.

Avant de retourner poursuivre son enquête, Ti vérifia que les gardes postés à l'entrée ne laisseraient pas ses invités s'égailler sans escorte. Seuls les dieux savaient ce qu'ils pourraient étudier si l'on ne prenait pas la peine de les assister. La culture chinoise était certes resplendissante, mais aussi trop variée, complexe et efficace pour être abandonnée telle quelle à la naïveté des néophytes.

Il rallia l'enclos des barbares, où croupissaient les diplomates qui n'avaient pas la chance de l'avoir pour guide. À l'intérieur de chaque pavillon, les émissaires se seraient autour de braseros dont on devinait la lueur à travers les carreaux de papier opaque. Le froid était plus difficile à supporter dans l'inaction que dans la quête effrénée des textes saints par les ruelles mal famées.

Les Coréens étaient en pleine séance de brimade imposée par les autorités du bureau des Hôtes d'État. La cour des Cérémonies suppléait aux besoins quotidiens des visiteurs, notamment en rideaux, tapis, linge de table, literie et charbon de bois. La plupart des fournitures portaient la date de fabrication et devaient servir un certain temps : trois jours pour le linge de table, quatre ans pour un tapis, sept pour la literie. Tout utilisateur qui détériorait un objet prématûrement était mis à l'amende.

En l'occurrence, les Coréens négociaient le remplacement de vaisselle cassée avant le terme prévu. Ils étaient à la fois exaspérés et convaincus de ce que leur sort n'allait pas s'améliorer de sitôt. En participant à ces représentations diplomatiques, en fin de compte, on se portait volontaire pour une réclusion arbitraire à durée indéterminée.

Ils saluèrent avec maintes courbettes l'arrivée du directeur de la police métropolitaine. Ils crurent qu'il s'était lassé de promener ces stupides Wo arriérés et venait les remplacer par des diplomates vraiment éduqués, plus dignes de ses soins. Au lieu de leur faire des offres de service, Ti fronça le sourcil et les accusa de répandre le désordre dans les latrines de sa belle cité.

Ils furent interloqués. Ils lui rappelèrent qu'ils avaient l'infini bonheur de jouir de l'hospitalité de Sa Majesté, et n'avaient donc pas l'occasion de s'épancher ailleurs que sur les seaux d'aisance de l'administration.

— Pouvons-nous demander à Votre Excellence sous quelle forme nous aurions « répandu » ce « désordre » ?

— Sous forme de pièces d'or à l'emblème du royaume de Paekche, répondit le juge Ti.

Ils échangèrent des regards sans dire un mot. Il n'était pas difficile de lire leur conviction sur leur visage : le froid excessif

qui régnait sur les longues avenues de Chang-an avait gelé le cerveau de Son Excellence. L'ambassadeur de Paekche prit la parole :

— Votre Seigneurie n'est pas sans savoir que notre puissant voisin de Silla nous a ravi plusieurs bourgs, voici quatre ans.

Il désigna son collègue de Silla, avec qui il semblait par ailleurs fort bien s'entendre.

— Nous ne sommes guère en mesure de distribuer de l'or à vos chers concitoyens, quelle que soit l'estime que nous leur portons. Nos trésors sont entre les mains de Silla.

Son confrère lui opposa un démenti formel. Silla avait eu de gros frais et la Chine, son alliée, s'était largement servie dans ses coffres pour se payer de son soutien.

Il n'appartenait pas au juge Ti de polémiquer sur le parcours de l'or coréen, qui paraissait fort politique.

— Je rappelle à Votre Excellence, ajouta le représentant de Silla, qu'en mesure de rétorsion le Fils du Ciel a déposé notre roi pour offrir notre territoire à son fils. Comment pourrions-nous, dans ces conditions, nous opposer aux vœux d'un si puissant Dragon ?

Ti avait surtout entendu dire que les Chinois faisaient leur possible pour se retirer dignement de ce guêpier. Dégoûtée par les luttes incessantes de ces roitelets, la Cour avait décidé de les laisser régler leurs comptes entre eux, pourvu que d'autres puissances étrangères ne s'en mêlent pas. Ti comprenait à présent tout à fait ce choix. À la place de Sa Majesté, il aurait renvoyé ces trois-là chez eux, se chamailler avec les autres.

— Quant à nous, renchérit l'ambassadeur de Koguryo, nous sommes désormais d'humbles vassaux de la grandeur des Tang.

Pour le dire en langage non diplomatique : les troupes chinoises avaient soumis le royaume de Koguryo, mais avaient fui quand elles s'étaient aperçues qu'il était totalement ingouvernable.

Une fois établi le principe selon lequel leur ruine garantissait leur bonne foi, les représentants coréens profitèrent de l'entrevue pour médire de leurs voisins les Wo, « ces requins perfides aux masques de bienheureux ».

— Pour l'heure, dit Ti, ils s'intéressent au zen. Je veux dire : au bouddhisme chan.

— Ah, le bouddhisme *son*, rectifia l'émissaire de Paekche.

Ti commençait à s'irriter de ces coquetteries de prononciation. Si chacun donnait sa propre version de la belle culture chinoise, on ne serait bientôt plus chez soi dans l'empire du Milieu.

Ils furent rejoints par Visiteur numéro dix, le spécialiste du taoïsme, conduit par deux eunuques du service personnel de l'impératrice. Puisque la leçon du jour portait sur le tao, M. Concombre daignait se joindre à eux. Il était somptueusement drapé dans un brocart précieux coupé à la dernière mode. Sa Majesté estimait apparemment que l'étude du yin et du yang devait se faire dans le luxe et l'élégance. On avait coiffé ses cheveux en un chignon compliqué, il était parfumé, c'était une vraie poupée ambulante.

Le reste du groupe et les lieutenants du magistrat attendaient à la sortie de l'enclos. Les Wo furent enchantés de revoir leur compagnon, qui avait si grand air. Ils le congratulèrent avec une joie infinie. L'un d'eux se laissa même emporter jusqu'à émettre un petit rire discret.

— Mais qu'avez-vous bien pu faire, si longtemps ? demanda Ti.

M. Concombre avait eu l'honneur insigne de visiter les salles dédiées aux cultes de Confucius, du Bouddha et de Lao Tseu, qui étaient réservées à l'usage de la famille régnante. La visite s'était étirée sur des jours ; nul doute qu'il devait à présent les connaître comme l'ourlet de ses manches.

Fut-ce parce que ces murs rouges leur rappelaient ce qu'ils devaient au mandarin, les Wo se montrèrent enthousiastes à l'idée de s'initier aux arcanes de la Voie. Ils avaient d'ailleurs entendu parler d'un lieu tout à fait intéressant : l'autel du père de Lao Tseu.

Ma Jong connaissait. Ce n'était pas très loin, au nord de la ville, du côté ouest de la muraille qui entourait la Cité interdite.

Ils passèrent devant un temple à Zoroastre qui éveilla la curiosité des Wo.

— Quoi ça être ?

— Ah ! Vous n'allez pas vous intéresser à toutes les élucubrations qui pullulent dans cette ville ! s'irrita le mandarin.

Ils longèrent la caserne de la Divine Stratégie, qui occupait le même pâté de maisons, et parvinrent enfin au sanctuaire où des maîtres en robe bleue, versés dans l'art du yin et du yang, fourniraient une alternative sensée aux nuages de fumée émis par les « crânes chauves ».

On pénétrait dans le temple par le sud. Le bâtiment principal, doté d'un faîte recourbé comme une paire de cornes, tournait le dos au nord, conformément aux préceptes architecturaux du *feng-shui*. La cour dallée comprenait une large vasque remplie d'eau et plusieurs arbres disposés à des points définis avec précision par les textes. Elle était entourée d'un long bâtiment de plain-pied, dans la même douce harmonie de brun et de blanc que la pagode. Les religieux qui vivaient là reçurent la délégation dans la vaste salle consacrée à l'enseignement.

Après avoir soigneusement dénigré la concurrence, ils leur vantèrent les avantages sans égal offerts par leur culte :

— Avec le tao, vous pourrez cuisiner des repas équilibrés, entretenir votre corps, transmuter le plomb en or, lire l'avenir, et même accéder à l'immortalité !

Tout cela ne suscita que bâillements chez Visiteur numéro dix. Il avait trouvé au culte taoïste une utilisation supplémentaire qui suffisait à son bonheur.

A la fin de la leçon, entre l'harmonie des forces naturelles du tao, le nirvana bouddhique et les beaux principes de Confucius, les Wo restaient indécis.

— Nous pas savoir quoi choisir !

Ti leur révéla le grand secret de la vie spirituelle à la chinoise :

— Faites comme nous : prenez un peu des trois. Vivez selon la sagesse de maître Kong, faites-vous soigner par les médecins taoïstes, qui sont si savants, et mourez au son des litanies bouddhiques ; si vous accumulez assez de mérites, peut-être aurez-vous la chance de vous réincarner en Chinois !

Ils convinrent, en tout cas, de ce que tout cela valait mieux que leur idole insulaire, le grand Yaya, une statue remplie de

paille qui ne faisait que leur promettre des coups de bâton et la protection de son animal fétiche, la gélinotte des bois, un oiseau qui pond ses œufs par terre.

Ils quittaient le sanctuaire lorsque Ti eut l'impression que son groupe n'était pas au complet. Avant qu'il ait eu le temps de les compter, ils furent abordés par un officier suivi de quelques gardes qui transportaient d'une poigne de fer Visiteur numéro huit par le dos de sa robe et par son fond de culotte.

— Dites-moi, on a trouvé ça dans notre caserne. Il paraît que c'est à vous.

Les autres Wo se serrèrent instinctivement autour de leur guide vers qui l'officier jeta M. Champignon-noir comme on se débarrasse d'un paquet de linge sale. Bien que fort mécontent, le malheureux n'était guère en mesure de s'opposer à ce traitement.

— Ce n'est pas qu'ils nous fassent peur, reprit le militaire, mais il faudrait voir à ne pas les laisser traîner partout, seigneur juge !

Les soldats tournèrent les talons et s'éloignèrent d'un pas martial. Ti considéra son Wo, que ses compagnons aidaient à se relever.

— Il n'est pas au point, votre spécialiste en arts martiaux, remarqua-t-il.

— Ça être pourquoi nous continuer recherches, admit M. Calebasse.

L'heure était propice à un petit rappel à la discipline. Néanmoins, pour se remettre de ces émotions et se réchauffer, Ti décida de poursuivre la visite par une initiation à un haut lieu de la culture chinoise : la taverne-spectacle.

Ils montèrent dans des chaises qui les menèrent en cortège au quartier d'amusement du centre. Là se trouvait la maison de thé de la mère Wang, un établissement fréquenté par des gens bien. On y écoutait des *siao-chouo*, des « menus propos », un mélange d'anecdotes, de racontars et d'histoires colportés par les routes et les ruelles. Loin de la littérature lettrée en langue classique, ces « prêches en vulgaire » avaient pour but de délasser.

Les porteurs les déposèrent au pied d'une enseigne représentant un spectre grimaçant. L'Antre aux Fantômes était l'une des cinquante salles de ce genre dont disposait la capitale. La plus vaste pouvait abriter plusieurs milliers de personnes. Une inscription annonçait la participation de l'« éminent docteur Merle, membre de la guilde des conteurs professionnels ». Il faisait partie des maîtres qui pouvaient s'enorgueillir d'avoir déployé leurs talents devant Leurs Majestés. Ti en fut fort satisfait. C'était mieux qu'un de ces étudiants désargentés qui se livraient à cette activité en amateurs pour payer leurs leçons. Le panneau destiné à l'affichage du programme était vide.

— C'est à la demande, aujourd'hui. Nous allons tâcher de lui faire raconter quelque chose qui puisse vous être utile.

Le concours d'innovation et de perfectionnement auquel se livraient les conteurs avait porté leur art à un niveau extraordinaire. À voir la file d'attente des spectateurs éclairés qui patientaient pour prendre leur place, les Wo furent alléchés.

— Nous voir galipettes ?

— Non, nous pas voir galipettes, répondit Ti, qui s'estimait déjà bien bon de se commettre pour eux dans des endroits tout de même un rien vulgaires. Nous voir expression de la grande culture chinoise mise à la portée de tous.

Ils pénétrèrent dans une vaste salle éclairée par des lampions. Le sol était entièrement tendu de tapis de corde. On s'asseyait sur des coussins, devant des tables basses où le personnel déposait des boissons et des mets à grignoter. La représentation comportait la récitation de plusieurs contes dont le répertoire était connu des habitués.

— Quel thème ? demanda l'éminent docteur Merle.

L'assistance fit des propositions : amour, surnaturel, aventures... Après un prélude *jou-houa* constitué de vers chantés, qui créait l'atmosphère, le conteur se lança dans son premier récit « flûte d'argent ». Le flux expressif de sa voix au timbre particulier était scandé par le tambour et souligné par le fifre.

Jamais las d'entendre des interprétations différentes des histoires célèbres, les vrais amateurs suivirent le premier récit

avec attention. La pièce inédite qui vint ensuite satisfit un auditoire friand de nouveauté.

Les Wo, en revanche, susciterent la réprobation générale. M. Champignon-noir piochait sans vergogne dans les coupelles des tables voisines, M. Radis faisait des commentaires à voix haute, et le vigoureux parfum camphré dont s'était aspergé M. Chou indisposait jusqu'à trois rangs autour d'eux. Ils avaient en outre la fâcheuse manie de battre des mains pour marquer leur approbation. Tout le monde les dévisageait, le spectacle était dans la salle.

— Cessez donc d'applaudir avec les mains ! les gronda Ti. Pourquoi croyez-vous que les dieux nous ont donné des pieds ?

Il réclama au récitant l'un des *Contes de la princesse Palourde*, puisque c'était l'un des rares ouvrages que la Cour leur avait permis de consulter. Le joueur de tambour se tourna vers lui, mais ce fut pour lui demander d'où venaient « les honorables étrangers au comportement si démonstratif ». Ti expliqua qu'ils étaient du pays de Wo, le seul argument susceptible de faire pardonner leur impolitesse. Il en profita pour prier un serviteur de renouveler les consommations des gens alentour, plus qu'entamées par ses protégés.

Après avoir conféré un instant avec ses musiciens, le docteur Merle se lança dans un nouveau récit.

— Il existe, au-delà des mers mystérieuses — coup de tambour, trilles de flûte, ambiance des mers mystérieuses —, une île remplie de plantes et d'animaux magiques, où vivent les Immortels. La verdure y a la couleur du jade, les légumes sont dorés, les pêches poussent à même le sol. Ceux qui en approchent aperçoivent des mûriers de plus de mille pieds émerger des eaux bleues. Ces arbres portent des fruits d'un pouce de large, dont se nourrissent les Immortels.

Ti admira la précision de la description. C'était à croire que l'auteur était allé mesurer tout ça en personne. M. Calebasse poussa Ti du coude.

— Ça pays nous ?

— Oui. On ne rit pas.

Une manifestation d'hilarité aurait été désobligeante pour les artistes. Après un bref interlude destiné à faire imaginer les

Immortels dévorant leurs mûres géantes, le docteur Merle reprit le fil de sa relation merveilleuse.

— Les Immortels ont un corps doré et brillant. Ils volent à l'égal des oiseaux — trilles pour suggérer les battements d'ailes.

Les Wo eurent du mal à refréner leur envie de rire, d'autant que M. Champignon-noir agitait les bras comme s'il cherchait à s'envoler. Ti avait moins de mal à tenir ses enfants lors des spectacles d'ombres.

— Ces mûriers partagent les mêmes racines et leurs branches s'entremêlent. C'est pourquoi nous appelons cette île Fusang, « le pays des mûriers entrelacés ».

M. Calebasse glissa à l'oreille du magistrat que tout n'était pas faux. Son peuple pratiquait en effet la culture du mûrier sur des piquets.

— Elle est habitée par une bête âgée de trois mille ans, clama le docteur Merle comme si la bête venait de surgir au fond de la salle.

— Je la connais, s'exclama l'un des visiteurs. Elle s'appelle Hiro, c'est mon voisin !

— Tais-toi, Citrouille ! lui lança M. Calebasse tandis que les autres pouffaient dans leurs manches.

— Grâce à son corps de cheval et à ses huit ailes de dragon, la bête parcourt dix mille *li*¹¹ en une journée. Ainsi porta-t-elle autrefois l'empereur Jaune, lorsqu'il voulut faire le tour de notre vaste empire. Ceux qui auront la chance de monter ce cheval vivront deux mille ans.

— Nous monstres à huit bras, comme vous peut voir, dit M. Radis, qui commençait à trouver ce galimatias grotesque et offensant.

— Là-bas vit un ver à soie à la tête pourvue d'une corne, dont le corps noir a la forme d'un escalier de sept pouces de long. C'est le « ver à soie de glace ».

La flûte imita le vent, tandis que le tambour fit le « plic-ploc » d'une stalactite qui fond.

¹¹Soit près de 6.000 km.

— Il s'enfouit sous la neige pour produire un énorme cocon en cinq couleurs. Sa fibre est imperméable à l'eau et ne brûle pas.

Les Wo comprenaient mieux pourquoi les Chinois leur rendaient si rarement visite. Ils se demandèrent d'où venaient ces fariboles.

— L'île magique est protégée par l'esprit divin. De loin, on ne voit qu'un nuage blanc flottant, d'où émergent les plantes qui confèrent l'immortalité à ceux qui les mangent. On aperçoit aussi, par beau temps, l'éclat de ses palais d'or et d'argent.

Seul M. Petite-herbe-sans-équivalent-dans-votre-langue suivait ce discours avec le plus grand sérieux. Il avait sorti son rouleau de parchemin pour saisir au fusain les attitudes du conteur.

— L'île est très difficile à atteindre. Les navires qui tentent d'en approcher sont emportés par les vents contraires ou par les courants. Si par hasard ils survivent, c'est pour voir l'île disparaître mystérieusement à l'intérieur de l'océan.

— Eh bien ! Nous pas rentrés ! dit M. Piment.

— Un jour, l'illustre fondateur de notre empire, Sa Majesté Qin Shi Huangdi, décida de rejoindre cette île. Une épidémie avait frappé notre pays, mais, selon un rapport, on avait vu des oiseaux jeter sur le visage des morts des plantes venues d'ailleurs, et ceux-ci avaient ressuscité. L'auteur du rapport avait envoyé à la Cour quelques-unes de ces plantes, qui ressemblaient à des bambous d'eau. Un lettré apprit à Sa Majesté qu'il s'agissait de l'herbe d'immortalité, dont un seul plant pouvait sauver des centaines de vies. Hélas, elle ne poussait que dans l'« île de la mer de l'Est ».

Ti connaissait cette anecdote : elle figurait dans tous les traités sur la première dynastie. C'était le propre de l'histoire de Chine : la réalité dépassait la fiction.

— Désireux de vivre toujours, l'auguste fondateur envoya l'alchimiste Xu Fu à la recherche de cette herbe. Celui-ci revint bredouille. Comme il craignait d'être sévèrement puni, il raconta à la Cour une histoire incroyable.

— Pourtant, jusqu'ici, tout très crédible, commenta à voix basse M. Citrouille.

— Xu Fu prétendit avoir été transporté dans l'île par le dieu de la mer. Sur une montagne, il avait rencontré le gardien de la plante, un fonctionnaire au visage de bronze et au corps de dragon, d'où émanaient des rayons lumineux qui irradiaient jusqu'au ciel. Pour prix d'un seul morceau de la plante, il réclamait un tribut de jeunes garçons, de vierges et d'artisans spécialisés dans tous les domaines.

Les Wo en déduisirent que l'Immortel au corps de dragon était un vieux cochon qui voulait faire bâtir.

— L'empereur Qin Shi Huangdi se réjouit fort en entendant ces mots. La vie humaine était ce qui lui coûtait le moins. Il lança la construction d'une flotte pour y embarquer trois mille garçons, filles et artisans, ainsi que des provisions de riz, de millet, de blé et de haricots. Quand tout fut prêt, Xu Fu quitta la Chine avec les cadeaux. Il atteignit l'une des îles de l'Est, et il se contenta de s'y installer pour y finir ses jours dans le bonheur et la simplicité. La seule chose que notre empereur reçut de lui, ce fut un message où il lui conseillait de troquer ses rêves de gloire pour une existence paisible, un bien plus précieux que toutes les plantes d'immortalité.

Sur ces mots s'achevait le récit de ce que les Chinois savaient des Wo.

— En réalité, nous avons des lacunes à votre sujet, admit Ti.

Ils étaient d'accord avec lui sur ce point. La seule exactitude de ces « menus propos », c'était la mention des vents et des courants marins qui déportaient les embarcations.

Les spectateurs assis autour d'eux ne voyaient pas ce que cette relation avait de choquant.

— Moi dire maintenant comment nous voir pays à vous, chez nous ! proposa M. Courge.

XVII

Les Wo font leurs emplettes au marché de l'ouest ; le secrétaire Lu paye la facture la plus élevée de toute sa vie.

Les Wo exprimèrent le souhait de rapporter dans leur pays quelques objets emblématiques de la culture chinoise. Nouveau problème, toute exportation étant soumise à autorisation. La Cour ne voulait pas voir les trésors nationaux filer n'importe où, et par « trésors nationaux » elle entendait jusqu'aux simples louches en bois à manche métallique. La requête devait être déposée auprès de la cour des Cérémonies, qui transmettrait à ses supérieurs.

Les Wo patientèrent en souriant tandis que le secrétaire Lu parcourait leur liste.

— Nous vouloir emporter beaux tissus, ustensiles de ménage commodes, jouets tissu pour enfants..., expliquèrent-ils.

Au bas du parchemin qu'il avait sous les yeux, après les innocentes soieries suivies d'un lot de casseroles en métal, objets déjà sujets à controverse, Lu Wenfu lut : « Des arcs, des flèches, des lames de Perse-l'occidentale ». Il fit la grimace.

— Ça va coincer, souffla-t-il au juge Ti.

Contre toute attente, la réponse fut positive. On s'était dit, en haut lieu, que la seule vue des arcs montrerait à ces barbares avec quelle facilité les Chinois pouvaient les écraser. Les armes étaient jugées moins dangereuses que les traités anciens.

Il avait même été prévu de les emmener au marché. Tout était prêt, leurs véhicules les attendaient dans la rue. Un cortège impressionnant de palanquins était rangé le long du mur rouge qui bordait la propriété des Ti.

La cour du Trésor impérial avait délégué l'un de ses vice-ministres pour superviser leur visite au marché de l'ouest. Il

s'agissait d'un *shilang*, fonctionnaire de troisième rang, première catégorie, c'est-à-dire juste au-dessus du juge Ti. Il invita l'ambassadeur à partager sa litière, et le convoi se mit en marche.

— Comment sont les gens, chez vous ? s'enquit le *shilang*.

— Beaucoup paysans. Travailler dans rizières, avec chapeau paille sur tête.

— Ah... C'est vraiment très différent de chez nous, dit le vice-ministre sur un ton pénétré.

On avait déployé dans le marché un détachement de la garde impériale pour maintenir l'ordre pendant que les visiteurs impériaux feraient leurs achats. De fait, ils ne passaient pas inaperçus, notamment M. Courge qui innovait en matière vestimentaire : il avait endossé, le Ciel savait pourquoi, une robe trois fois trop large pour lui, rayée de noir et de blanc, qui lui donnait l'allure d'un panda échappé de sa bambouseraie.

Faire des emplettes à travers cette ville dans la ville fut d'autant plus épuisant que cela se déroulait entre deux rangs de soldats armés. L'avantage, c'était que la présence de deux hallebardiers aidait à marchander. Les Wo commencèrent par le « service des voix et notes musicales » où vivaient les musiciens les plus talentueux de l'empire. Puis ils passèrent au « service de l'amour maternel et de la dévotion filiale », qui voisinait avec celui de « l'hommage aux défunts ». On trouvait dans ce dernier les vendeurs de cercueils intérieurs et extérieurs et les loueurs de corbillards.

Dans la ruelle des fabricants de vaisselle, ils purent admirer la dextérité des employés : ceux qui déchargeaient les plats les lançaient à ceux qui les rangeaient sur les étagères. Ces hommes faisaient de leur travail un sujet de curiosité pour les clients.

— Nous pouvoir essayer ? demanda M. Calebasse.

— Faites donc, les y engagea le *shilang*.

Sur un signe de son supérieur, M. Champignon-noir se mêla aux employés. Les deux premiers plats qu'il lança explosèrent au sol, mais les suivants parvinrent à destination aussi aisément que s'il avait lancé de la vaisselle toute sa vie.

— Ce sont des jongleurs-nés ! se réjouit le *shilang*, qui suivait ces évolutions d'un œil bienveillant.

Quelqu'un cria au voleur. Il y eut une bousculade dans le sillage d'un individu qui s'enfuyait à toutes jambes. Voyant que les gardes chargés de leur protection ne bronchaient pas, M. Champignon-noir saisit un plat, reproduisit à la perfection le geste des vendeurs de céramique et le lança avec force en direction du voleur, qui le reçut à l'arrière de la tête et s'effondra de tout son long.

— Noter ! ordonna M. Calebasse à M. Courge, son scribe.

Le *shilang* était enchanté.

— Je félicite Votre Excellence. Vous avez là un expert en jonglerie.

— Oui, répondit l'ambassadeur. Nous venus de pays wo pour étudier jonglerie chinoise.

Ti se demanda s'il était bien sage de leur confier des arcs et des flèches, quand ils étaient capables d'assommer un homme à l'aide d'une simple assiette.

— Il y a quelque chose de bizarre avec ces Wo, marmonna-t-il dans sa barbe.

— Certes, dit le *shilang*, à qui cela plaisait davantage que les interminables réunions gouvernementales. Ils sont comiques !

Il se détourna pour discuter acrobatie avec l'ambassadeur. Ti commençait à craindre que le problème ne soit plus grave. Ces Wo étaient plus habiles qu'ils n'en avaient l'air, ils faisaient preuve d'une grande détermination et d'un don remarquable pour développer les inventions des autres. Tandis que M. Calebasse amusait le vice-ministre, Ti entreprit M. Courge afin de jauger l'état de la justice insulaire.

— Que fait-on à un voleur dont le butin n'excède pas la valeur de trois rouleaux de soie, dans votre pays ?

— Couper tête.

— Voyons le cas d'un meurtre avec violences, mais sans prémeditation.

— Couper tête.

Ti commença à tiquer.

— Avec des circonstances atténuantes ?

— Pas besoin dire, vous connaître réponse.

— Et pour un outrage envers un seigneur, un général ou un membre de la Cour ?

— Ah ! Ça différent !
— À la bonne heure !
— D'abord vingt coups fouet sur dos, puis méchant homme rester attaché journée et nuit sur place village.

Il y eut un silence.

— Puis couper tête, conclut l'expert en procédures légales des îles lointaines.

Ces longues marches et autres exercices physiques avaient ouvert l'appétit de la compagnie. Ils atteignaient justement le « service des brasseurs ». Il y avait là l'échoppe d'un restaurateur connu pour avoir fait fortune en vendant de la bouillie, le local d'une marchande de céréales à bon marché, où un panneau annonçait que la propriétaire léguait sa demeure à l'église bouddhique pour y ouvrir un monastère, et une boutique de pâtisseries frites et de boulettes sucrées cuites à la vapeur qui ne faisait la promotion de personne.

Les gardes chassèrent les quelques clients qui occupaient les bancs, afin que le *shilang*, le directeur de la police, le secrétaire Lu et la représentation diplomatique puissent s'asseoir.

Les repas étaient toujours un problème pour les Wo. Le vice-ministre s'étonna de les voir chercher avec peine quelque chose à manger parmi les nombreux plats qu'on leur proposait.

— Nous pas assez civilisés pour apprécier cuisine à vous, s'excusa M. Calebasse.

Autant dire qu'ils la jugeaient répugnante.

— Je ne comprends pas ce qui peut les dégoûter, dit le *shilang*. Quoi de plus raffiné qu'une patte d'ours farcie ou une cervelle de singe bien tiède dans sa boîte crânienne ?

— Ces Wo ne sont pas faits comme tout le monde, expliqua Ti.

— Tâchez de leur faire sentir la subtilité de notre art culinaire. Leur aversion est une injure pour notre culture millénaire.

Afin de complaire au *shilang*, M. Calebasse enjoignit à M. Citrouille de goûter de tous les plats. Le restaurant disposait d'un vaste éventail : scorpions grillés, tranches de serpents, panse de cerf et grenouilles entières en brochettes. C'était ce visiteur qui avait la plus dure tâche. Quand son beau teint ocre

tourna au verdâtre, le *shilang* se leva de table pour mettre fin à ce spectacle ahurissant.

— Oh, jolie pièce coréenne ! s'exclama M. Piment quand Lu Wenfu tira de sa manche de quoi payer le repas.

Les mandarins se figèrent dans un bel ensemble. Dans la paume du secrétaire, parmi la monnaie de bronze, brillait une pièce d'or. Le juge Ti la lui prit pour la passer au vice-ministre, qui l'examina à son tour avec la plus grande surprise. Elle portait l'emblème du royaume coréen de Koguryo.

Lu Wenfu était pétrifié. Le vice-ministre le désigna au chef des gardes, qui l'empoigna, le secoua et retourna ses manches.

Plusieurs pièces tombèrent à terre avec divers objets personnels, dont le sceau officiel du bureau des Hôtes d'Etat. Les deux articles ne s'accordaient pas du tout.

— Qu'est-ce à dire, Lu ? fit le *shilang*.

Le secrétaire bredouilla qu'il ignorait comment cette somme était arrivée dans ses manches. Son valet les lui préparait chaque matin ; sans doute était-ce cet esclave borné qui avait commis l'impair.

L'explication parut très peu satisfaisante. Il était formellement interdit aux mandarins de recevoir ou de détenir de l'argent étranger. De plus, exhiber ces richesses douteuses devant un supérieur était un affront qui ne prédisposait pas en sa faveur. Lu fut accusé de corruption.

— Nous scandalisés par inconduite Lu Wenfu, dit M. Calebasse, avec une expression de dégoût pire que celle qu'il avait eue devant les chenilles en cassolette.

Le *shilang* était blême. L'ambassadeur des Wo appuyait sur le point douloureux. Le vice-ministre venait de perdre la face en public.

— Coréens plaie pour humanité, renchérit M. Chou de sa voix flûtée.

— Ça va bien, n'en rajoutez pas ! protesta le juge Ti, que ces vagabondages de pièces d'or commençaient à irriter.

Il décida de s'entremettre pour sauver le malheureux secrétaire. Non qu'il eût pour lui une très grande estime, mais la découverte de sa corruption avait eu lieu sous ses yeux, ce qui était gênant. Il laissa le *shilang* boudeur poursuivre la visite

avec les Wo et resta sur place avec le capitaine des gardes. Celui-ci avait fait vider la taverne afin de fouiller et d'interroger son prisonnier. « Décidément, se dit le juge, cet or coréen est maudit, il ne crée que désordre partout où il paraît. »

Le capitaine rappela un cas similaire, survenu dix ans plus tôt. Un scribe du Grand Secrétariat avait accepté des cadeaux de la part d'une délégation. Après l'avoir interrogé en personne, l'empereur l'avait condamné à mort, peine que la Cour avait commuée en flagellation et bannissement.

Il importait d'empêcher les vassaux des Tang d'avoir accès à des informations telles que les projets militaires ou la lutte contre la rébellion. À vrai dire, l'observation des phénomènes astronomiques, celle des évolutions du vent ou des nuages étaient, elles aussi, des secrets d'État, car on y voyait des présages quant à l'avenir de la dynastie des Tang. Leur divulgation était punie de strangulation. Pour les autres sujets sensibles, la peine était d'un an et demi de servitude. Résolu à établir le mobile de la corruption, le capitaine exigea des noms et brandit son sabre.

— J'avoue, j'avoue, j'avoue ! s'écria le pauvre Lu.

Puisque la punition était sur catalogue, il choisit d'avoir divulgué auprès des gens de Koguryo la recette des crèmes de jouvence de l'impératrice Wu, sujet qui ne l'entraînerait pas à pire peine qu'un exil à vie dans un trou de campagne infect. Ces aveux spontanés satisfirent le capitaine : son enquête était bouclée.

— Ne voyez-vous pas qu'il ment ? s'insurgea Ti.

L'officier leva de nouveau son glaive.

— Tu mens ! hurla-t-il à la face du secrétaire, qui éclata en sanglots.

À ce régime, Lu Wenfu confesserait tout ce qu'on voudrait et on ne serait pas plus avancé. Or il y avait une curieuse concordance entre l'apparition de l'or dans ses manches et la promenade des Wo. Une horrible appréhension saisit le magistrat. Il fit ses recommandations à Lu Wenfu de manière à ce que le capitaine ne l'écharpe pas et partit à la poursuite de la délégation diplomatique.

Le marché de l'ouest était un labyrinthe inextricable. Il mit du temps à retrouver la trace des visiteurs, encore dut-il demander de tout côté par où ils étaient partis. Les déplacements du *shilang* et de son groupe avaient tout du passage de la comète au firmament : chacun avait remarqué leur éclat, nul ne savait où ils avaient disparu ni quand ils repasseraient.

Ti aperçut enfin Tsiao Tai, qui flânait devant un étal. Les Wo n'étaient plus loin. Ce fut à ce moment qu'une terrible prémonition augmenta ses craintes.

XVIII

La moustache d'un Cantonais met le juge Ti en péril ; un renversement d'alliances internationales anéantit son enquête.

L'enseigne sous laquelle se tenait Tsiao Tai était celle d'une librairie. Pris d'une affreuse intuition, le juge Ti saisit son lieutenant au passage et entra dans la boutique.

La grande pièce carrée était garnie de rayonnages où l'on rangeait les ouvrages disponibles pour la copie. Ce fastidieux travail était accompli par des lettrés assis en tailleur autour de tables basses, pour la plupart des candidats qui avaient raté les examens mandarinaux, faute d'avoir pu s'offrir l'enseignement des meilleurs maîtres. Il y avait toujours, en Chine, de l'emploi pour un homme sachant rédiger. On ne pouvait mourir de faim tant qu'on avait une tête pour se rappeler les idéogrammes et une main pour tenir un pinceau.

Les scribes noircissaient de longues feuilles de papier de haut en bas et de gauche à droite. Elles étaient ensuite collées ensemble pour être enroulées autour d'un bâton. Les traités étaient divisés en chapitres séparés et numérotés. Il était d'usage de mesurer l'importance d'une bibliothèque non au nombre de titres, mais au nombre de rouleaux.

Tsiao Tai déclara que son maître, le directeur de la police, venait vérifier les commandes récentes. Le libraire leur présenta son registre. Ti lut ce qui y avait été inscrit en dernier : *L'Art de la guerre*, *Traité militaire de Maître Wou*, *Code militaire du Grand Maréchal*, *L'Art du commandement*, *Les Trois Ordres stratégiques* et *Les Six Arcanes stratégiques*.

Le pupitre se mit à danser devant les yeux du mandarin tandis que le sort promis au pauvre Lu Wenfu se rappelait à lui. La vision prémonitoire d'un directeur de la police décapité en place publique pour trahison lui donnait des vertiges. Après

avoir fait un effort pour recouvrer son sang-froid, il demanda d'une voix presque impavide quelle était l'identité du commanditaire.

Le libraire compulsa son registre. Son index descendit le long de la dernière colonne d'idéogrammes.

— Un certain Li... Non, voilà : Ti Jen-tsie, de Canton. Un gros moustachu assez laid et très vulgaire.

Ti bondit vers la table la plus proche et arracha l'un des rouleaux des mains du copiste. Son tampon personnel figurait en effet sur la première page.

— Je *suis* Ti Jen-tsie, mandarin du troisième rang, deuxième catégorie ! cria-t-il au commerçant.

Celui-ci le dévisagea avec méfiance comme s'il vérifiait la concordance d'un laissez-passer.

— Vraiment ? Pourtant, vous ne lui ressemblez pas du tout.

Le propriétaire de la bibliothèque pillée chargea son lieutenant de confisquer les exemplaires subtilisés chez lui et exigea une description précise de l'imposteur.

Le client qui s'était présenté une heure plus tôt avait surpris le libraire tant par sa mise que par son accent.

— Il baragouinait notre belle langue ? supposa Ti, qui bouillait intérieurement.

— Pas du tout, seigneur directeur. Il s'exprime parfaitement bien, mais ses inflexions sont celles des gens du Sud. Rien d'étonnant, puisqu'il est de Canton.

Le libraire avait été alléché par la longueur de sa liste. Les livres étaient des objets coûteux, et ceux qui pouvaient se les offrir, pas très nombreux. En revanche, le contenu l'avait troublé. Il avait informé « M. Ti » que la reproduction de tels textes était soumise à autorisation, surtout quand il s'agissait de les remettre à des voyageurs.

« Rappelle-moi quelle est la punition pour la vente à des étrangers sans permis préalable ? avait-il demandé à son premier scribe.

— L'exil à trois mille *li* de la capitale », avait répondu son employé sans lever le nez de son parchemin.

Le client avait eu un petit rire poli. Il n'était pas un étranger et n'était pas non plus n'importe qui, comme l'attestait sa carte

de visite. Il s'agissait de l'honorable mandarin Ti Jen-tsie, sous-archiviste adjoint à la préfecture de Canton.

« Sous-archiviste adjoint ! » répéta en lui-même le haut magistrat à la robe verte et aux joues rouges.

L'autre obstacle était que la librairie ne disposait pas de tous ces textes. Aussi « M. Ti », homme prévoyant, lui avait-il laissé les siens en dépôt.

— Ressemblait-il à un Wo ? demanda le juge.

— En aucune façon, seigneur ! répondit le libraire du tac au tac.

Le mandarin s'étonna qu'il fût si catégorique — savait-il seulement à quoi un Wo ressemblait ? De fait, le libraire ignorait ce qu'étaient les Wo, mais il savait de quoi les gens du Sud avaient l'air. La moustache broussailleuse et le costume étaient typiques. Il portait la robe courante dans cette région méridionale, trop large, trop verte, et ornée d'un nombre invraisemblable de pompons.

— Des boules de soie de haut en bas, vous savez...

Le libraire se plaignit amèrement de perdre une commande pour laquelle des arrhes avaient été déposées : qu'allait-il bien pouvoir dire à ce brave « M. Ti » ? Le mandarin dressa l'oreille.

— Je suppose qu'il vous a payé en pièces d'or du royaume de Koguryo ?

— Nullement, seigneur. Jamais je n'aurais accepté de la monnaie étrangère.

Le commerçant tira de sa manche une petite bourse où reposaient six magnifiques perles fines aux reflets roses.

Après une nouvelle traversée du marché au pas de course, Ti rattrapa enfin ses Wo devant une boutique d'esclaves domestiques à l'enseigne du « Bonheur de la ménagère ». Les visiteurs étaient bien au nombre de neuf, un chiffre inchangé depuis que leur spécialiste du yin et du yang recevait l'enseignement particulier prodigué au palais. Ils suivaient tranquillement le *shilang*, qui détaillait avec complaisance les merveilles de l'empire offertes à leur convoitise par des négociants affairés.

Le vice-ministre reprocha à Ti de ne pas leur avoir encore fait admirer les beautés de l'architecture impériale. Il avait été

convenu qu'on les emmènerait dès le lendemain voir de somptueux bâtiments, à commencer par les fortifications de la capitale, la forteresse du Nid-des-Aigles et le poste militaire de Frappe efficiente. Ti nota que leur intérêt pour l'art de la construction allait aux bâtiments défensifs.

Lu Wenfu marchait entre deux gardes, la tête basse et les mains liées. Ti décida de jouer son va-tout. Il se planta devant l'accusé et lui posa la question décisive :

— Répondez-moi, Lu ! Vous êtes-vous abaissé à toucher de l'argent coréen ?

— Non ! s'écria le secrétaire, dans ce qui ressemblait moins à un mot qu'à un gémississement.

Le magistrat se tourna vers le vice-ministre.

— Ne venons-nous pas d'entendre une protestation d'innocence empreinte d'un indéniable accent de vérité ? Je supplie Votre Excellence de surseoir à l'inculpation pendant vingt-quatre heures. Je me fais fort de démontrer, d'ici là, que tout cela n'est qu'un malentendu.

Il plut au *shilang* de faire acte de clémence devant la délégation. Ti comprit cependant, à l'expression du haut fonctionnaire, qu'il avait intérêt à tenir sa promesse, ou bien il y aurait de l'inculpation pour plus d'un mandarin.

Madame Deuxième, la plus enrobée et la moins sophistiquée de ses trois compagnes, était en train de coudre des breloques porte-bonheur sur la tenue de noces de leur fils. Ces amulettes lui assureraient le bonheur conjugal et, surtout, elles favoriseraient le bon caractère de sa promise – on se retrouve si souvent marié à un conjoint cassant et autoritaire !

Elle était vêtue d'une robe rose d'une coupe inhabituelle dans les régions du Nord. Ti se frappa le front en se reprochant sa lenteur d'esprit. Cela s'appelait « avoir des yeux et ne pas reconnaître le mont Taishan ».

— N'avez-vous pas la même robe en vert ?

Elle lui sourit, surprise et heureuse qu'il eût remarqué sa toilette.

— Si fait. Je trouve ces pompons très seyants.

Le doute n'était plus permis. Les traîtres Wo s'étaient servis dans les coffres à habits de ses épouses pour se fabriquer une

tenue de Cantonais. Qui avaient-ils pu envoyer commander ces livres à leur place ? Aucun d'eux ne parlait assez bien le chinois pour s'être fait passer pour un sujet de Sa Majesté, même originaire du Sud. Or Ti ne voyait personne dans leur entourage qui s'exprimait avec un tel accent.

Tout en cousant, madame Deuxième songeait aux curieux noms de leurs invités.

— Ils me font penser à ce proverbe, vous savez, pour dire qu'on fait mine de s'en prendre à quelqu'un alors qu'on vise en réalité quelqu'un d'autre : « Désigner la citrouille pour insulter la calebasse ».

Ti la contempla avec stupéfaction. Il la trouvait géniale.

— Vos réflexions sont aussi merveilleuses que votre robe du Sud.

— Oh, je fais ce que je peux avec nos vieux chiffons, répondit-elle avec une pointe d'acidité.

Ti se garda de relever l'allusion, peu désireux de s'engager dans une conversation sur le sujet de leurs dépenses domestiques.

— Au fait, votre M. Chou, là, reprit madame Deuxième, c'est une femme.

Visiteur numéro neuf n'avait pu dissimuler son véritable sexe dans l'intimité des dames de la maison.

Elles l'avaient surpris à essayer leurs robes et leurs produits de maquillage.

— Je connais des hommes qui se maquillent, objecta Ti. Les comédiens, certains eunuques, les vieux courtisans...

— Je ne pense pas que les vieux courtisans se bandent les seins, ni qu'ils urinent en position assise, précisa madame Deuxième avant de mordre son fil. Au reste, ses compagnons sont au courant. Quand vous n'êtes pas là, ils la traitent avec le plus grand respect. J'aimerais bien que nos Chinois aient autant d'égards pour les personnes du yin ! Il n'y a pas que du mauvais, chez ces sauvages, en fin de compte.

Une nouvelle fois, Ti laissa glisser l'allusion. Une autre question l'occupait désormais : qui était M. Chou ?

— Si je pouvais l'observer sans être vu..., marmonna-t-il dans sa barbe.

— Oh, mais il y a un moyen très simple, déclara sa Deuxième. Nos enfants sont fascinés par l'étrangeté de nos hôtes. Ils ont établi un poste d'observation très commode, dans le vestibule. Seulement, je ne sais pas si ce sera de la dignité de Votre Excellence...

Bien que le système agencé par sa progéniture fût en effet très loin de convenir à sa dignité, le juge Ti se trouva bientôt en équilibre précaire sur un trépied posé sur un coffre à vaisselle. Ainsi juché, il atteignait la bonne hauteur pour glisser un œil dans la pièce attenante, grâce à un trou qu'un doigt indiscret avait ménagé dans la fine paroi de séparation.

Assis sur ses talons, M. (ou Mme) Chou était plongé(e) dans la lecture d'un texte dont les illustrations suggéraient qu'il n'était pas destiné aux dames. Cette entorse à la chasteté supposait qu'il(elle) ne s'était pas voué(e) au Bouddha ni, sans doute, à aucune autre divinité connue de Ti. Si ses compagnons le(la) traitaient en personnage supérieur sans qu'il(elle) fût un(e) prêtre(sse), il(elle) devait être de très haute naissance.

Ti en était là de ses cogitations quand l'un des pieds du tabouret glissa du coffre. Le mandarin chut avec un grondement d'éruption volcanique. Quand il se releva en se massant le bas du dos, M. (Mme) Chou contemplait les dégâts, debout dans l'encadrement de la porte. Son regard monta jusqu'au trou percé dans la paroi, puis redescendit sur son hôte, qui rougit sous sa barbe. Ti ne vit qu'une seule façon de ne pas perdre la face : il se prosterna comme on le fait devant un être d'un rang très supérieur à soi-même.

— Ma modeste demeure est infiniment honorée de recevoir une personne telle que vous.

La dame des Wo comprit immédiatement ce qu'il voulait dire. Après l'avoir invité à se relever d'une voix qui n'avait plus rien de masculin, elle ôta son bonnet d'un geste gracieux et dénoua son chignon. Ses longs cheveux noirs se répandirent en pluie sur ses épaules et dans son dos. Ti n'avait plus devant lui un élève en arts décoratifs chétif et efféminé, mais bien une femme d'environ trente ans à l'expression un peu triste.

M. Courge entra à son tour, passa devant le juge comme si de rien n'était et vint s'incliner très bas devant « dame Chou »

en murmurant quelques mots dans leur langue pleine de *a* et de *i* accommodés à toutes les sauces. Quand elle lui eut répondu, le spécialiste des belles lettres s'inclina de nouveau et s'adressa à leur hôte dans un chinois parfait, quoique teinté d'une pointe d'accent méridional.

— Ma maîtresse tient à vous remercier de l'avoir accueillie au sein de votre famille. Jamais auparavant elle n'avait connu la tranquillité d'une vie domestique sans périls, sans menaces ni intrigues.

« Sans intrigues » parut tout à fait exagéré au magistrat. Sa maison s'était changée en nid de comploteurs dès leur arrivée. Il voulait bien croire, cependant, qu'elle s'y sentait plus en sécurité que dans les châteaux de son archipel.

« Dame Chou » donna un ordre bref, et M. Courge reprit son discours.

— Je vous présente dame Toochi, fille de la princesse Nukada no Okimi, elle-même fille du prince Kagami. Elle fut la grand épouse impériale du trente-neuvième empereur des Wa, son cousin, dont le règne fut hélas abrégé au bout de quelques mois.

— Et elle est la fille de Temmu, l'empereur régnant des Wo, compléta le juge Ti. Pardonnez-moi, madame, mais ne m'a-t-on pas dit que vous vous étiez retirée dans un monastère ?

Dame Toochi poussa un profond soupir. M. Courge se chargea de relater les conditions rocambolesques qui avaient présidé à sa survie. Depuis le coup d'État, la nouvelle impératrice, dame Unionosarara, avait entrepris de dégager la voie qui permettrait à son propre fils de monter un jour sur le trône. L'usage était de prier les épouses des princes déchus de se suicider. Dame Toochi avait pu différer un moment en sa qualité de fille de Temmu, mais ce privilège ne pouvait avoir qu'un temps.

Ti vit que le cours des choses allait dans le même sens des deux côtés de la mer Jaune.

— Ainsi, quitte à vous suicider, vous avez choisi de venir en Chine, conclut-il.

Elle avait prétendu qu'une déesse, apparue en rêve, lui ordonnait de se rendre dans un lieu saint. Cet endroit était sous

la direction d'une de ses sœurs. Trois jours après son arrivée, l'abbesse avait informé la Cour que les dieux avaient rappelé dame Too Chi auprès d'eux. Au même moment, les navires de la délégation diplomatique jouaient leur destin au gré des vents marins.

Dame Too Chi désigna les objets qui l'entouraient :

— Ici belles fleurs pour bouquets, beaux tissus, beaucoup travail.

Elle était plutôt grande, solidement bâtie, indéniablement intelligente et volontaire. À une époque déjà lointaine, elle avait été choisie pour transmettre ces qualités aux futurs héritiers du trône. Rien de tout cela ne s'était réalisé.

Ti dit qu'il ne comprenait pas qu'une impératrice, même détrônée, ait pu accepter de se rabaisser jusqu'à s'habiller en homme du peuple. M. Courge répondit sans prendre la peine de consulter sa maîtresse :

— Nous sommes des Wa. Même l'impératrice.

La curiosité du mandarin n'était pas satisfaite. Toute réponse entraînait une nouvelle question. Celle qui l'occupait maintenant était : qui étaient véritablement ces visiteurs qui avaient parmi eux une souveraine déchue ?

Celle-ci se lança dans un long discours d'au moins cent syllabes — ce qui aurait fait à peu près autant de mots en chinois, mais n'en représentait peut-être pas vingt dans la langue des Wo. Ti ne put se tromper sur le sens de ses inflexions : elle le suppliait.

— Dame Too Chi vous prie de ne pas lui poser de questions, traduisit M. Courge dans une version certainement très abrégée. Elle ne peut compromettre notre mission, elle perdrait l'estime d'elle-même.

Comme les préceptes confucéens interdisaient au magistrat d'indisposer une personne d'un rang plus élevé que le sien, il allait comme toujours devoir s'en remettre à ses facultés de déduction et d'observation.

M. Courge le raccompagna poliment vers la sortie. Ti eut la conviction d'être en présence du fameux amateur de livres de Canton qui se faisait appeler « Ti Jen-tsie ».

— Vous ignorez peut-être que le commerce interdit est assimilé à du vol, le prévint-il. Vos marchandises seront confisquées.

— Nous sommes certains que le si grand magistrat que vous êtes saura trouver une solution qui conviendra à tout le monde, répondit M. Courge avant de refermer la porte.

Le mandarin continua de contempler le battant de bois ouvragé comme s'il avait subitement perdu l'usage de ses jambes. Le message était clair et, surtout, exact. Il était trop compromis pour s'en sortir après leur chute. Lui, sa maisonnée et les petits sournois qu'il hébergeait voguaient sur le même navire.

Il commençait à soupçonner une vaste imposture. Peut-être ne s'agissait-il même pas d'une authentique ambassade. Peut-être ces Wo étaient-ils des transfuges qui avaient fui leur pays après avoir pris la place des diplomates. Mais, dans ce cas, que cherchaient-ils ? Quel était leur objectif réel ? Et surtout : dans quel bourbier s'était-il fourré ?

S'il voulait avoir une chance de se disculper et de sauver Lu Wenfu, il devait absolument prouver leur culpabilité.

« Désigner la citrouille pour insulter la calebasse », avait dit madame Deuxième. Les Wo avaient attiré l'attention sur le secrétaire Lu afin d'écartier le juge Ti et de troubler le *shilang*. Ce dernier ne s'était pas rendu compte que M. Courge leur faussait compagnie pour aller passer sa commande de livres sous son déguisement de Cantonais. S'il obtenait la preuve de leur duplicité, Ti aurait fait un grand pas vers la sauvegarde de son clan.

Il alla fouiller dans les coffres de sa Deuxième et y découvrit la fameuse robe verte à pompons. Il s'en revêtit et l'assortit d'une paire de bottes en buffle des rizières du Sud qu'il possédait.

Déterminé à débusquer des témoins et des informations utiles, Ti fit le tour complet des commerces situés aux alentours de la librairie ; mais il le fit incognito, car il n'appartenait pas à un directeur de la police de mener des enquêtes de terrain. Pour se donner une raison d'être là, il achetait ça et là des gâteaux et des sucreries. Hélas, hormis le libraire, nul n'avait vu de

moustachu vêtu comme lui et chargé d'un sac de livres ; les friandises s'accumulaient dans un paquet de plus en plus encombrant.

Son obsession pour les moustaches fournies fit le tour du marché plus vite que lui. Après avoir fait chou blanc dans une taverne, il s'approcha d'un étal de beignets dont le propriétaire surveillait du coin de l'œil une bande de gamins alléchés.

— Vous n'auriez pas remarqué... ? commença Ti.

— Un type du Sud avec une moustache et un grand sac ? Hélas non, mon bon seigneur. Une galette de froment ?

— Mais nous, si, affirma l'un des enfants qui lorgnaient le paquet aux sucreries.

Ti le leur remit et les invita à lui révéler ce qu'ils savaient.

— En fait, il n'avait pas de moustache, reprit le garçon en crachant des miettes de mangue frite. Mais il avait bien un grand sac et une robe verte comme la vôtre.

Ils l'avaient vu entrer dans la taverne d'où Ti sortait à l'instant. Le mandarin ne regretta pas ses largesses.

— Encore vous ! lui lança le tenancier de l'établissement. Je vous ai dit que ce type à moustache n'était pas de mes clients !

— Oubliez la moustache.

Il répéta la description établie par les enfants.

— Oh, celui-là... Il s'est arrêté ici pour changer de vêtements. Il avait un problème de bottes. Moi, je dis que les seules bonnes chaussures sont celles qu'on fait coudre sur mesure. Je me demande ce que vous pourrez tirer de ça.

Ti était décidé à en tirer énormément. Il entreprit de visiter un à un les cordonniers du *hang* voisin. L'un d'eux reconnut avoir réparé ce jour même une paire de bottes du Sud en bon cuir.

— Comme les vôtres, tenez.

Ti avisa les semelles disposées autour de lui. Le vieil homme avait l'habitude de les marquer à la craie d'un dessin en forme d'étoile. Le mandarin s'assit et se déchaussa.

Ses semelles portaient une étoile.

Ti rentra chez lui en tenant ses bottes à la main pour ne pas risquer d'effacer la preuve. Il avait dû acquérir une paire de souliers neufs qui lui faisaient mal aux pieds – sa douleur et ses

ampoules seraient portées au compte lourdement chargé du délinquant en robe à nœuds.

Il se rappela l'incident causé par M. Champignon-noir, surpris dans une caserne pendant qu'on leur prodiguait une leçon de taoïsme au sanctuaire du père de Lao Tseu. Il savait désormais qu'il avait été dupé. Restait à établir l'étendue des dégâts.

Les Wo étaient à leurs leçons en ville. Ti alla droit à leurs appartements. Du premier coffre à habits qu'il retourna tomba l'un de ces feuillets sur lesquels ils notaient leurs impressions. Il était rempli de croquis détaillés où figuraient des arbalètes à plusieurs coups, des pièges constitués de grilles hérissées de pointes, des chars à chevaux blindés, et d'autres, dotés de piques offensives. Il y avait là, à n'en pas douter, tout ce qu'on pouvait voir à la caserne de la Divine Stratégie. Suivaient des commentaires de M. Piment, l'artisan, sur la manière de forger ces objets.

— Ahum, fit une voix dans son dos.

Son Excellence Calebasse se tenait sur le seuil, avec la mine d'une personne gênée d'avoir vu ce qu'elle n'aurait pas dû voir, mais incapable de faire comme si elle n'avait rien vu.

Ti se leva et lui montra ce qu'il tenait à la main. Il disposait désormais d'assez de témoignages pour établir qu'ils avaient passé commande de livres interdits et s'étaient livrés à l'espionnage. L'honneur de l'ambassadeur exigeait qu'il disculpât Lu Wenfu, quitte à fournir à l'administration n'importe quelle explication acceptable.

— Vous direz que vous avez pris les manches du secrétaire Lu pour les vôtres.

— Moi pas hasarder importante mission ! se défendit Visiteur numéro un.

Ti sentit que la colère n'était pas loin d'avoir raison de sa courtoisie confucéenne. Il saisit le récalcitrant par son habit et l'entraîna de force vers le porche.

— Voyons comment la Cour prendra vos lâchers d'or coréen dans nos latrines !

S'il ne voulait pas collaborer, on pouvait encore le faire accuser par les diplomates de la péninsule : c'était forcément de

leurs coffres que provenaient ces pièces. Ti le jeta dans une chaise à porteurs et ordonna qu'on les conduisît à l'enclos des barbares. Les diplomates seraient ravis de coopérer : ils détestaient les Wo.

En réalité, la coopération était loin d'être acquise.

Certes, le représentant de Koguryo, qu'ils rencontrèrent tout d'abord, se montra encourageant :

— Ces chiens n'ont pas eu besoin de nous voler ici, seigneur directeur. Notre or est entre leurs mains depuis longtemps ! Ils l'ont emporté lorsqu'ils ont évacué notre pays, chassés par les glorieuses armées de votre bienveillant souverain !

Un cri incongru interrompit ces déclarations pleines d'intérêt :

— Mon cher M. Calebasse ! Quelle joie !

Du plus loin qu'il le vit, l'ambassadeur de Silla ouvrit des bras fraternels à son collègue du Dongyang. Il l'embrassa comme si cet homme venait de lui donner sa sœur de quinze ans pour concubine. Ti espéra que cette étonnante réconciliation n'allait pas se faire sur son dos. Pour l'heure, elle se faisait sur celui des deux autres royaumes, dont les émissaires dardaient des yeux furibonds sur le duo.

Silla venait d'avertir son émissaire d'un renversement d'alliances qui changeait tout. Deux ans plus tôt, ce royaume avait profité du retrait des Wo pour mettre la main sur de vastes territoires. Comme cela déplaisait aux Tang, l'empereur Temmu avait décidé de renouer avec Silla, dont l'ambassadeur était désormais fâché avec ses anciens compères.

— N'écoutez pas les discours de ces mauvaises langues, enjoignit l'émissaire de Silla au mandarin. Pour une phrase mensongère contre mon cher ami, j'en dirai trois pour sa défense, moi !

« Tout aussi mensongères, sans doute », compléta le juge Ti.

L'homme de Silla ne se lassait pas de cajoler M. Calebasse.

— Je suis heureux de voir nos différends aplatis. Il est si naturel que deux voisins comme nous soient intimement liés !

Ti comprit tout aussi « naturellement » qu'il n'avait aucune chance d'obtenir un témoignage qui mettrait en péril une si belle amitié.

Une seule solution s'ouvrait à lui pour sauver Lu Wenfu. Il ordonna à un garde de raccompagner M. Calebasse et se rendit à la prison, toute proche, où l'on gardait les prisonniers importants.

Elle était équipée d'une série de cages en bambou posées les unes à côté des autres dans une vaste salle non chauffée. C'était, en cette saison, un véritable supplice, car on pouvait à peine s'y mouvoir et, donc, on y gelait sur pied. Cette installation était d'un excellent rapport pour l'État, à qui elle épargnait des frais de torture, et même le coût d'un jugement en cas de décès. La condamnation et la sanction qui s'ensuivait, coups de bâton ou exil dans les mines, étaient un soulagement pour les détenus.

M. Lu se leva à l'approche du magistrat. Courbé par l'exiguïté, les mains crispées sur les barreaux, il avait tout d'un homme détruit, ravagé par l'angoisse. Il ne comprenait rien à ce qui lui était arrivé.

— Voilà ce que vous allez dire pour votre défense, lui indiqua le mandarin : vous accuserez les Wo d'avoir voulu détourner l'attention du *shilang*. J'ai des témoins autant qu'on en voudra.

Le secrétaire demanda pourquoi ces drôles de petits barbares incultes se seraient livrés à pareille manipulation. Ti lui résuma l'histoire des livres qu'ils avaient donnés à copier.

Dans la lueur de la lanterne, il vit toute trace de lassitude s'effacer du visage du prisonnier. Lu Wenfu s'assit, son regard reprit sa netteté, il était redevenu le brillant employé du bureau des Hôtes impériaux. Il parvint même, en dépit du peu de place, à exécuter un *ko-teou* parfait devant le directeur de la police.

— Votre Excellence me sauve la vie. Je ne l'oublierai pas. Je n'oublie jamais rien.

Sur le chemin du retour, Ti se demanda ce que Lu avait bien pu vouloir dire par là.

XIX

Les Wo font valoir leur bon droit à coups de marmite ; un manteau d'or vole à leur secours.

La cloche du couvre-feu n'allait pas tarder à sonner. Ti emprunta un palanquin ministériel pour rentrer chez lui au plus vite. Il neigeait sur Chang-an, tout était blanc et feutré, comme si rien de néfaste ne pouvait s'y produire. Ti avait pourtant le pressentiment qu'un volcan couvait sous la glace.

Il commençait seulement à cerner la véritable personnalité des Wo. Sous leurs dehors incultes, ils avaient été capables d'une très fine analyse de la société chinoise. Ils avaient attaqué l'ordre parfait avec une dose infime de désordre, à la manière d'une goutte de vinaigre tombant sur une pierre calcaire. La capitale des Tang était un grand organisme vivant. Une simple piqûre d'acupuncture appliquée à un nœud névralgique bien choisi avait provoqué une réaction démesurée. Les Wo étaient parvenus à désorganiser l'ensemble du corps social pour accomplir leurs desseins.

— Bande de petits serpents ! marmonna-t-il pour lui-même tandis que le palanquin tournait le coin de sa rue.

Le juge avait en tête une idée qui ne pouvait manquer de séduire ses chers invités. Installés sur les nattes de leur logement, ils étaient en train de transformer en pigeons, renards et grenouilles de petites feuilles de papier coloré, un passe-temps inoffensif qui semblait les captiver. Le mandarin leur annonça qu'il leur avait préparé une leçon culturelle aussi charmante qu'imprévue : ses épouses s'offraient à leur présenter personnellement, en détail et tout de suite, la manière chinoise d'entretenir un époux par une conversation choisie dans un intérieur élégant.

Les Wo sourirent, marque d'un enthousiasme incommensurable. Ils rangèrent avec soin leurs pliages sur un coffre et se laissèrent conduire chez les dames Ti, qui interrompirent leurs travaux de couture pour répondre à la lubie soudaine de leur mari.

Ce dernier les laissa à leurs lectures poétiques, se munit d'une lanterne et s'en fut fouiller méticuleusement l'appartement d'amis.

Les emplettes faites au marché par les Wo formaient un bric-à-brac ahurissant. Il y avait là un choix d'outils utilisés pour cultiver le riz ou battre le blé, ainsi qu'une curieuse poignée de béquilles dont il ignorait absolument l'usage. Il aurait bien aimé savoir ce que ces gens férus d'art et de textes classiques comptaient faire de cet attirail hétéroclite.

Il déplia un à un les vêtements contenus dans leurs coffres. En les retournant, il vit qu'on y avait ajouté des sortes de poches intérieures, la cachette idéale où fourrer les livres qu'ils se procuraient en douce pendant leurs pérégrinations en ville. Restait à savoir où se trouvait à présent le butin.

Il se redressa et regarda autour de lui. Si seulement un élément sortait de ce fatras ! Mais tout ici était extravagant, si bien que rien ne se détachait du lot. Les instruments agricoles se mêlaient aux statues bouddhiques, aux vases en céramique vernissée, aux ustensiles de cuisine les plus banals... On se serait cru dans les réserves d'un antiquaire fou. Jusqu'à un tambour laqué de rouge qui trônait au milieu de tout ça comme une barrique vide !

Ce dernier retint l'attention de l'enquêteur. Il était décoré, d'un côté, d'une représentation de Confucius, et de l'autre, d'une de ses maximes à la gloire de l'équité, inscrite en caractères noirs. C'était un tambour de tribunal, à l'usage des plaignants désireux d'obtenir une audience. Ti se félicita de voir ses Wo s'intéresser enfin au système judiciaire qui avait accaparé la majeure partie de son existence. Ce qu'il ne comprenait pas, c'était le thème de la décoration. Étant donné l'intérêt très limité que ses élèves éprouvaient pour maître Kong, pourquoi avoir choisi un tambour à son effigie ? Mais

l'avaient-ils choisi, ou avaient-ils acheté le premier venu ? Et, dans ce cas, était-ce autre chose qu'un réceptacle volumineux ?

Ti parvint à faire tourner la face arrière du tambour, qui se dévissa comme un pot à gingembre. Comme il l'avait deviné, l'instrument de justice était loin d'être vide. Sous les écritoires, les pinceaux et les pierres à encre gisaient un monceau de rouleaux dont certains ne portaient aucun tampon de librairie. Il comprit à quoi avaient été utilisées les soirées prétendument consacrées à l'apprentissage de la calligraphie. Sous prétexte d'exercices, ils avaient recopié quelques ouvrages de la bibliothèque de leur hôte. S'ils réussissaient à quitter la Chine avec leur larcin, une partie de sa propre collection irait étancher la soif de connaissances des souverains de l'archipel lointain.

Entre les traités de philologie et les travaux historiques figuraient des études du droit et des institutions, ainsi qu'un relevé géographique des préfectures côtières que Ti avait rapporté de son affectation sur les rives de la mer Jaune. Cette vision lui donna des sueurs froides. Il n'en fallait pas plus pour préparer un débarquement. Il passa le quart d'heure suivant à trier tout cela afin de confisquer ce qui risquait de nuire à la sécurité de son pays.

Venaient ensuite un certain nombre de livres de médecine qu'ils ne pouvaient avoir acquis qu'auprès du Grand Service médical. Ces rapaces de médecins leur avaient donc cédé leurs recueils de pharmacopée et d'acupuncture. Les perles des mers de l'Est avaient dû couler d'abondance entre leurs doigts avides.

Quelque chose manquait à ce florilège. Où étaient les ouvrages de stratégie militaire, ceux que la Cour n'aurait jamais accepté de laisser lire par des étrangers ? Ti était certain que les Wo ne s'étaient pas résignés à abandonner derrière eux pareils trésors. Les manches des outils agricoles étaient-ils creux ? Leurs robes de femmes, dont ils possédaient un si grand nombre, étaient-elles doublées avec *L'Art de la guerre* ?

Alors que son regard parcourait la pièce, une idée absurde le frappa. Si les textes les plus précieux n'étaient pas dans les endroits les moins visibles, ne pouvaient-ils se trouver dans ceux que tout le monde pouvait voir ? Rassemblés sur un meuble, les pliages de papier formaient une ménagerie

hétéroclite d'animaux en tout genre. Ti saisit délicatement un renard habilement fabriqué à partir d'une large feuille de parchemin couleur fauve. Il défit le museau, les pattes, la queue, et lissa le feuillet redevenu plat. Deux fines couches de papier coloré protégeaient un document composé de minuscules idéogrammes. En l'approchant tout près de ses yeux, Ti parvint à déchiffrer deux phrases qui décrivaient la bonne façon de choisir son champ de bataille. C'était le chapitre central de l'œuvre de Sun Tzu, le plus grand stratège qu'eût connu la Chine.

Quelqu'un toussota dans le dos du mandarin. Neuf visages étonnés le contemplaient depuis le pas de la porte.

Ti fut d'abord gêné d'être surpris à fouiller dans les affaires de ses hôtes. Puis il se rappela qu'il œuvrait pour la sauvegarde de ses compatriotes. Il se releva et laissa tomber au sol les pliages qu'il avait en main. Les Wo se précipitèrent pour les récupérer et remettre de l'ordre dans leur inestimable collection.

— Ça précieux, seigneur Ti ! Pas abîmer !

— Plus précieux que votre bourse de perles prétendument volée, répondit le magistrat. Non seulement vous avez déclaré un méfait imaginaire, mais vous avez répandu votre or sur la voie publique pour détourner l'attention !

Ti mesurait à présent à quel point il avait été manipulé. Le lâcher de pièces d'or coréennes avait permis aux Wo d'orienter les visites culturelles vers les quartiers où ils pouvaient se procurer des livres et des informations. Cela avait commencé le matin où il avait surpris M. Petite-herbe se promenant tout seul en ville. S'ils avaient eu des difficultés de paiement chez les bonzes, cet après-midi-là, c'est qu'ils ne s'attendaient pas à ce que leur système fonctionnât si bien !

— Savez-vous ce qu'il en coûte de se moquer de moi ?

Ils l'ignoraient. Ti poussa un profond soupir.

— Pas grand-chose, en réalité. Mais cela n'excuse pas l'affront ! Vous êtes la force la plus maléfique à laquelle je me sois opposé depuis le début de ma carrière !

Les Wo se prosternèrent sur le plancher. Au moins avaient-ils appris la politesse. La nuit était tombée, c'était le couvre-feu, ils étaient tranquilles pour une explication détaillée.

— Vous m'avez menti dès le premier jour. Vous avez changé de vêtements avant d'arriver au relais de Changle, afin de passer pour des pouilleux insignifiants. Je ne crois pas qu'une ancienne impératrice voyagerait en compagnie de gueux, même chez les Wo.

Ceux-ci échangèrent quelques mots dans leur langue. Dame Toochi acquiesça.

— Votre Excellence a raison, déclara M. Courge, les présentations n'ont pas été faites comme il convient. C'est là un tort qu'il est urgent de réparer.

Ils se postèrent en ligne devant lui et s'inclinèrent à tour de rôle en déclinant leur identité.

— Moi Sakiyama no Kakashi, dit M. Calebasse, avant de se plier en deux dans ce salut outré qu'ils affectionnaient.

Ti nota qu'il fallait un grand nombre de syllabes pour dire « calebasse », dans cette langue bizarre. Puis il comprit que personne, ici, ne portait véritablement un nom de légume.

— Je suis Hakuri no Muraji Hakatoko, dit M. Courge.

— Moi Kawachi no Omaro, dit M. Radis.

— Moi Kiyohara no Natsuno, dit M. Piment.

— Moi Fujiwara no Otsugu, dit M. Petite-herbe.

— Moi Otomo no Yakamochi, dit M. Citrouille.

— Moi Sugano no Mamichi, dit M. Champignon-noir.

Seul M. Grain-de-riz, l'expert en religions, se contentait du simple nom de « Kukai ». Ils appartenaient tous à la noblesse lettrée de chez eux.

— Mais pourquoi avoir menti ? demanda Ti.

— Vous, Chinois, avez un proverbe à ce sujet, expliqua M. Courge : « Un magasin important humilie le client, un client important humilie le magasin. » Nous nous sommes dit que nous aurions plus facilement accès à ce que nous voulions en nous faisant humbles et discrets.

L'empereur Temmu voulait à tout prix connaître les rouages du système social, politique, économique et militaire complexe

développé par ses voisins les Tang. Il y voyait le modèle des réformes de modernisation qu'il importait d'entreprendre.

— Nous vouloir devenir chinois, résuma M. Calebasse.

Ti était d'un avis très différent. Ils ne voulaient pas devenir chinois : ils voulaient devenir *meilleurs* que les Chinois. Le premier objectif eût été flatteur, le second était insultant.

Ils s'assirent sur leurs talons et Ti sur un pouf minuscule, ce dont il avait perdu l'habitude depuis l'importation des chaises de l'Ouest.

— Vous ignorer grand drame des Wa, dit M. Calebasse.

Comme Ti venait de l'apprendre, l'empereur Temmu avait décidé de s'allier au royaume de Silla contre les Tang. Par conséquent, il s'apprêtait à rompre les relations diplomatiques avec la Chine. Cette délégation serait la dernière avant longtemps, l'archipel allait se refermer sur lui-même pour une durée inconnue. La mission des émissaires consistait à réunir le plus de documentation possible, pour lui éviter de prendre un trop grand retard en attendant le prochain retournement d'alliances. Leur connaissance de première main de la culture chinoise ferait d'eux des conseillers précieux. La Cour d'Asuka leur confierait de hautes positions dès leur retour.

— Si jamais vous rentrez chez vous, précisa Ti.

Quand le scandale aurait éclaté, ils ne jouiraient d'aucun traitement de faveur de la part de la justice des Tang. Il y avait de quoi les faire tous exécuter. Ils pouvaient être arrêtés comme n'importe quel sujet de Sa Majesté. Et il y avait des précédents.

— Nous savoir, répondit M. Calebasse.

Vingt ans plus tôt, la dernière ambassade des Wo avait été victime d'un de ces précédents. Elle avait été fort bien traitée jusqu'au jour où l'empereur des Tang, le même qu'aujourd'hui, avait publié un décret terrible : « Notre gouvernement a décidé de prendre des mesures administratives au sujet des terres situées à l'est de la mer. Ainsi donc, vous, visiteurs de Wo, ne devez pas retourner à l'Est. »

Les diplomates avaient été placés en résidence surveillée, sans aucune liberté de mouvement. Ils avaient passé une année dans l'ignorance des opérations militaires chinoises qui avaient

lieu sur la péninsule coréenne pour réduire l'influence du royaume de Paekche, allié de leur pays.

Ti aurait préféré que ses invités continuent de lui taire leur véritable identité. C'était le genre de renseignement dont son gouvernement voulait avoir connaissance. Des envoyés de haut rang constituaient de précieux otages. Certes, il pouvait encore trouver des arrangements avec sa conscience – il lui était difficile de dénoncer des gens qui vivaient sous son toit. Ils avaient de la chance qu'on n'eût pas posté d'espion auprès d'eux.

Tout bien réfléchi, il y avait là un détail qui ne collait pas. En toute logique, la Chancellerie aurait dû lui demander de rédiger des rapports réguliers sur les actes, le comportement et même les pensées de ces étrangers. S'il en avait été dispensé, c'est que quelqu'un d'autre en était chargé. Cela devint tout à coup une évidence. Mieux aurait valu qu'elle le frappât plus tôt ; il était bien tard.

Un remue-ménage lui confirma qu'il était même trop tard. Il y eut des cris, des ordres brefs et un bruit de course. Tsiao Tai entra sans prendre la peine de s'annoncer.

— Seigneur ! Un bataillon de la Garde pourpre a pris position devant votre résidence !

Ce fut la panique dans la maison des Ti. Les dames rassemblèrent les enfants pour se réfugier au fond du bâtiment, dont elles barricadèrent la porte avec des meubles lourds. Les serviteurs furent envoyés dans la cour pour retarder les envahisseurs. Les Wo s'apostrophaient mutuellement. Ti n'avait pas besoin de parler leur langue pour comprendre qu'ils s'accablaient de reproches. M. Calebasse résuma l'inquiétude générale :

— Comment eux savoir ? Nous rien dire !

Le juge était contrarié.

— Vous rien dire, vous rien dire... Moi dire plus que je n'aurais voulu !

Ils s'étaient assez moqués de lui pour ne pas s'appesantir sur ses bêtues. De toute façon, ils avaient préparé un plan de secours. Forts de la mauvaise expérience de l'ambassade précédente, ils avaient mis sur pied un stratagème pour

échapper à la juste punition de leur fourberie si elle était découverte. Seul l'avenir dirait s'ils avaient vu juste...

Dans le doute, mieux valait s'éloigner de la colère impériale. Afin de leur faire gagner un peu de temps, Ti accepta de parlementer avec la Garde pourpre, bien que celle-ci ne fût pas connue pour ses facultés de patience et de compréhension. Pour l'heure, elle était en train de défoncer sa double porte à coups de bâlier.

Lorsque le mandarin sortit sur son perron, les soldats investissaient déjà la cour à travers les restes de son beau portail démantibulé. Un héraut lut le décret du chancelier qui ordonnait l'arrestation des visiteurs pour crime d'espionnage. Le capitaine somma le mandarin de les lui remettre.

Ti tâchait de tergiverser lorsqu'un soldat poussa un cri, le doigt pointé sur les toits enneigés de la demeure :

— Les espions s'échappent !

Des silhouettes sombres se détachaient vaguement sur le ciel nocturne.

— Rendez-vous ! cria le capitaine. Nous savons que vous possédez des traités proscrits !

Deux d'entre eux soutenaient un grand sac probablement rempli de parchemins. Un détachement de gardes à plumet rouge traversa le pavillon central en direction du patio intérieur. Une partie des Wo étaient restés en arrière pour protéger la fuite de leurs compagnons. Ils s'étaient curieusement munis des instruments agricoles entassés dans leur chambre.

Ti comprit bientôt quel intérêt ils trouvaient à ces outils. M. Champignon-noir maniait avec dextérité les fléaux *gieh*, et l'usage qu'il en faisait n'avait rien à voir avec le battage du riz. M. Piment, le spécialiste des métaux, avait coincé dans sa ceinture un plantoir en fer en forme de trident, utilisé pour repiquer le riz, dont il se servait en alternance avec une fauille de récolte tout aussi redoutable. Un râteau *ba* dentelé dans une main, une houe *badao* dans l'autre, M. Citrouille faisait le vide autour de lui. Il n'était pas jusqu'au pacifique M. Grain-de-riz qui ne s'en mêlât : il faisait de la rame *eekwa*, indispensable pour diriger une barque sur une rizière inondée, un terrible

bâton pour assommer ses adversaires sans les blesser, dans le strict respect des préceptes bouddhiques.

Si les paysans de Wo apprenaient à faire de même, les Chinois auraient du mal à poser la botte sur leur territoire, si jamais la grande culture des Tang devait un jour leur être inculquée de manière plus directe.

Ti comprit ce que les Wo avaient vu dans la curieuse poignée en forme de béquille qui servait à broyer le grain. Il vit M. Champignon-noir en assener de grands coups sur les soldats autour de lui, lesquels s'éloignaient en vacillant comme des ivrognes.

Lu Wenfu marchait dans l'ombre du capitaine. Ti avait vu juste : il avait accéléré son retour en grâce en les dénonçant.

— Toi démon *tengu* ! lui lança M. Piment.

— *T'ien-kou*, ignare ! ne put s'empêcher de rectifier le secrétaire.

Une marmite tombée du ciel mit un terme à la leçon de prononciation chinoise. Le lourd ustensile ménager atterrit sur la tête de M. Lu, qui s'effondra comme une poupée de chiffon. Dame Tooichi lui avait envoyé ce présent depuis le toit enneigé où elle se tenait en équilibre instable.

— Inutile de fuir ! cria le chef des gardes. Jamais vous ne pourrez quitter la Chine !

Il disait vrai. Si même ils parvenaient à franchir les fortifications et à rallier la côte, ils n'obtiendraient aucune assistance des populations locales. Le code des Tang interdisait formellement aux Chinois de sortir du pays. Seuls les diplomates dûment accrédités avaient le droit de traverser les frontières. Humains et animaux domestiques devaient se présenter aux postes de douane, sous peine d'une année de servitude. Les fugitifs auraient à faire bâtir un navire de haute mer et à rassembler des vivres en quantité, ce qui ne pouvait se faire en secret.

Sans doute au fait de ces difficultés, les Wo ne s'obstinaient pas moins dans leur tentative, peut-être parce que tels étaient leur devoir et leur nature. L'ambassadeur, l'impératrice, M. Courge et M. Petite-herbe sautaient tant bien que mal de toit en

toit, à la recherche d'une issue. Ils piétinaient les tuiles de l'édifice principal quand un fait inattendu se produisit.

Les soldats essayaient de faire tomber les « bandits de Wo » en les dardant de leurs lances lorsqu'un éclat brillant surgit dans la lueur des torches brandies par les esclaves. Un murmure de stupéfaction parcourut la cour. La foule en armes s'écarta comme une vague pour laisser place à une chaise à porteurs dans laquelle un jeune homme était confortablement assis. Il était vêtu d'un extraordinaire manteau doré, dont le col empesé se dressait autour de sa tête et dont les pans le couvraient jusqu'aux pieds.

Sur un ordre sec de leur capitaine, les gardes pourpres mirent un genou à terre. Le nouveau venu se déplaça bientôt au-dessus d'une masse d'uniformes, de plumets et de têtes baissées, hérissée de piques devenues inoffensives. Il se redressa, toujours soutenu par ses quatre porteurs vêtus de la livrée du palais. Ti vit alors que son habit était cintré à la taille : il avait été coupé pour une femme.

Debout, l'homme arrivait à hauteur du toit où se tenaient ses compères. Ceux-ci lui passèrent le sac aux rouleaux, qu'il fit disparaître sous son manteau doré avant de se rasseoir avec le plus grand naturel. L'assistance agenouillée n'avait pas bronché.

Ti ne put se défendre d'un sentiment d'admiration. En toute logique, les Wo auraient dû être punis : ils avaient simulé un vol, lancé la police sur la piste de délits fomentés par eux-mêmes, provoqué des désordres dans la capitale, répandu illégalement de l'or étranger, compromis un secrétaire du bureau des Hôtes d'État qui avait failli être décapité, menti aux plus hautes autorités, y compris à lui-même, illustre magistrat de grand renom. Et c'était la pire de leurs manigances qui les sauvait !

Lorsque l'impératrice voulait éviter une sanction à un suspect ou à un condamné qui lui avait rendu service, elle lui faisait remettre l'un de ses vêtements dorés, couleur réservée à la famille impériale. Une fois qu'il en était revêtu, nul ne pouvait plus le toucher, hormis l'empereur en personne. Or ce dernier était gravement malade, et depuis fort longtemps, alors que

dame Wu semblait jouir d'une santé à toute épreuve pour ses cinquante-quatre ans.

Pas question, donc, de fouiller M. Concombre. Lever les yeux sur lui était déjà une faute. Ti s'en fut conférer avec le capitaine. Mieux valait éviter à cet officier de perdre la face. C'était l'occasion de se le concilier, afin que les choses se concluent en douceur pour tout le monde.

Ti le pria de constater que la Garde pourpre n'avait rien trouvé chez lui de suspect ou d'illégal. Elle s'était au contraire livrée à un abus de pouvoir en attaquant une délégation diplomatique logée chez un mandarin du troisième rang, seconde catégorie, à qui, de surcroît, on devait le remplacement d'un portail. Par bonheur, rien de plus grave n'avait été commis, l'incident pouvait être oublié.

Lu Wenfu, qui venait d'être réanimé, comprit qu'on allait se réconcilier à ses dépens. Il brandit sa marmite :

— Et la gamelle que j'ai reçue sur la tête ? J'ai été victime d'un odieux attentat de la part de forces rebelles !

Le capitaine de la Garde pourpre considéra de haut ce grain de sable qui prétendait gripper les rouages bien huilés de leur accord.

— Les hôtes de Sa Majesté n'ont fait que se défendre, comme c'était leur droit et même leur devoir. Désirez-vous discuter de ces questions avec la Grande Épouse impériale ?

Lu Wenfu n'y tenait pas.

XX

Le juge Ti passe une nuit blanche au pays des Wo ; il vaticine en vain sur le danger de remporter certaines victoires.

La Garde pourpre quitta la maison des Ti, mais les serviteurs signalèrent qu'elle s'était distribuée dans la rue de manière à empêcher quiconque de sortir.

Nul n'alla se coucher. Le mandarin dut d'abord rassurer ses épouses, rendues folles d'inquiétude par ce tintamarre et surtout par les cavalcades sur les tuiles au-dessus de leurs têtes. Madame Première lui rappela que le mariage était prévu pour le lendemain. Il n'existait que deux possibilités. Soit les choses rentraient dans l'ordre, ils parvenaient à effacer toute trace de l'intrusion, et la belle-famille feindrait de ne rien savoir, soit ils étaient tous arrêtés à l'aube et le palanquin de noces ne trouverait qu'une demeure vide battue par le vent. Ti lui assura que la première éventualité serait la bonne, bien qu'il n'en sût rien en réalité.

Au milieu de la nuit arriva un décret de la Chancellerie. Les Wo étaient sommés de quitter la capitale dès le lever du jour pour regagner leur royaume de l'Est. Les ministres avaient opté pour la solution la plus simple, celle qui leur éviterait au mieux d'être engagés dans un conflit conjugal entre Leurs Majestés, conflit dont ils risquaient davantage que l'impératrice de faire les frais.

Une fois leurs bagages prêts, les Wo se changèrent et firent prévenir leur hôte qu'ils désiraient lui présenter leurs vœux de séparation.

Ti s'attendait à quelque discours émouvant, rempli de formules polies et emphatiques sur la difficulté de s'éloigner des personnes qu'on apprécie. Jamais il n'aurait cru pénétrer dans un univers différent, jailli au cœur de sa résidence.

Par certains aspects, la pièce décorée par les Wo pour leur cérémonie d'adieu était de style Tang, et pourtant elle s'en détachait radicalement. Dame Toozi avait disposé ici et là, sur les meubles bas, ses curieuses compositions florales rachitiques et tourmentées, dont un bonze n'aurait certes pas voulu pour orner son autel, mais qui prenaient ici une valeur décorative indéniable quoique déconcertante.

Les Wo avaient décidé de montrer à leur bienfaiteur tout ce qu'ils avaient appris ou, plutôt, retenu. Il dut s'asseoir sur les talons pendant que M. Petite-herbe-sans-équivalent lui préparait, avec une infinité de gestes chichiteux, une tasse de leur affreux thé vert poudreux amer. Quand le mandarin eut dégusté le breuvage et feint de l'apprécier, M. Calebasse se lança dans une petite leçon sur la langue des Wo.

— Nom pays à nous ni Wo ni Wa. Nous révéler à vous vrai nom : Nippon, « là où naître Soleil ».

Ils tenaient d'autant plus à ce rectificatif que le caractère chinois utilisé pour écrire « pays des Wo » signifiait « nain ».

— Oh, mais c'est très joli. Pourquoi ne pas l'avoir dit tout de suite ? *Riben*... Cela sonne bien.

— Parce que gens d'ici pas capables prononcer belle langue à nous, dit l'ambassadeur. *Nippon*.

Ti jugea que cette remarque était tout de même un comble de la part de gens qui n'avaient pas cessé d'écarter sa belle langue à lui. Il promit néanmoins d'indiquer au Grand Secrétariat que leur pays portait le doux nom de « *Riben* »¹².

Les visiteurs se concertèrent, après quoi M. Petite-herbe – Ti était incapable de retenir le flot outrancier des syllabes qui composaient son patronyme exact – s'accroupit pour frapper un tambour dont le son conféra à ce moment davantage de solennité. M. Calebasse se posta face au magistrat, tel un héraut de la Cour. Il prononça un petit discours dans sa langue maternelle, que le lettré traduisit.

¹²Le Japon fut en effet désigné par les Chinois sous le nom de « *Riben* » à partir de la dynastie des Tang.

Il apparut que le Fils du Ciel de l'Est, Temmu, leur avait donné licence de choisir ce qu'ils pourraient rapporter de plus précieux.

— Qu'est-ce que ce sera ? demanda le juge Ti en considérant le curieux amoncellement de faux et de râteaux qui trônait sur leurs malles.

— Nous choisir emporter juge Ti, annonça fièrement l'ambassadeur.

Le mandarin se hâta d'avaler une gorgée de l'horrible thé âcre pour masquer sa surprise. M. Calebasse lui assura que leur souverain le comblerait de richesses et d'honneurs s'il acceptait de les accompagner à Asuka :

— Vous venir Nippon. Empereur faire vous puissant ministre.

Étant donné ce qu'il savait désormais de ce personnage, Ti préférait décliner. Il commençait à peine à saisir les méandres du pouvoir chinois et se voyait mal s'attaquer à ceux du lointain « Riben ». Il se leva pour s'incliner en signe de gratitude, répondit qu'il était très flatté, mais que son devoir était de continuer à servir son pays, même sans espoir de richesses ni d'honneurs excessifs.

Il passa le reste de la nuit à les regarder compléter leurs paquets. Ils emportaient une malle entière de pliages de papier et des échantillons de tout ce qu'ils avaient vu.

— En fin de compte, nous agissons pour le bien de la Chine, dit M. Courge. Quand votre culture aura disparu, la nôtre, qui est éternelle, portera témoignage de ce que vous aurez été.

Ti se dit qu'on verrait bien laquelle serait la plus éternelle des deux.

Le sort de dame Toochi le préoccupait.

— Ne risque-t-on pas de la reconnaître, à votre retour à Asuka ?

— Elle pas aller Asuka, chuchota M. Calebasse. Aller monastère, enseigner femmes. Personne connaître elle là-bas.

Ti leur concéda un certain talent pour l'organisation.

Juste avant l'aube, on réunit la maisonnée au grand complet dans la pièce principale, afin que chacun pût présenter ses

souhaits de bon voyage aux illustres visiteurs. Le fils du juge Ti avait une requête particulière pour l'ambassadeur :

— Mon mariage a été décidé pendant que vous étiez sous notre toit. Je serai très honoré de donner à mon premier fils le nom personnel de Votre Excellence. Quel est-il ?

— Kakashi, répondit M. Calebasse, flatté.

On lui en demanda la traduction. Il chercha un instant l'expression adéquate.

— Vouloir dire... Objet pour effrayer oiseaux dans champ... Vous voir ?

Le jeune Ti voyait fort bien. La coutume chinoise permettait heureusement de changer de prénom à toutes les étapes de la vie, il n'y avait là rien d'irréparable.

Dès que les premiers rayons du soleil eurent fait pâlir le ciel, des coups furent frappés contre ce qu'il restait du portail. Tout le monde suivit avec angoisse le travail des serviteurs qui dégagèrent le passage. Les soldats paraissaient bien pressés de jeter dehors les invités d'État.

Les Ti eurent la surprise de voir un palanquin officiel pénétrer dans leur cour. Il en sortit un haut fonctionnaire en tenue d'apparat, un *yingke shi* ou « délégué impérial à l'accueil des hôtes étrangers ». Son Excellence venait leur présenter les vœux amicaux de Leurs Majestés. Qu'il en eût connaissance ou non, il ne fit aucune allusion aux différends qui les avaient opposés à la Chancellerie. Il était là pour assurer son rôle de diplomate tout en sourires et en affabilité.

Le *yingke shi* gravit les marches et pénétra dans la grande salle où les hôtes étaient prosternés devant le magistrat.

— Bien. Au moins, vous leur avez appris la politesse, nota le représentant impérial.

Il eut une surprise lorsque les Wo se relevèrent. Ils étaient vêtus de robes de femme aux couleurs chamarrées, dont la ceinture était nouée dans le dos au lieu d'orner le ventre. Il s'enquit du nom de cette mode étrange.

— Nous appeler cela « choses qu'on porte sur soi », expliqua M. Chou. Dans notre langue : *kimono*.

Le *yingke shi* avait apporté un petit cadeau, qu'un de ses adjoints leur remit à deux mains. La Cour avait fait copier à leur

intention les dissertations confucéennes qui avaient obtenu les meilleures notes à l'examen de maîtrise. Les Wo se lancèrent dans un ballet de courbettes qui exigeaient un dos parfaitement souple.

Le haut fonctionnaire s'approcha de Ti pour lui murmurer :

— Ils font des bouquets, des pliages, ils dansent, ils s'habillent en femmes... Bon travail, Ti ! Nous sommes tranquilles pour mille ans !

Conformément à l'usage, Sa Majesté leur décernait des titres honorifiques. L'ambassadeur Calebasse était nommé « Seigneur particulièrement élevé », les autres se partageaient les fonctions fictives de vice-directeur de la cour des Amusements impériaux, d'adjoint du grand maître des Amusements impériaux, avec ceinture d'argent et ruban bleu, de général des Étendards nuageux des grands Tang, de chambellan intérimaire des Cérémonies et de général de la Garde impériale.

Une fois qu'ils se furent prosternés en direction du palais, on annonça qu'un petit buffet avait été préparé dans les cuisines.

— Quelle bonne idée ! dit le *yingke shi*. C'est une attention de vos chères épouses ?

Son hôte désigna le cuisinier des Wo.

— Oh, fit le délégué à l'accueil des étrangers.

Ti ne put lui cacher que l'expansion de la culture chinoise avait au moins connu un échec. Si l'on forçait les Wo à se nourrir d'insectes frits, ils risquaient de rejeter le reste en bloc. Ils ne pouvaient concevoir d'abandonner leurs cubes de poisson cru, leur riz aggloméré de petites graines, le tout servi froid, trempé dans une sauce gluante amère ou pimentée, avec des algues molles en guise d'accompagnement. Il fallait bien que quelque chose continue de symboliser le fossé infranchissable qui séparerait toujours les deux nations. Ce serait la nourriture.

On avait disposé la collation dans le service qu'ils utilisaient pour leur étrange cérémonie du thé. Ils avaient choisi ce que le marché de l'ouest proposait de plus grossier, de couleur terne et de forme bosselée.

— Quand je pense que leur peuple risque de penser que c'est cela, de la belle vaisselle ! se lamenta le *yingke shi*.

Il y eut un flottement parmi la Garde pourpre quand le bruit courut qu'on avait tenté d'empoisonner Son Excellence avec du poisson pas cuit, des larves visqueuses et des sauces relevées comme de l'acide.

— C'est là qu'on voit combien ils sont éloignés de nous, conclut le haut fonctionnaire en mâchonnant un cube de nature indéfinie, dont le goût et la texture évoquaient le parchemin moisi. Enfin ! Faisons un effort ! Deux peuples qui ne peuvent pas dîner ensemble ne se comprendront jamais.

Après avoir reniflé le plat suivant, il se demanda s'il n'était pas préférable de préparer la guerre.

Il voulut savoir des Wo ce qu'ils avaient appris de plus intéressant au cours de leur séjour ; une inquiétude venait de naître dans son esprit au sujet de leur capacité à comprendre les finesse de sa belle culture millénaire. Le ravissement se peignit sur leurs traits comme M. Courge se chargeait de répondre :

— Nous avons appris une merveille plus merveilleuse que tout ce qui est imaginable sous le ciel !

Le représentant impérial se demanda de quoi il pouvait bien s'agir. Des prouesses architecturales qui permettaient de recourber le bord des toits ? De la maîtrise de la laque ? De la médecine ?

Les visiteurs battirent des mains avec exaltation.

— Les taxes ! Administration finances ! Brillant ! Brillant ! répéta M. Calebasse.

Leur premier soin, dès leur retour à Asuka, serait la fondation d'un ministère dédié à la collecte des impôts, dont une panoplie variée ne manquerait pas d'être créée pour le plus grand bonheur de leurs administrés.

Les mandarins regardèrent passer la file des porteurs chargés des objets que les Wo emportaient « là où naît le Soleil ». Les dames Ti leur avaient fait cadeau d'un de leurs arbres en pot, ainsi que d'un plateau de wei-ki, qu'ils s'obstinaient à nommer *go*. C'était un jeu subtil pratiqué par l'élite.

— Encore un art auquel ils ne comprendront jamais rien, déclara le *yingke shi*.

Ti saisit cette occasion pour dire ce qu'il avait sur le cœur depuis le début de la cérémonie :

— Dans un sens, c'est plutôt rassurant, seigneur. Imaginez qu'ils finissent par se montrer plus esthètes que nous...

Le *yingke shi* éclata de rire.

— Plus que nous ? Comme vous êtes amusant !

Suivait un grand pipa tang à cinq cordes qu'ils appelaient *biwa*. Ti fut certain qu'il se cachait encore quelques livres interdits parmi les poèmes mis en musique dont ils avaient rempli un coffre entier, mais il était trop tard pour éléver une objection sans provoquer un incident bilatéral.

— Ils s'encombrent d'une basse-cour en papier ! murmura le délégué à la vue des pliages. Quel avenir un tel passe-temps peut-il avoir, je vous le demande !

Lorsque les derniers échantillons de poteries, de verreries, de laques, en plus des huit statues bouddhiques fort encombrantes, eurent été calés dans les chariots, Ti prononça la formule courante entre amis qui se disent adieu :

— Vous raccompagnerais-je sur mille *li*, il faudra bien nous séparer.

Les Wo se plièrent en deux dans un bel ensemble, les bras le long du buste.

Tandis qu'ils prenaient place dans les véhicules, Ti renouvela ses inquiétudes à son supérieur.

— Je crains qu'ils n'aient pas pour notre culture tout l'amour qu'ils professent. Ils l'aiment comme la plante aime son terreau. Ils n'y voient qu'une base pour le développement d'autre chose. J'aimerais bien savoir ce que cela sera.

— Ne vous tracassez pas. S'ils veulent devenir meilleurs que nous, ils ont un long chemin à parcourir.

« Mais qu'arrivera-t-il quand ils l'auront parcouru ? » songea Ti.

Le *yingke shi* échangea de loin avec eux des signes d'amitié. Assis sur leurs chariots, les Wo étaient aimables et souriants.

— Des protégés de notre impératrice ne sauraient représenter une menace pour notre empire, dit le haut fonctionnaire.

Ti comprit qu'il venait d'entendre la conclusion officielle et définitive de l'ambassade.

— En tout cas, ils s'en vont à temps, reprit le délégué.

Au moment où celui-ci montait en palanquin, le juge Ti ne put retenir ses doutes plus longtemps. C'était sa dernière chance.

— Ce n'est pas par amour de notre culture qu'ils l'ont étudiée, seigneur. C'est pour être sûrs de remporter la victoire la prochaine fois que nos armées s'affronteront, en Corée ou ailleurs !

— Nous n'allons pas nous laisser intimider par des gens qui vivent sur une île gouvernée par un monstre à queue de dragon luisante, tout de même ! répondit le *yingke shi*.

Il tira le rideau de sa litière et ses esclaves l'emportèrent loin de cette maison où l'on osait s'inquiéter en dépit de la sérénité des gouvernants.

Ti était désormais seul dans sa cour désertée par les émissaires des deux bords. Madame Première vint lui rappeler qu'il devait se préparer pour la réception de la mariée. Ils n'avaient pas dormi, le juge avait l'impression que le sort de l'empire pesait sur ses épaules, et dame Lin sentait celui de leur clan peser sur les siennes d'un poids plus grand encore.

— Voyez-vous, il y a dans tout cela quelque chose qui me gêne, dit son mari, tandis que ses épouses lui faisaient endosser son habit des fêtes privées. Ces Wo ont brillamment absorbé notre culture, qui leur était étrangère. Mais nous, nous n'avons rien compris à la leur. Nous avons été incapables de nous y intéresser, nous l'avons traitée par le mépris. Je pressens là une source de problèmes pour l'avenir.

— Pourquoi nous intéresser à la leur ? s'étonna madame Deuxième. La nôtre est parfaite ! Nous détenons toutes les vérités sous le ciel !

— Et si nous nous trompions ? Et s'il existait une vérité propre à chaque peuple et à chaque époque ?

Madame Troisième, la plus lettrée, éclata de rire.

— Mon cher époux ! Puissiez-vous vous réincarner à travers les siècles pour continuer de distraire les gens ! Comment ces Wo deviendraient-ils un danger, alors qu'ils sont convaincus de notre supériorité ? Les dieux nous ont placés au milieu du monde pour tout dominer, c'est là un fait confirmé par deux mille ans de traités savants !

Ti avait le sentiment de n'avoir jamais enquêté que sur l'esprit humain. De cette longue étude il n'avait retenu qu'une seule idée : la vie est un jeu, et celui qui s'appuie sur ses certitudes perd la partie.

Une question piquait la curiosité de sa Première :

— Cette dame Chou n'était pas tout à fait inaccessible aux bons usages. Je me demande quel était son emploi, dans son pays.

— Impératrice, répondit Ti.

Les jambes de dame Lin se dérobèrent sous elle, elle se laissa tomber sur le coffre à vêtements.

On annonça l'arrivée du palanquin de mariage tendu de tissu rouge. Ils perçurent les trompettes et tambours du cortège nuptial, qui s'était arrêté devant le porche pour attendre le bon vouloir du maître de maison.

— Les difficultés commencent, dit le juge Ti avant de se diriger vers la cour principale.

Quelques indices sur la rédaction de *Diplomatie en kimono*

Japon et Corée furent longtemps en concurrence pour des raisons géographiques. Dès que le premier voulait étendre son influence, il se heurtait à la péninsule coréenne, située entre lui et le reste de l'Asie. Les deux peuples s'affrontèrent notamment à travers l'assimilation de la culture chinoise, un domaine dans lequel les Coréens prirent une grande avance sur leurs voisins de l'archipel nippon. Il est exact qu'en l'an 659, par le biais d'accusations mensongères, une délégation coréenne obtint des Tang la condamnation et le bannissement de diplomates japonais. Par chance, l'un de ceux-ci maîtrisait assez bien le chinois écrit pour interjeter appel ; il sauva l'ambassade.

À cette époque, les Tang et « le Fils du Ciel de l'Est » se disputaient la domination de la péninsule coréenne, divisée en royaumes ennemis. Cependant, grâce à un jeu habile d'alliances successives, les dirigeants de Silla obtinrent l'aide des Chinois pour écraser les autres roitelets et chasser les Japonais. Puis ils rassemblèrent leur peuple dans la lutte contre ces mêmes Chinois et se débarrassèrent de ce dernier occupant. À l'époque où se situe ce roman, à force de stratégie et de diplomatie, la Corée sortait de ces guerres presque unifiée, tandis que Chine et Japon étaient brouillés pour plusieurs décennies.

La Chine était en Asie le moteur du développement, de l'organisation et du savoir. Très en retard en raison de son éloignement, le Japon, dont la langue ne s'écrivait pas encore, pâtissait d'une économie sous-développée et d'un système politique fondé sur une confédération de principautés tribales. Cette situation était incompatible avec les ambitions des monarques récemment parvenus au pouvoir. Ils avaient compris qu'ils devaient devenir les souverains indiscutés d'un

État centralisé et bien organisé avant d'espérer dominer leur voisin coréen.

Grâce aux informations rapportées par ses émissaires, l'empereur Temmu réussit à établir un ministère de la Guerre, à renforcer les défenses autour de sa capitale, à édifier châteaux et forteresses, à moderniser ses troupes, à obliger les gouverneurs provinciaux à améliorer leur armement.

Les Japonais comptèrent dès lors parmi les plus fervents admirateurs du style Tang. Ils édifièrent leurs villes de Nara et de Kyoto sur le modèle de Chang-an. Ils adoptèrent avec enthousiasme tout ce qui venait de Chine, du jeu de go aux arts martiaux, en passant par la philosophie et l'organisation sociale. Pendant la période Nara (710-794), la noblesse commença à se vêtir de robes longues d'inspiration Tang, dont découle le kimono.

À la fin du XVI^e siècle, les Japonais se crurent assez forts pour tenter par deux fois d'envahir la Corée. C'était compter sans les « bateaux-tortues » coréens armés de canons, une innovation encore inconnue dans l'archipel. La catastrophe militaire qui s'ensuivit amena la chute du pouvoir en place et permit à Tokugawa Ieyasu d'instaurer sa propre dynastie shogunale pour deux siècles et demi.

Les Japonais durent attendre 1931 pour s'emparer de la Mandchourie, puis de la Chine du Nord, et enfin du reste du pays en 1937, ce qui aboutit au massacre de deux cent mille civils chinois dans la seule ville de Nankin.

L'énigme de l'or mystérieux est inspirée d'un fait divers survenu au Japon en 2007. Un inconnu, que les médias surnommèrent « le mécène des WC », éparpilla en un an plus de 4 millions de yens (22.000 euros) dans des toilettes publiques pour hommes. Les usagers y trouvaient des enveloppes sur lesquelles était écrit un mot ancien et solennel signifiant : « En expression de gratitude ». Elles contenaient des billets de 10.000 yens (60 euros) accompagnés de messages anonymes rédigés en idéogrammes calligraphiés au pinceau : « Sachez faire fructifier l'héritage ci-joint pour votre édification personnelle », « Bonne action », « Cher visiteur d'aujourd'hui, faites bon usage de cet argent » ou encore : « Ayez un cœur

généreux ». Les messages se terminaient par le salut bouddhique « *gassho* », « joindre les mains en signe de prière ». Dans la plus pure tradition de l’honnêteté nippone, ceux qui découvrirent ces cadeaux, au lieu de les empocher, les apportèrent au commissariat. Les autorités se perdirent en conjectures sur l’identité du bienfaiteur anonyme. En tout cas, cette personne se déplaçait beaucoup, car on découvrit de ces enveloppes aux quatre coins du pays. D’autres apparurent dans des boîtes à lettres privées, sans nom ni message de l’expéditeur. Près de 2 millions de yens (11.000 euros) furent ainsi distribués en quelques jours dans un même immeuble de Tokyo. À Kyoto, une femme de soixante-sept ans découvrit 10 millions de yens (60.000 euros) dans son courrier. Selon la police, « certaines personnes ont d’abord pensé que les billets étaient faux. Mais quand elles ont compris qu’ils étaient vrais, elles nous les ont apportés ». Au même moment, des centaines de billets de banque furent récupérés alors qu’ils volaient au vent devant un supermarché de Tokyo. « Tout ce que nous pouvons dire, c’est que l’argent venait du ciel, déclara un policier. Il y avait beaucoup de clients et de passants, mais l’incident n’a créé aucun désordre. Les gens avaient peur de toucher l’argent, ils trouvaient ça vraiment bizarre. » Comment ne pas être inspiré par une anecdote aussi intrigante que typiquement asiatique ?

Ce mystère contemporain a trouvé très naturellement sa place dans l’aventure des Wo chez les Tang en l’an 678, tant il est vrai que la nature humaine ne change guère et que l’esprit des peuples se conserve à travers les siècles. Plus les dirigeants sont autoritaires, plus ils prétendent forger un homme nouveau, et plus ils échouent. Il est fascinant de voir les Chinois de l’ère moderne se réclamer d’une tradition politique ininterrompue depuis la fondation de l’empire, et leurs potentats communistes se comporter exactement comme le faisaient les Fils du Ciel.

Carrière du juge Ti Jen-tsie

630 Ti Jen-tsie naît à T'ai-yuan, capitale de la province du Shanxi. Il y passe ses examens provinciaux. Ses parents le marient à dame Lin Erma. Il obtient son doctorat, devient secrétaire aux Archives impériales et se choisit une compagne secondaire. Une enquête inopinée lui donne envie de postuler pour une carrière de juge.

663 Ti devient magistrat de Peng-lai, petite ville côtière du Nord-Est, non loin de l'embouchure du fleuve Jaune. Il prend une troisième épouse, fille d'un lettré ruiné. En pleine fête des Fantômes, les statuettes de divinités maléfiques sont retrouvées sur les lieux de divers meurtres (*Dix petits démons chinois*). Ti doit ensuite identifier l'assassin du magistrat de Pien-fou, agréable cité balnéaire briguée par tous ses collègues (*La Nuit des juges*).

666 Ti est nommé à Han-yuan, ville située au bord d'un lac, pas très loin de la capitale. Immobilisé par une fracture de la jambe, il compte sur madame Première pour identifier une momie retrouvée dans la forêt (*Madame Ti mène l'enquête*). Ti est confronté à une mystérieuse épidémie qui sème la panique parmi ses administrés (*L'Art délicat du deuil*).

668 Une inondation force Ti à s'arrêter dans un luxueux domaine dont les habitants cachent un lourd secret (*Le Château du lac Tchou-an*). Au printemps, il doit élucider l'éénigme d'un corps sans tête découvert dans une maison de passe (*Le Palais des courtisanes*).

À l'occasion d'un séjour dans un monastère taoïste, il envoie madame Première faire retraite dans un couvent de nonnes bouddhistes (*Petits meurtres entre moines*).

669 Devenu amnésique après un accident, Ti va se reposer avec sa famille dans un magnifique domaine perdu dans la campagne (*Le Mystère du jardin chinois*).

671 Magistrat de Lan-fang, aux marges de l'empire, Ti est envoyé superviser les travaux de restauration de la Grande Muraille quand les Turcs bleus envahissent la région (*Panique sur la Grande Muraille*).

676 Au cours d'une tournée de collecte fiscale dans son district de Pei-tcheou, une région de culture mongole, Ti séjourne dans une ville livrée à la passion du jeu (*Mort d'un maître de go*).

677 Rappelé à la capitale, Ti se voit confier une enquête dont dépend la vie d'une centaine de cuisiniers de la Cité interdite (*Mort d'un cuisinier chinois*). Il est chargé de débusquer un assassin parmi les membres du Grand Service médical, organisme central de la médecine chinoise (*Médecine chinoise à l'usage des assassins*). Devenu directeur de la police, il poursuit le criminel le plus recherché de l'empire (*Guide de survie d'un juge en Chine*).

678 Ti doit initier une délégation de Japonais à la grande culture chinoise millénaire (*Diplomatie en kimono*).

680 Ti Jen-tsie devient un conseiller influent de l'impératrice Wu.

700 Après avoir été créé duc de Liang, Ti s'éteint à Chang-an dans sa soixante-dixième année.

FIN